00102251

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY.
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 05 October, 2018

PORTE CLOSE

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction à l'étranger.

Cet ouvrage a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en janvier 1886.

PARIS. — TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

PORTE CLOSE

PAR

FORTUNÉ DU BOISGOBEY

TOME PREMIER

PARIS
LIBRAIRIE PLON
E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 10

Tous droits réservés

1886

00102251

PORTE CLOSE

I

La vie de château n'est pas toujours telle que la rêvent les jeunes filles qui aspirent à entrer, par un riche mariage, dans le monde doré dont les journaux du *high-life* racontent les enchantements.

Il y a bien, en France, quelques demeures princières où — comme jadis à Compiègne et comme à Chantilly maintenant — des invités de choix viennent, par séries, prendre part à des fêtes splendides; mais on a tôt fait de compter ces palais d'été.

On trouve aussi, au fond des provinces lointaines, perchés sur un roc ou cachés dans les bois, de vieux manoirs où boudent, à longue année, des gentilshommes sérieux qui s'occupent d'améliorer leurs terres et ne songent guère à donner des bals, ni des *rallye-papers*. Ils épousent des filles de leur

caste qui en arrivent bientôt à se passionner pour l'agriculture et à sortir en sabots, quand il pleut.

Celles-là n'ont pas de regrets, n'ayant jamais vécu qu'au couvent et n'ayant vu de Paris que ce qu'en voit une nouvelle mariée, pendant son voyage de noces.

Mais il existe une troisième catégorie; une classe intermédiaire, plus nombreuse que les deux autres et plus intéressante à observer : la grande maison de campagne, habitée, pendant la belle saison, par des maîtres qui reçoivent honorablement leurs voisins, et l'hiver font encore bonne figure à Paris.

Quelquefois, le mari est vieux, la femme est jeune, et cependant ils s'accommodent fort bien de cette villégiature semestrielle, quoique chacun d'eux n'ait pas pour s'y plaire les mêmes motifs que son conjoint.

C'était le cas d'un couple, médiocrement assorti, qui l'année dernière, au milieu de l'automne, n'avait pas encore quitté Trigavou, sa résidence d'été.

Trigavou n'est plus qu'une vaste bâtisse, élevée il y a moins d'un demi-siècle; mais, au moyen âge, Trigavou a été une forteresse qu'assiégèrent trois fois les Anglais, et de ce glorieux castel, il reste une

tour, habilement encastrée dans les constructions modernes, par un architecte intelligent. L'ancien propriétaire avait voulu qu'on la conservât pour attester l'antiquité de sa race. Ses ancêtres, les comtes de Trigavou, lui avaient transmis avec leur titre et leur nom, très-illustre dans l'histoire de Bretagne, de fort belles terres, qui à la Révolution n'avaient pas été vendues comme bien d'émigrés, parce qu'il ne s'était pas présenté d'acquéreur. Mais il s'était ruiné en spéculations malheureuses, et il était mort, léguant à son fils unique, Alain de Trigavou, une douzaine de mille francs de rente, mince débris d'une grosse fortune.

Le château et les domaines y attenant avaient été achetés, après la guerre de 1870, par le général baron du Bourgal, et, un peu plus tard, le général, ayant quitté le service pour se marier, avait pris l'habitude d'y passer tous les ans six mois avec sa femme. Il y menait assez grand train, en ce sens, qu'il y entretenait un équipage de chasse et qu'il invitait volontiers les hobereaux des environs à venir chasser les chevreuils de sa forêt. Il leur donnait même de plantureux dîners, mais on ne dansait jamais chez lui, parce qu'il ne recevait que des hommes, et cependant la générale ne s'y ennuyait pas. Elle accueillait avec une

grâce parfaite les hôtes de son mari et ne trouvait pas mauvais qu'ils se présentassent vêtus de peaux de bique et chaussés de bottes de marais. Elle présidait, en grande toilette, la table où s'asseyaient ces rudes compagnons, et elle avait su leur plaire. Ils proclamaient que la Parisienne, comme ils l'appelaient, était adorable, et ils lui pardonnaient son élégance, à cause de la simplicité de ses façons.

Parisienne, elle l'était jusqu'au bout des ongles, et de plus, très-bien née. Son père, le marquis de Bourbriac, un gentilhomme aussi noble et encore plus pauvre que le dernier des Trigavou, n'avait pas laissé un sou à ses deux filles.

Ces sœurs sans patrimoine ne se ressemblaient guère.

L'aînée, Flavie, était grande, brune et admirablement belle. Elle tenait de sa mère, une Cubaine que le marquis avait épousée par amour.

La cadette, Viviane, qu'on nommait familièrement Vivette, était blonde, blanche et douce. Elle n'avait ni les yeux pleins de feu de Flavie, ni l'éclat de son teint, ni sa vivacité d'esprit. La tante, qui avait recueilli et élevé les deux orphelines, la croyait un peu sotte, en quoi elle avait tort, car Vivette possédait des qualités précieuses, la sa-

gesse, un jugement sain, une bonté parfaite. Elle n'éblouissait pas à première vue, comme sa sœur, mais elle charmait tous ceux qui la connaissaient bien.

Le mariage de Flavie avait tiré les demoiselles de Bourbriac d'une situation très-pénible.

Le général baron du Bourgal, baron de par son père qui avait été colonel sous le premier empire, s'était violemment épris de l'aînée, dans une fête donnée à l'Élysée, au temps de la présidence du maréchal de Mac Mahon.

Le surlendemain, il demandait sa main, et la tante de Bourbriac ne s'était pas fait prier pour la lui accorder.

Flavie n'avait pas non plus marchandé son consentement. Elle allait atteindre la grande majorité des filles, vingt-cinq ans. Le général en avait cinquante bien sonnés, mais il paraissait beaucoup plus jeune, et il pouvait passer encore pour un beau militaire. Sa haute taille n'était pas trop déformée par l'embonpoint, ce fléau des vieux officiers de cavalerie, et il avait une de ces figures martiales qui ne déplaisent jamais aux femmes.

Il avait aussi cent quatre-vingt mille francs de rente, et il offrait de reconnaître par contrat cent

mille écus à mademoiselle de Bourbriac, qui ne lui apportait que sa beauté.

Trois semaines après la première entrevue, on célébrait le mariage à Saint-Philippe du Roule, et les deux sœurs s'installaient dans l'hôtel du baron, avenue de Friedland. Le mois suivant, les nouveaux époux et Vivette s'établissaient à Trigavou pour tout l'été. Et, en 1884, il y avait neuf ans que durait cette existence conjugale, sans qu'aucun événement en eût troublé la quiétude.

Flavie n'avait pas eu d'enfants, et Vivette n'était pas encore mariée, parce qu'elle n'avait pas voulu se marier, car son beau-frère était tout prêt à la doter richement.

Le baron du Bourgal et sa femme vivaient en parfait accord, quoiqu'ils n'eussent ni le même caractère, ni les mêmes goûts. Elle aimait le monde, il le détestait. Elle était coquette, il était sauvage, quelquefois même un peu brutal, comme les vieux grognards d'autrefois. Et cependant aucun dissentiment grave ne s'était jamais élevé entre eux.

Il faut dire que dans le monde parisien, la baronne ne s'était jamais compromise, et qu'à Trigavou, elle se conduisait en châtelaine irréprochable.

Les médisants du pays prétendaient que le diable n'y perdait rien, mais il n'y avait aucune apparence qu'ils eussent raison, car les gens qu'elle recevait n'étaient pas faits pour séduire une femme qui avait dédaigné les hommages de galants mieux tournés et plus aimables que les ruraux du voisinage.

Et d'ailleurs, le général faisait bonne garde. Il avait considérablement vieilli depuis son mariage et peut-être à cause de son mariage. C'est le châtiment ordinaire de ceux qui se marient trop tard. Ils en arrivent promptement à veiller, comme les avares, sur un trésor qui ne leur sert à rien. Et plus il vieillissait, plus sa jalousie augmentait. Il la dissimulait, mais sa femme savait à quoi s'en tenir et agissait en conséquence. Ainsi, elle se privait de voir le seul homme qui aurait pu donner de l'ombrage à M. du Bourgal.

L'ancien maître du château, Alain de Trigavou, avait conservé de l'héritage paternel une maison de fermier où il passait, économiquement, une bonne partie de l'année, et Alain de Trigavou était un charmant cavalier. L'hiver, Flavie le rencontrait dans les salons aristocratiques, où il avait toujours ses grandes entrées, en dépit de la médiocrité de sa fortune. L'été, quand le général arri-

vait avec elle en Bretagne, Alain, en voisin bien appris, se présentait chez eux et y était bien reçu. Le général lui rendait sa visite dans les vingt-quatre heures, et les relations en restaient là, quoique la ferme de la Hunaudaie ne fût qu'à trois lieues de Trigavou.

Alain, n'étant pas chasseur, n'avait aucune occasion de se trouver en contact avec M. du Bourgal et ses invités, dans les bois où ils broussaillaient, à peu près tous les jours. Il vivait dans l'isolement le plus complet. Aussi se demandait-on à quoi il passait son temps et à quelle source il puisait le courage de prolonger jusqu'à Noël sa réclusion volontaire dans la plus triste et la plus humide des provinces.

Sans doute, le général ne s'était jamais posé cette question. Flavie seule aurait pu y répondre, et si son mari eût été moins souvent hors de chez lui, il aurait peut-être entrevu la solution du problème. Mais il n'y songeait guère.

Malheureusement tout a une fin en ce bas monde, et tout s'éclaircit tôt ou tard.

Un soir, au commencement du mois de novembre de l'année dernière, la baronne était seule au logis. Le baron était parti de grand matin pour chasser en forêt à vingt kilomètres de Trigavou.

Quand il s'absentait, Flavie ne sortait guère du nid délicieux qu'elle s'était arrangé au premier étage de l'aile gauche du château. Les fenêtres de sa chambre à coucher donnaient sur le parc, tout à côté de la vieille tour, enguirlandée de lierre de la base au faîte, et le voisinage de ce sombre donjon faisait ressortir, par le contraste, le luxe et le confortable de l'appartement qu'elle occupait très-loin de celui du général, qui habitait l'aile droite.

La nuit était noire, et le vent soufflait *en foudre*, comme disent les marins, poussant de gros nuages qui crevaient par intervalles en averses violentes. La pluie fouettait les vitres, et les grands arbres craquaient sous les rafales du nord-ouest : un de ces temps de Bretagne, où il fait bon se confiner chez soi, au coin du feu.

Flavie lisait, assise devant la haute cheminée où brûlaient d'énormes bûches de chêne; mais sa lecture ne paraissait pas l'intéresser beaucoup, car elle l'interrompait souvent. Elle posait son livre sur un guéridon en laque de Chine, et elle prêtait l'oreille aux bruits du dehors.

Assurément, ce n'était pas le bruit de la tempête courbant les branches qu'elle écoutait avec tant d'attention. On eût dit qu'elle attendait quelqu'un,

et cependant son mari ne devait rentrer que le surlendemain. C'était la Saint-Hubert, et ce jour-là les chasseurs sont en liesse. Ils fêtent leur patron à table, aussi bien qu'en plaine ou au bois, et ils oublient volontiers que leurs compagnes légitimes se morfondent à la maison.

Madame du Bourgal connaissait leurs habitudes et comptait sur quarante-huit heures de solitude presque complète, car pour ce déplacement solennel et annuel, le baron emmenait avec lui son valet de chambre, son cocher et l'un de ses deux gardes. Il ne restait guère à Trigavou que des femmes, et l'on s'y couchait de bonne heure, par ordre du châtelain.

Bien entendu, cette consigne n'était que pour les domestiques, et madame la baronne veillait aussi tard qu'il lui plaisait.

La pendule en vieux saxe marquait minuit, et Flavie ne songeait pas encore à se mettre au lit. Elle avait dîné en tête-à-tête avec Vivette, qui, se trouvant un peu souffrante, s'était retirée plus tôt que de coutume.

Les deux sœurs, à Trigavou, ne menaient pas la même vie. L'aînée ne prenait aucun souci du gouvernement du château, tandis que la cadette, levée dès l'aurore, s'occupait de tous les détails inté-

rieurs de ce ménage monté sur un très-grand pied. Le général s'en remettait sur elle, même pour surveiller la tenue des écuries, car elle aimait les chevaux et elle les connaissait. Il l'avait de plus instituée son ministre des bienfaits et chargée de visiter à domicile les pauvres du canton. Les paysans la bénissaient, et les enfants d'alentour l'appelaient la bonne demoiselle. Vivette leur portait des vêtements qu'elle taillait et cousait de ses blanches mains. Elle soignait les malades quand le médecin de la ville ne pouvait pas venir, et elle avait établi à leur intention une pharmacie dans les communs du château. Vivette avait le génie de la charité. Elle la pratiquait pour son plaisir, et il lui semblait tout naturel que sa sœur se dispensât de courir avec elle les chemins boueux qu'il faut prendre pour arriver aux misérables chaumières bretonnes.

Flavie préférait rêver à huis clos, et ainsi faisait-elle le soir de cette Saint-Hubert.

Adoucie par un abat-jour, la lumière de la lampe éclairait faiblement la chambre toute tendue de vieilles tapisseries à personnages que le général y avait trouvées en achetant Trigavou, et qu'il y avait laissées pour masquer une porte donnant accès dans l'intérieur de la grosse tour, où ni lui ni sa femme n'entraient jamais.

Flavie, renversée sur le dossier de son fauteuil, regardait sans les voir les figures de haute lisse, lorsqu'un coup sec frappé contre les vitres la fit tressaillir.

La baronne, qui connaissait ce signal, se leva d'un bond, courut à la fenêtre et l'ouvrit vivement.

Un homme, encapuchonné d'un caban, enjamba la barre d'appui et sauta dans la chambre.

— Enfin, te voilà! dit Flavie en le serrant dans ses bras. Je n'espérais plus te voir cette nuit.

— Je suis en retard, c'est vrai... La Hunaudaie n'est pas tout près d'ici, et par le temps qu'il fait, les chemins deviennent des fondrières.

— Je le sais... mais quand je t'attends, je deviens folle. Et puis, ce soir, j'avais le pressentiment d'un malheur. Jette ce manteau, que je te regarde, mon Alain.

— Laisse-moi d'abord fermer la fenêtre.

La précaution était sage, car le vent venait d'éteindre la lampe; mais le feu ardent qui brûlait dans la cheminée donnait assez de clarté pour que Flavie pût contempler les traits de son amant, lorsqu'il eut relevé le capuchon rabattu sur son visage.

C'était vraiment un joli garçon : grand, mince, blond, avec un teint pâle, de grands yeux bleus et de longues moustaches soyeuses, des moustaches à accrocher les cœurs. Celui de madame du Bourgal s'y était pris. Elle ressentait pour Alain de Trigavou une de ces passions furieuses qui poussent une femme de trente-cinq ans à toutes les extravagances. Il l'aimait, lui, plus tranquillement, quoiqu'il risquât sans hésiter sa vie pour entrer au château par escalade, quand le mari n'y était pas. Et le sang-froid qu'il opposait aux transports de sa maîtresse ne faisait qu'exciter davantage la fougueuse baronne.

— Que tu es beau ! murmura-t-elle, en se suspendant à son cou, pour l'admirer de plus près.

Il se dégagea doucement, et il l'entraîna vers le foyer, dans l'intention assez prosaïque de se réchauffer et de se sécher. Elle se laissa emmener, mais elle le fit asseoir sur le fauteuil qu'elle venait de quitter, et elle s'agenouilla devant lui, les mains dans ses mains, les yeux dans ses yeux.

— Deux nuits à nous ! s'écria-t-elle extasiée. Car tu reviendras demain soir, n'est-ce pas ?

— Oui, s'il ne rentre pas demain matin, répondit Alain en souriant. Mais la pluie qui tombe, si elle continue, pourrait bien interrompre la chasse.

— Il ne rentrera pas, te dis-je. S'il ne peut pas chasser, il restera à Lanvollon pour tenir table avec ses ivrognes d'amis. Eux et lui sont de force à boire pendant quarante-huit heures.

— Ton oracle est moins sûr que celui... du baromètre qui marque : tempête. Mais s'il revient, je serai averti à temps. J'ai là-bas un espion qui surveille ses mouvements... mon vieux fermier de La Hunaudaie qui le déteste, et qui a des accointances avec les domestiques du manoir où il est en déplacement. Diable! je ne tiens pas à ce que ton mari me surprenne ici.

Le visage de la châtelaine s'assombrit.

— Tu es trop prudent, lui dit-elle d'un ton fâché. On croirait que tu as peur de lui.

— Pour toi, oui, mon adorée. Il est homme à te tuer, s'il lui venait seulement un soupçon.

— Il ne lui en viendra pas. Il a été jaloux de moi; il ne l'est plus. J'ai mis sept ans à le rassurer... sept ans pendant lesquels il m'a épiée et étudiée sans relâche. Maintenant, c'est fini. Il croit me connaître, et il est convaincu que le danger est passé. Il a des théories sur les femmes, comme il en a sur les chevaux. Il s'imagine qu'à l'âge que j'ai, je dois être calmée, et que si j'avais voulu le tromper, j'aurais déjà essayé. Ah! il m'en a coûté

de sacrifier ma jeunesse à ce soudard que je n'ai jamais aimé, et que maintenant j'exècre autant que je t'adore... mais du moins je puis profiter de la liberté qu'il me laisse et que j'ai eu tant de peine à conquérir... je puis te voir... te posséder... pas souvent, hélas! et quand tu n'es pas près de moi, je ne vis pas. Je suis jalouse, moi aussi, et je me figure quelquefois que tu as une autre maîtresse.

— A La Hunaudaie ! s'écria gaiement le dernier des Trigavou. Ce serait difficile. J'y fais pénitence, tu le sais bien, et tu devrais m'en tenir compte.

— Crois-tu que je ne te sais pas gré de renoncer au monde et de t'exiler de Paris pendant de longs mois? Je ne pourrai jamais t'aimer assez pour te récompenser de ce que tu fais. Mais je sens qu'un jour viendra où tu te lasseras de mener une vie plus cruelle à supporter que les souffrances des amants séparés par des obstacles insurmontables. A moi déjà elles me pèsent, ces alternatives de joie folle et de noire tristesse... et je me demande si j'aurai le courage de les endurer longtemps.

— Nous y sommes condamnés pourtant, car je n'aperçois pas le moyen d'y mettre fin.

— Qui t'empêche de fuir avec moi?

Alain fit une grimace qui ne laissait aucun doute sur sa manière d'envisager les conséquences des enlèvements.

— Renonce à cette idée absurde, ma chère Flavie, dit-il d'un air sérieux. Si je consentais à t'aider à te perdre, tu ne tarderais guère à regretter amèrement d'avoir brisé ton existence.

— Dis donc que tu regretterais de t'être chargé d'une femme. Ah! tu ne m'aimes pas comme je t'aime!

— Je t'aime autant, mais pas de la même façon.

— Oui, tu calcules, toi!... Tu comptes avec l'opinion des sots... Et, de peur de la braver, il faudra que je continue à me cacher pour te voir à de rares intervalles... il faudra que je porte toute ma vie la chaîne odieuse qui m'écrase.

— Toute ta vie, non. Ton mari mourra certainement avant toi, et quand tu seras veuve...

— Tu m'épouserais? interrompit la baronne en regardant son amant dans les yeux.

— Pourquoi pas? répondit évasivement Alain. Par exemple, je ne conçois pas ce que nous y gagnerions... et je ne me vois pas dans ce nouveau rôle... Que veux-tu?... Le manque d'habitude...

— Nous y gagnerions d'être libres... heureux... riches...

— Heureux, je ne dis pas le contraire. Mais riches, c'est une autre affaire. Je ne le suis pas, ni toi non plus.

— Tu crois?... le testament de mon mari est déposé chez son notaire. Je l'ai lu. Il me laisse toute sa fortune, à charge de remettre à ma sœur un legs sans importance.

— J'ignorais cela, murmura l'amant, après un silence que sa maîtresse remarqua et qui la surprit un peu.

Peu m'importe d'ailleurs que tu hérites ou non, reprit-il d'un air dégagé. Ce n'est pas ta fortune que je veux, c'est toi, et puisque je t'ai, je trouve inutile de nous préoccuper de l'avenir. Jouissons du présent et parlons d'autre chose que de chimères. Tu es ce soir, ma Flavie, d'une humeur raisonneuse que je ne t'ai jamais vue. C'est à peine si tu m'as embrassé, et l'on jurerait que tu as envie de me chercher querelle.

— Moi ! s'écria la baronne en attirant à elle Alain, jusqu'à ce que leurs lèvres se rencontrassent.

Et, après un long baiser :

— Tu ne me comprends pas, dit-elle, et tu ne

me comprendras jamais. Si je n'étais pas folle de toi, je ne te ferais pas de scènes. Je n'ai que toi au monde, et je veux que tu m'appartiennes comme je t'appartiens... corps et âme. Si je venais à te perdre, je ne te survivrais pas... et quand je pense que pour me voir, tu braves la mort...

— Oh! si peu! dit Alain avec un sourire. En supposant même que ton mari rentrât à l'improviste, il ne tomberait pas chez toi comme une bombe. Je l'entendrais venir, et j'aurais la ressource de descendre dans le parc par le chemin que j'ai pris pour monter jusqu'à ta fenêtre.

— Un chemin où il suffirait d'un faux pas pour te tuer sur le coup. Elle est à vingt pieds du sol, cette fenêtre.

— Oui, mais le lierre qui me sert à grimper est solide, et ses rameaux me sont aussi familiers que les marches de l'escalier de mon entre-sol, à Paris. Pense donc que je les ai pratiqués, tout enfant, quand j'allais dénicher les corbeaux logés dans les créneaux de la vieille tour. J'ai été élevé dans ce donjon, et j'en connais tous les recoins. Donc, je ne crains pas de tomber en l'escaladant. Le danger n'est pas là.

— Le danger?... Il y en a donc un, tu l'avoues!

— Oh! pas bien gros. Seulement, la dernière fois que je suis venu, je me suis attardé un peu trop, et au moment où j'ai franchi le mur du parc... à la brèche que tu sais... l'aube commençait à poindre. Je filais rapidement vers La Hunaudaie, mais à cent pas du mur, derrière une haie, j'ai aperçu un des gardes du château... un grand gars, bien planté, qui me regarde de travers quand il me rencontre sur la route. Que faisait-il là ? Était-il à l'affût de quelque renard, ou bien me guettait-il ? M'a-t-il vu enjamber la muraille? Je ne lui ai rien demandé, bien entendu. J'ai pris à travers champs, et il ne m'a pas suivi. Mais l'incident est fâcheux, et je ne suis pas sans inquiétude sur les suites qu'il peut avoir.

— Et tu ne me le disais pas! Ce garde, c'est Pierre Calorguen, l'âme damnée de mon mari. Il a servi autrefois dans son régiment, et il se ferait hacher pour lui. S'il t'a reconnu, nous sommes perdus.

— Perdus, c'est trop dire. Nous en serons quittes pour mieux prendre nos précautions. Au pis aller, nous pourrons nous donner rendez-vous dans le pavillon abandonné qui est au bout du parc. Tu me remettrais la clef de la petite porte qui s'ouvre sur la campagne. Nous ne serions pas si bien que

dans ta chambre, mais cet homme ne s'aviserait pas de venir nous chercher là. Et puis, je doute qu'il ose avertir son maître. D'un de ses domestiques, le général prendrait fort mal une dénonciation de ce genre.

— Tu ne connais pas Calorguen... et je ne t'ai pas tout dit... Il est amoureux de moi.

— Ah bah!... comment?... il s'est permis de t'adresser une déclaration?

— Non, mais j'ai lu dans ses yeux. Ils parlent, ses yeux. Les femmes comprennent ce langage muet, et je suis sûre de ne pas me tromper... Il m'aime.

— Diable! voilà qui est plus grave. Un drôle de cette espèce est capable d'écrire au baron une lettre anonyme. Il y a lieu d'aviser, et je vais...

— Écoute! interrompit Flavie en posant sa main sur la bouche de son amant.

— Quoi donc? demanda Alain, tout prêt à se lever.

— Ce bruit... on dirait le roulement d'une voiture... et tout à l'heure, j'ai cru entendre fermer la grille de la cour.

Une cloche tinta, et le vent qui venait de ce côté leur apporta le son clair et distinct.

— C'est mon mari! reprit Flavie.

— Eh bien, dit Alain de Trigavou sans trop s'émouvoir, il me reste encore le temps de fuir par la fenêtre.

— Non... Calorguen te tuerait... c'est lui qui nous a dénoncés, j'en suis sûre... Il a dû prévoir que tu sortirais par là, et il t'attend au pied du mur... il te tuerait d'un coup de carabinè, et il dirait qu'il t'a pris pour un voleur qui se sauvait.

— Si je reste, c'est le général qui me tuera. Eh bien, soit! je vais l'attendre; mais si sa colère se tourne contre toi, je te jure que je lui brûlerai la cervelle. J'ai mon revolver...

La baronne était debout, son amant aussi, faisant face au péril.

— Viens, dit-elle tout à coup, en le poussant vers la muraille. Nous sommes sauvés. Cette tapisserie recouvre la porte d'une cachette... dans la grosse tour.

— C'est parbleu vrai!... je la connais... Mon père m'y enfermait quand j'avais commis quelque méfait d'enfant. Ton idée est excellente, d'autant meilleure que je sais...

— Viens, te dis-je!

La tapisserie n'était pas clouée au lambris. Flavie la souleva et mit à découvert une porte ver-

moulue. Cette porte n'avait pas de serrure, et, pour l'ouvrir, la baronne n'eut qu'à lever le loquet rouillé. Une bouffée d'air humide la frappa au visage et la fit reculer. Mais Alain s'avança, entra bravement, et lui dit, dans un baiser d'adieu :

— Maintenant, tu n'as plus rien à craindre, ma chérie; oublie que je suis là, et tiens tête à ton jaloux. Nous nous reverrons bientôt, je te le promets.

Il disparut dans les ténèbres, en refermant la porte derrière lui.

Madame du Bourgal, éperdue, laissa retomber le pan de la tapisserie et prêta l'oreille. Les marches de l'escalier craquaient sous un pas lourd qu'elle ne connaissait que trop. Elle n'avait pas une minute à perdre pour se composer une attitude. Mais dans les grandes crises conjugales, l'imminence du danger donne aux femmes coupables du sang-froid et de la présence d'esprit. Elle se jeta sur le fauteuil où son amant s'était assis, prit sur ses genoux le livre qu'elle avait jeté quand Alain avait heurté à la vitre, posa ses pieds sur les chenets et ferma les yeux pour faire semblant de dormir.

Il était temps. Le général entra sans frapper.

Madame du Bourgal n'avait pas pensé à rallumer la lampe; le feu qui brûlait depuis longtemps ne jetait plus que des lueurs incertaines, et le général avait monté l'escalier sans lumière.

Il s'arrêta sur le seuil de la chambre, tout étonné de la trouver si peu éclairée.

— Êtes-vous là, Flavie? demanda-t-il, sans trop élever la voix.

Flavie se garda bien de répondre, et elle aurait volontiers persisté à feindre le sommeil; mais son mari, comme les oiseaux de nuit, y voyait clair dans une demi-obscurité. Il l'aperçut, blottie dans son fauteuil, prit un flambeau sur la cheminée, l'alluma à la flamme du foyer et le mit sous le nez de la fausse dormeuse, qui ne put pas faire autrement que d'ouvrir les yeux.

— Quoi! c'est vous, mon ami! murmura-t-elle, en s'étirant comme une femme réveillée en sursaut.

— Oui, c'est moi, dit le général d'un air bourru. Vous ne m'attendiez pas, je crois.

— Assurément non. Vous m'aviez prévenue, ce matin, que vous passeriez deux jours chez votre ami, le commandant Jugon, qui a une si belle chasse de plaine.

— C'était bien mon intention. Mais il n'y a pas moyen de chasser par un temps pareil. Il pleut à

torrents, et il pleuvra encore demain. Après le dîner, j'ai fait atteler mon *dog-cart*, et me voilà.

Le général, resté debout, tournait le dos au feu, et regardait d'un mauvais regard sa femme, qui ne faisait pas mine de se lever.

C'était un colosse que ce sexagénaire, droit et robuste comme un chêne. Avec sa grosse moustache retombant sur les coins de la bouche, son œil dur et ses sourcils épais, il ressemblait vaguement au terrible prince de Bismarck. Ce soir-là, contre son habitude, il n'avait pas pris le temps de changer de costume avant de se présenter chez sa femme. Il était botté jusqu'au ventre, engoncé dans une peau de bique et coiffé d'un bonnet de loutre qui s'élevait en pointe comme un casque prussien.

Cet accoutrement sauvage ne l'avantageait pas, et son entrée à la tartare ne présageait rien de bon. Flavie se disait cependant que s'il avait eu le projet de la surprendre, il ne se serait pas annoncé en sonnant bruyamment à la porte du château. Elle cherchait à se rassurer, mais au fond elle avait grand'peur.

—Je pensais vous trouver couchée, reprit M. du Bourgal. D'ordinaire, vous ne veillez pas si tard.

— C'est vrai, répondit la baronne d'une voix

mal assurée. Je lisais, et je me suis endormie en lisant. Mais il me tarde de me mettre au lit. Je tombe de sommeil.

— Vous me permettrez bien de me chauffer chez vous. Je viens de faire cinq lieues sous l'averse, en voiture découverte, par un vent qui me coupait la figure. Je suis gelé.

— Comme il vous plaira, mon ami.

Le général s'établit à califourchon sur une chaise basse, saisit les pincettes et se mit à tisonner.

Sa femme tremblait, mais ce n'était pas de froid.

— Vous lisiez, dit-il en ramassant le livre qui avait glissé au pied du fauteuil. Un roman, sans doute?

— Oui, un roman de Balzac.

— Naturellement. Vous n'aimez pas les lectures sérieuses.

— Voudriez-vous pas que je lusse l'ordonnance sur le service en campagne? répliqua la baronne en affectant de sourire.

— Ne vous moquez pas de moi, je vous prie. Je ne suis pas, comme vous paraissez le croire, un vieux troupier stupide, et je n'ai jamais songé à vous imposer l'obligation d'apprendre par cœur la théorie militaire. Mais je prétends que les romans perdent les femmes.

Il avait ouvert le volume, et il regardait le titre.

— *La Grande Bretèche!* grommela-t-il, en haussant les épaules. Pourquoi pas la grande bredouille... comme au trictrac?... Qu'est-ce que c'est que ça, la grande Bretèche? Sans doute une ridicule histoire où un honnête mari est bafoué par sa femme.

— Vous vous trompez du tout au tout, mon cher. C'est au contraire l'histoire d'un mari qui se venge, répliqua vivement madame du Bourgal.

Elle se repentit presque aussitôt d'en avoir tant dit, car, dans ce roman, l'un des plus dramatiques et des plus courts qu'il ait écrits, Balzac a traité une situation toute pareille à celle où la fatalité l'avait jetée. Mais elle se rassura en pensant que le général ne l'avait pas lu et ne le lirait jamais.

Et, de fait, il n'y pensait déjà plus.

— Vous êtes seule ici? demanda-t-il d'un air distrait, en présentant la semelle de ses bottes à la flamme.

— Vous le voyez, bien dit Flavie avec effort. Vivette, qui d'ordinaire me tient compagnie jusqu'à dix heures, Vivette s'est trouvée fatiguée, et en sortant de table elle est remontée dans sa chambre. Moi aussi, je suis fatiguée, et j'ai besoin de repos.

— Rien ne vous empêche d'en prendre. Je sup-

pose que je ne vous gêne pas. Et je n'éprouve pas le besoin d'aller me confiner à l'autre bout du château, dans mon appartement où l'on n'a pas allumé de feu depuis ce matin, et où il doit faire un froid de loup. Vous pouvez bien vous mettre au lit, comme si je n'étais pas là.

Flavie ne répondit pas. Elle n'en pouvait plus douter, son mari la soupçonnait, et elle se demandait avec terreur s'il allait s'établir à poste fixe dans cette chambre séparée par une porte, qui ne fermait pas à clef, de la cachette où Alain de Trigavou s'était réfugié.

Le général se taisait maintenant, et son mutisme, était encore plus effrayant que ses questions.

— Vous êtes donc allée, ce soir, vous promener dans le parc? demanda-t-il tout à coup.

— Non, certes. Pourquoi cette étrange question?

— Mais... parce que le tapis de votre chambre est inondé d'eau et souillé de boue.

C'était vrai. Les bottes d'Alain y avaient laissé des traces très-visibles de sa course nocturne par des chemins fangeux, et son caban trempé par les ondées avait dégoutté jusque sur le fauteuil.

— C'est sans doute Rose, ma femme de chambre, qui sera sortie, avant de monter ici, balbutia la malheureuse baronne.

— Vous ferez bien de la gronder demain, dit ironiquement le général. Voilà un tapis abîmé... un beau tapis des Gobelins.

Ce fut tout. Il se renferma de nouveau dans un silence farouche, et sa femme atterrée n'essaya pas de l'en tirer. Elle se sentait perdue, et elle n'avait même plus le courage de chercher un moyen de salut. A peine osait-elle lever les yeux vers le rude visage de ce mari inflexible qui méditait sans doute une vengeance atroce. Quelle vengeance? Elle ne se souvenait pas qu'il lui eût jamais parlé de la cachette dissimulée dans l'intérieur de la grosse tour, mais elle ne pouvait pas supposer qu'il ignorât qu'elle existait. Et s'il la connaissait, il en arriverait fatalement à deviner que l'amant s'y était jeté.

Pour le moment, il ne paraissait pas y songer. Après un quart d'heure d'immobilité absolue, il se leva brusquement, alla droit à la fenêtre par laquelle Alain était entré, l'ouvrit et se pencha pour regarder au dehors.

Flavie pensa : Il a commandé à Calorguen de monter la garde au pied du mur, et il vient s'assurer que Calorguen est à son poste.

M. du Bourgal referma presque aussitôt la croisée et se mit à marcher à travers la chambre.

— Pourquoi ne vous couchez-vous pas? demanda-t-il tout à coup.

— J'attendrai que vous soyez parti.

— Vous attendriez trop longtemps. Je n'ai pas envie de dormir, et vous me paraissez souffrante. Couchez-vous, et ne vous occupez pas de moi. Je passerai la nuit à vous veiller. Je serai très-bien au coin du feu.

Flavie comprit qu'elle n'avait qu'à obéir, et elle alla se jeter tout habillée sur son lit, un grand lit à colonnes et à baldaquin, placé au fond de la chambre, juste en face de la tapisserie qui recouvrait la porte de communication avec la cachette.

— J'ai l'habitude, murmura-t-elle, de ne pas me déshabiller quand je ne suis pas seule.

— Faites ce que vous voudrez, ma chère, répliqua le général. Mais trouvez bon que je bivouaque ici. Je ne troublerai pas votre sommeil. Laissez-moi à mes réflexions.

Ayant dit, il s'établit commodément dans le fauteuil que sa femme venait de quitter, et ne bougea plus.

Flavie, on le croira sans peine, n'était pas disposée à dormir. Elle envisageait maintenant la situation dans toute son horreur, et elle se deman-

dait avec angoisse comment finirait ce drame qui venait à peine de se nouer.

Que l'héroïque Alain se laissât mourir de froid et de faim plutôt que d'exposer, en se montrant, sa maîtresse aux fureurs du plus violent des maris, elle n'en doutait pas. Et elle se disait que si ce mari se fût proposé de forcer son rival dans la boîte de pierre où il s'était réfugié, il aurait commencé par là. Donc, il devait avoir un autre projet, le projet de bloquer le prisonnier jusqu'à ce qu'il se décidât à sortir. Mais Flavie espérait encore que ce blocus ne serait pas tellement rigoureux qu'elle ne pût trouver un instant pour faciliter la fuite d'Alain.

Par quel moyen? Elle n'en savait rien, mais elle en trouverait un. Si M. du Bourgal persistait à ne pas quitter, le lendemain, la chambre de sa femme, du moins il n'empêcherait pas Vivette d'y entrer, et Vivette aiderait sa sœur à se tirer de peine. A elles deux, elles inventeraient bien un prétexte pour attirer le général dehors, ne fût-ce que pendant dix minutes. Cela suffirait pour que le dernier des Trigavou pût se sauver par quelque escalier dérobé ou même par les toits de ce château, dont il connaissait mieux que personne les issues secrètes.

Il faudrait mettre Vivette dans la confidence d'un amour adultère, ternir la pureté d'âme de cette enfant qui ignorait le mal; qu'importait à la baronne affolée? Elle n'avait plus de scrupules, et il lui tardait de voir entrer sa cadette, qui ne manquait jamais de venir de grand matin l'embrasser dans son lit.

La nuit se passa sans que Flavie fermât l'œil et sans que le général changeât de place. Il ne remua que pour attiser le feu ou pour renouveler les bougies dans les flambeaux, et le jour, qui vient tard en novembre, le trouva plongé dans le fauteuil où il avait pris position comme un factionnaire dans sa guérite.

La baronne ne l'avait pas perdu de vue une minute, et elle n'avait pas cessé d'écouter; mais aucun bruit venant de la tour n'avait frappé son oreille attentive, et le général n'avait pas une seule fois regardé de ce côté.

Vers huit heures, il se leva enfin de son siége, s'approcha du lit, et, avec une politesse froide, demanda à sa femme comment elle se trouvait.

— Fort bien, répondit-elle, à demi rassurée. Grâce à l'étrange fantaisie qui vous est venue de rester ici, j'ai dormi tout habillée. Je ne vous en

veux pas, mais je vous serais bien reconnaissante, si vous me laissiez maintenant procéder à ma toilette.

— Très-volontiers, chère amie. J'ai aussi la mienne à faire, et je vais vous envoyer votre femme de chambre.

Un éclair de joie brilla dans les yeux de la baronne, et le rouge remonta à ses joues pâlies par l'anxiété et par l'insomnie. Elle pensait :

— J'étais folle de m'alarmer. Il a eu un de ces accès d'humeur auxquels il est sujet, mais il ne se doute de rien.

— Si je vous ai génée, j'en ai été bien puni, reprit le général. Je me suis affreusement enrhumé. Cette chambre est pleine de courants d'air. Je vais mettre ordre à cela, car vous finiriez par en être incommodée aussi.

Il allait sortir, lorsque Vivette entra, fraîche comme une aurore de printemps, le sourire aux lèvres, les yeux étincelants de jeunesse. Elle était si jolie, si avenante, que le général se dérida en la voyant.

— Bonjour, petite sœur, lui dit-il. Vous arrivez à propos. Flavie est un peu souffrante. Je l'ai veillée cette nuit. Vous allez me remplacer.

— Souffrante? répéta Vivette, toute surprise de

trouver là son beau-frère, qu'elle ne savait pas revenu de la chasse.

— Ce ne sera rien, dit la baronne en sautant à bas du lit.

— Mais oui... tu es horriblement changée, reprit Vivette.

— Une mauvaise disposition et un peu de fatigue. Je vais te conter cela. Laisse partir le général qui a des ordres à donner.

— Ce ne sera pas long. Gardez-la bien, pendant que je ne serai pas là, sœurette, dit M. du Bourgal en sortant.

Vivette allait à sa sœur, mais la baronne l'écarta d'un geste, courut à la porte et y colla son oreille pour écouter le pas de son mari qui descendait l'escalier plus vite que de coutume.

— Enfin! murmura-t-elle en se redressant; il est parti... mais il va revenir... si je ne me hâte pas, tout est perdu.

— Qu'y a-t-il donc? s'écria Vivette effrayée.

— Veux-tu me sauver la vie?... Le veux-tu, alors même que, pour me venir en aide, tu devrais courir les mêmes risques que moi?

— Si je veux te sauver la vie! s'écria Vivette. Mais je sacrifierais la mienne pour t'épargner un chagrin.

— Je le sais, dit précipitamment madame du Bourgal. Mais ce n'est pas de ta vie qu'il s'agit. Es-tu prête à te compromettre pour moi?

— Me... compromettre? répéta la jeune fille, tout étonnée.

— Oui... Écoute!... et ne me demande pas d'explications... je ne puis pas t'en donner. Il faut que tu reçoives et que tu caches quelqu'un, là-haut... dans ta chambre.

— Un homme?

— Oui... jusqu'à ce soir seulement. Quand la nuit sera venue, cet homme fuira... et personne, je l'espère, ne saura qu'il a passé quelques heures chez toi... mais enfin il peut arriver qu'on l'y trouve...

— Si on l'y trouvait, je crois que nul n'oserait me soupçonner, répondit simplement et fièrement Vivette. Je suis prête à l'y conduire.

— Inutile. Il connaît le chemin, et j'ai besoin de toi ici. Je ne te demande que le silence absolu. Pas un mot à qui que ce soit. Maintenant ouvre la fenêtre, regarde dans le parc et ne bouge plus... je t'appellerai quand il le faudra... et tu n'auras même pas vu celui qui te devra son salut. Plus tard, tu sauras...

— J'aime mieux ne rien savoir, dit Vivette, en

courant à la fenêtre, où elle s'accouda après l'avoir ouverte.

— Enfin ! s'écria la baronne.

Et elle se précipita vers la tapisserie qui recouvrait l'entrée de la cachette.

Son plan était très-simple. Elle avait calculé que M. de Trigavou aurait le temps de sortir de la chambre et de gagner l'étage supérieur, avant que le général remontât du rez-de-chaussée où il était descendu. Elle comptait apprendre en deux mots à son amant ce qu'il avait à faire pour attendre la nuit en sûreté, et elle se fiait sur lui pour le reste.

Elle avançait déjà la main pour soulever la tenture, lorsqu'on frappa doucement à la porte par laquelle M. du Bourgal était sorti.

Elle s'arrêta court, et elle vit entrer Rose, sa femme de chambre, qui se présentait chaque jour à cette heure-là.

Cette fille servait la baronne depuis dix ans et lui était toute dévouée. Flavie, qui, bien entendu, ne l'avait pas mise dans la confidence de son intrigue avec Alain, ne pouvait pas supposer qu'elle vînt ce matin-là avec d'autres intentions que celle de l'aider, comme de coutume, à se lever et à s'habiller ; mais Flavie maudit l'arrivée intempestive de cette camériste trop zélée et la reçut fort mal.

— Je ne vous ai pas sonnée, lui dit-elle sèchement, et je n'ai pas besoin de vous. Allez-vous-en.

Elle parlait très-haut. Vivette entendit et se retourna.

— C'est M. le baron qui m'envoie chez madame, balbutia Rose, peu accoutumée à être traitée de la sorte.

— Vous n'avez d'ordres à recevoir que de moi.

— Monsieur m'a dit que madame était souffrante, sans quoi je ne me serais pas permis... Du reste, M. le baron se propose de passer la journée dans la chambre de madame. Il vient de commander qu'on y apportât son déjeuner.

Flavie pâlit en apprenant qu'elle allait être gardée à vue. Elle ne pouvait presque plus douter que son mari eût deviné le terrible secret.

— Où est-il en ce moment? demanda-t-elle.

— M. le baron donne des instructions aux plombiers qui travaillent aux réparations de la toiture du château. Il cause avec eux dans la cour d'honneur.

— Bon! pensa madame du Bourgal, quand il reviendra, Alain sera déjà caché chez ma sœur.

Et elle reprit tout haut :

— Allez dire à monsieur que je le prie de déjeuner dans la salle à manger, et envoyez-moi du thé.

Rose allait sortir, au moment où deux valets de pied arrivèrent, portant une table ronde toute servie qu'ils n'avaient eu que la peine d'aller prendre dans l'appartement de leur maître, car le général était gros mangeur, et on lui tenait toujours prêt un en-cas solide, auquel il lui arrivait souvent de faire honneur, même la nuit, en rentrant de la chasse.

La baronne eut froid dans le dos. Évidemment, son mari allait s'établir chez elle à poste fixe. Alain n'aurait plus d'autre alternative que de mourir de faim dans sa prison, ou de braver, en se montrant, la colère du général, qui était très-capable de lui brûler la cervelle, sans explication. Comment faire évader l'amant, maintenant? Elle aurait pu se débarrasser de Rose, mais les deux domestiques étaient là. Ils n'en finissaient pas de dresser le couvert, et le mari n'allait pas tarder à reparaître.

Le dernier espoir de Flavie s'était évanoui, et elle n'attendait plus que la mort.

Ce fut M. du Bourgal qui vint. Il n'était pas seul. Il précédait deux ouvriers portant un long morceau de tôle, un marteau et un sac de clous.

— Ma chère amie, dit-il du ton le plus naturel, je veux, puisque vous gardez la chambre, vous préserver d'un inconvénient dont j'ai souffert cette nuit. Je me demandais d'où venaient les courants

d'air qui m'ont enrhumé. Ce matin, je me suis souvenu de cette maudite porte qui communique avec l'intérieur de la vieille tour. Elle joint fort mal, ses ais sont vermoulus, le vent passe à travers les fentes, et la tapisserie vous en garantit très-imparfaitement. Quand vous serez mieux portante et que vous pourrez sortir, je ferai murer ce passage inutile; mais en ce moment le travail des maçons vous gênerait, et je vais provisoirement le clore avec cette plaque. Elle ne se verra pas, quand la tenture sera remise en place, et ce sera très-vite fait.

Allons, vous autres, à la besogne, mes gars!

La baronne, foudroyée, n'eut pas la force d'articuler une seule parole. Vivette, stupéfaite, se taisait aussi. Elle avait peur de comprendre.

La femme de chambre et les deux valets de pied ne paraissaient pas trop étonnés. Ils étaient accoutumés aux bizarreries de leur maître, qui changeait sans cesse les arrangements intérieurs et extérieurs du château. Ils se retirèrent, et les ouvriers se mirent au travail, qui ne fut ni long ni difficile.

La porte, étroite et basse, était placée en retrait, entre des montants de chêne, contre lesquels ils clouèrent en haut et des deux côtés l'épaisse feuille

de tôle, en laissant un intervalle de six pouces entre l'unique battant de l'huis et ce rideau métallique.

Appuyée d'une main au dossier d'un fauteuil, Flavie, de l'autre main, serrait la main de sa sœur et suivait d'un œil hagard les mouvements des ouvriers. Elle tressaillait à chaque coup de marteau. Il lui semblait entendre clouer le cercueil de son amant. Et c'était bien dans la tombe qu'on scellait le malheureux Alain, car le lieu où il s'était réfugié n'avait d'autre issue que cette porte désormais condamnée, et il ne pouvait pas trouer avec ses ongles des murs de six pieds d'épaisseur.

Flavie avait espéré qu'averti, par le bruit, du sort que lui préparait un mari féroce, il allait ouvrir, se ruer comme un lion sur ses bourreaux, et passer sur leurs corps pour fuir. Mais il ne donnait pas signe de vie. Il était donc résigné à mourir de la plus affreuse des morts.

— Non, pensait madame du Bourgal, il ne mourra pas. Je ne veux pas qu'il meure.

Quand le dernier clou fut planté, le général s'assura, en pesant d'un coup d'épaule sur la tôle, que la clôture était de force à résister aux efforts de l'homme le plus vigoureux, fit remettre la tapisserie en place et renvoya les ouvriers.

— Là, dit-il en se frottant les mains. Je suis tranquille maintenant. Je ne crains plus pour vous ni pour moi les rhumes de cerveau. Mais j'ai une faim de tous les diables, et je vous prie, ma chère amie, de me permettre de déjeuner. Je ne vous propose pas de vous mettre à table, puisque vous ne vous sentez pas bien. Rien ne coupe l'appétit comme une mauvaise nuit, et celle que vous venez de passer n'a pas été bonne, je le crains. Vous devez d'ailleurs avoir besoin de passer dans votre cabinet de toilette. Ne vous gênez pas pour moi. Vivette, qui se porte à merveille, me tiendra compagnie.

— Je vous remercie, je n'ai pas faim, murmura la jeune fille.

— Quoi! vous non plus, petite sœur! Tout le monde est donc malade, ici!... excepté moi, pourtant. Je ne me suis jamais senti plus en *forme*. Je *rendrais dix livres* au plus jeune de mes voisins. Je parle la langue des courses, parce que je sais que vous la comprenez, ma chère Vivette. Si vous ne voulez pas manger, faites-moi du moins la grâce de vous asseoir près de moi. Nous causerons. Vous pouvez laisser la fenêtre ouverte. La bourrasque est passée. Nous allons avoir une superbe journée de novembre, et le grand air me ragaillardit. Vous

êtes jeune, mais moi, j'en suis à l'été de la Saint-Martin.

Tout en tenant ces propos gouailleurs, le général attaquait une tranche de pâté de foies gras et se versait un verre de branne-mouton, son vin favori.

Vivette consulta des yeux sa sœur, qui lui fit signe d'accepter l'invitation et s'affaissa dans le fauteuil dont le dossier l'avait aidée à se soutenir. Elle y resta, la figure tournée vers la tapisserie. Il lui semblait que les châtelaines et les bêtes héraldiques représentées sur la laine la regardaient d'un air moqueur. Elles paraissaient lui dire ; « Laisseras-tu périr celui que tu aimes? Ne te laisseras-tu pas de servir de risée à son bourreau? Révolte-toi, si tu as du cœur! »

Vivette était restée debout près de la table où le général continuait à expédier lestement son déjeuner.

— Eh bien! sœurette, dit-il entre deux bouchées, nous ne tarderons pas beaucoup à rentrer à Paris. Vous n'en serez pas fâchée, hein?

— Je me trouve fort bien ici, répliqua la cadette des demoiselles de Bourbriac, et j'espère que nous ne partirons pas avant la Noël. Mes pauvres et mes malades ont besoin de moi. Et je

vais sortir ce matin pour aller voir la mère de votre garde. Il n'y a que moi qui sais la soigner.

— La mère Calorguen? C'est une bonne vieille, et son fils est un brave garçon, quoique son caractère ait un peu changé depuis un an. Il a toujours l'air d'être dans les nuages. Un ancien brigadier de cuirassiers! C'est ridicule. Je le soupçonne d'être amoureux.

La baronne leva la tête et lança un regard haineux à son mari, qui reprit, toujours sur le mode gai :

— Après tout, ce n'est pas défendu d'être amoureux... quand on est jeune. Et, à ce propos, petite sœur, je constate que vous êtes d'une discrétion sans pareille. Vous ne m'avez jamais fait la moindre confidence, et je ne puis pas croire que dans le monde où nous allons, l'hiver, vous n'ayez pas distingué quelqu'un.

— Mais non... personne, murmura distraitement Vivette.

— Bah! cherchez bien. Vous y rencontrez souvent de charmants cavaliers. Il y a le vicomte de Saint-Briac et le capitaine Clamorgan, qui vous font les yeux doux. Je l'ai bien vu. Il y a le petit Servon qui valse si bien et qui a un million de fortune. Il y a... parbleu! il y a le beau ténébreux!...

notre voisin de Bretagne que nous ne voyons jamais qu'à Paris... le bel Alain de Trigavou. Ah! ah! vous avez rougi, Vivette. Ne le niez pas. Est-ce que j'aurais deviné?

— Pas du tout, je vous le jure.

Flavie se leva brusquement. Elle écoutait ce cruel verbiage, et elle s'apercevait que son mari prenait plaisir à railler sa douleur. Il devait savoir que l'homme qu'il venait d'enfermer, c'était Alain. Et il osait prononcer le nom de sa victime! Et pour torturer sa femme, il accusait sa belle-sœur d'être éprise de son rival!

Flavie passa tout près du général, en détournant les yeux, et alla se mettre à la fenêtre. Elle étouffait. Elle s'y mettait pour respirer, et elle ne s'attendait pas à apercevoir ce Calorguen, que M. du Bourgal soupçonnait d'être amoureux.

Il venait du fond du parc, par une allée droite, en tenue de garde, le couteau de chasse au côté, le fusil sur l'épaule, et il marchait à pas lents, la tête basse. C'était l'heure où, chaque jour, il arrivait au rapport, après sa ronde matinale, et il ne voyait pas la baronne qui l'observait d'en haut et qui se disait :

— Rien ne prouve que ce soit lui qui m'ait dénoncée... et alors même qu'il aurait découvert ma

liaison avec Alain, il m'aime, j'en suis sûre... Si je commandais, il obéirait, et il ne me trahirait pas.

Elle entendait les ricanements de son mari qui tournait le dos à la fenêtre. La colère lui monta à la gorge. Elle vit rouge. Elle tira de son corsage un carnet qui ne la quittait jamais, écrivit quelques mots sur la première page, arracha le feuillet, le plia en quatre, et attendit que Calorguen, qui s'avançait vers le perron, passât sous la fenêtre.

Pâle, mais résolue, elle se tenait prête à lui jeter ce papier, et sa main n'avait pas tremblé en y traçant ces deux mots :

« Tue-le. »

La colère ne raisonne pas. Flavie ne se dit pas que si Calorguen exécutait l'ordre sanguinaire qu'elle lui donnait, et qu'on l'accusât d'avoir assassiné son maître, la ligne qu'elle venait d'écrire suffirait à prouver qu'elle était sa complice. Elle ne pensa qu'à sauver Alain de Trigavou, et, pour le sauver, il fallait que le général mourût.

Elle étendit le bras et lança le billet, qui tomba aux pieds de Calorguen.

Le garde leva la tête, aperçut madame du Bourgal à la fenêtre et s'arrêta tout interdit.

Ce ci-devant cuirassier était un beau gars de

trente-cinq ans, mince de taille, large d'épaules, droit comme un peuplier et brun comme un Espagnol, quoiqu'il fût de pure race bretonne. Il avait le teint bronzé d'un homme qui vit en plein air, des traits accentués et une physionomie sympathique.

Il salua respectueusement la châtelaine, qui lui montra du doigt le papier tombé sur le sable de l'allée.

Calorguen hésita un instant, mais il le ramassa; elle lui fit signe de le déplier; il obéit, et quand il y eut jeté les yeux, elle le vit pâlir. Qu'allait-il faire? Elle mit son doigt sur ses lèvres, et au regard interrogateur qu'il lui lança, elle répondit par un geste énergique. Il restait là, immobile, comme s'il eût été changé en pierre, et Flavie devinait ce qui se passait dans le cœur de cet amoureux sans espoir, serviteur fidèle et loyal soldat, qu'elle poussait effrontément à commettre un crime abominable et lâche. Alors, elle eut l'horrible courage de lui envoyer de la main un baiser. Le malheureux qu'elle tentait ainsi serra convulsivement le billet contre sa poitrine, et s'enfuit à toutes jambes, au lieu de monter les marches du perron pour entrer au château.

La baronne le suivit des yeux, jusqu'à ce qu'il

eût disparu derrière la grosse tour qui faisait saillie sur la façade, du côté du parc.

Il avait pris le chemin de la maison qu'il habitait avec sa mère, à un kilomètre de Trigavou.

— Il a compris, se dit la baronne. Osera-t-il?... S'il hésite, s'il tarde, Alain sera mort quand je serai délivrée du bourreau qui m'empêche de briser la porte de sa prison. Et je resterai à la merci de Pierre Calorguen!... Il a gardé l'écrit... il me menacera de le montrer.

Eh bien! je me tuerai, conclut l'affolée en regagnant le fauteuil qu'elle avait quitté pour aller commander à ce garde-chasse de tuer son mari.

Vivette n'avait rien vu, et le général, sans cesser de causer, continuait à mettre les morceaux doubles. Il y allait d'un tel train qu'il eut bientôt fini de déjeuner. Le café était là, tout préparé; il s'en versa une grande tasse, et il se mit à le déguster avec le calme d'un homme qui n'a pas de soucis, et encore moins de remords.

— Vous avez beau dire, petite sœur, dit-il en reprenant une conversation que Vivette avait laissée tomber; il est temps qu'on vous marie. Vous allez sur vos vingt-cinq ans... pardonnez-moi de vous le rappeler, mademoiselle... et vous n'avez pas, je suppose, l'intention de coiffer sainte Catherine.

Ce serait absurde, et je ne le souffrirais pas. Vous prétendez que le beau Trigavou, invisible aux champs et très-visible à la ville, ne vous a pas inspiré un tendre sentiment. Je veux bien vous croire, et je ne tiens pas à ce que vous épousiez ce monsieur. Mais il vous faut un mari, et je me charge de vous le trouver, pas plus tard que cet hiver.

— J'en doute, murmura Vivette avec un sourire triste; mais je ne suis pas pressée.

— Moi, je le suis. Et comme « qui veut la fin veut les moyens », je vais, dès aujourd'hui, vous assurer une dot qui facilitera beaucoup votre mariage. Je vous l'ai promise le jour où je suis devenu votre beau-frère, mais les paroles ne valent rien. Il n'y a que les actes en bonne forme...

— Je vous suis bien reconnaissante, mon cher frère; mais il sera temps de me doter quand je me marierai, si jamais je me marie.

— Ce n'est pas mon avis, sœurette. J'ai soixante ans passés et une certaine tendance à l'apoplexie. Je puis mourir demain, et je tiens à prendre mes précautions. Je ne veux rien laisser à régler après moi.

Voulez-vous me faire le plaisir de sonner mon valet de chambre?

— Je puis vous l'envoyer, car je vais descendre pour aller chez ma malade, si ma sœur n'a plus besoin de moi.

Flavie fit signe que non. Elle n'était pas fâchée de rester en tête-à-tête avec son mari. Elle espérait qu'il allait démasquer ses projets.

— Très-bien, dit M. du Bourgal. Envoyez-moi aussi les deux valets de pied pour qu'ils enlèvent la table où je viens de déjeuner, et commandez à François de m'apporter tout ce qu'il faut pour écrire. Je parle comme on parle au théâtre, dans les comédies, ajouta-t-il en affectant de plus belle le ton de la plaisanterie.

Vivette ne demandait pas mieux que de s'éloigner, pour éviter d'assister à une explication entre les deux époux. Elle ne pouvait pas deviner de quoi il s'agissait; mais elle sentait qu'elle les gênait, et que sa sœur courait un danger qu'elle pourrait peut-être conjurer lorsqu'elle serait seule avec son mari.

Vivette se proposait d'ailleurs de revenir se mettre à la disposition de Flavie, quand le général ne serait plus là. Elle ne supposait pas qu'il eût résolu de passer toute la journée dans la chambre de sa femme, et elle comptait ne consacrer qu'une heure ou deux à la tournée charitable qu'elle en-

treprenait quotidiennement pour visiter les pauvres, aux alentours du château.

Elle embrassa en passant sa sœur, qui lui serra la main, sans dire un seul mot, et elle partit.

M. du Bourgal était allé s'accouder à la fenêtre, en attendant que ses domestiques vinssent desservir. Ils ne tardèrent guère, et, quand le valet de chambre eut disposé sur une autre table des plumes, un encrier et du papier, le général se mit en devoir d'écrire, ainsi qu'il l'avait annoncé à Vivette.

Sa femme, qui l'observait, le vit griffonner d'abord, d'une main hâtive, une lettre très-courte.

Il passa ensuite à un travail qui exigeait sans doute plus d'attention, car il mit du temps à remplir une grande feuille de papier, et il relut plusieurs fois ce qu'il avait écrit. Après quoi, il enferma la feuille dans une large enveloppe qu'il cacheta à la cire avec un cachet à son chiffre et à ses armes; puis il y mit l'adresse, et enfin il sonna.

Au domestique qui entra :

— Ces deux lettres au piqueur, dit-il d'un ton bref. Qu'il monte à cheval immédiatement et qu'il les porte à leur destination, à franc étrier. Il demandera un reçu de la plus grande. Pour l'autre, c'est inutile. Si la personne est absente, il recom-

mandera qu'on la lui remette sans faute dès qu'elle rentrera.

Le valet de chambre s'inclina et sortit.

— Puis-je savoir à qui vous envoyez ces messages si pressés? demanda madame du Bourgal.

— L'un est pour votre médecin, le docteur Avaugour. Je le prie de passer aujourd'hui au château.

— Pourquoi faire? Vous savez fort bien que je ne suis pas malade.

— Mais si, vous l'êtes, et plus que vous ne pensez peut-être. L'autre lettre est pour mon notaire de Dinan; elle contient mon testament.

— Votre testament!... mais il est fait depuis longtemps. Vous me l'avez montré.

— Je viens d'en écrire un qui ajoute à l'ancien quelques dispositions nouvelles. N'avez-vous pas entendu que je veux assurer, dès à présent, à votre chère sœur une existence indépendante? Tant que je vivrai, elle n'aura besoin de personne; mais après moi...

— Après vous, je serai là.

— Il faut l'espérer, dit le général avec une froideur glaciale.

— Et j'aime Vivette plus que vous ne pouvez l'aimer.

— Je n'en doute pas. Mais je viens de lui faire sa part. C'est plus sûr.

Flavie se tut. Elle pensait :

— Il vient de me déshériter. Il me tuera peut-être. Non, il me laissera vivre pour me torturer. Cet homme est un monstre. J'ai bien fait de le condamner à mort. Reste à savoir si Calorguen exécutera la sentence... et à quel moment il l'exécutera.

— Maintenant, ma chère amie, reprit l'impitoyable mari, il faut que je vous parle de mes projets. J'ai décidé de rentrer à Paris dès que vous serez en état de voyager. L'air de Trigavou ne vous vaut rien, et d'ailleurs je tiens à marier votre sœur le plus tôt possible. Ce n'est pas ici qu'elle trouvera un mari. Je compte donc recevoir beaucoup cet hiver et aller beaucoup dans le monde.

— Vous irez sans moi, dit brusquement la baronne.

— Pourquoi donc, ma chère? J'espère bien que vous allez vous remettre promptement. Je vous soignerai moi-même. Je me propose de ne pas vous quitter jusqu'à ce que vous soyez tout à fait guérie.

— Quoi! vous prétendez vous établir chez moi... dans ma chambre.

— Oh! pas pour bien longtemps... pour huit ou

dix jours... quinze jours au plus... je consulterai votre médecin... et la durée de notre cohabitation dépendra de la réponse qu'il fera à une question que je lui adresserai dès aujourd'hui.

Flavie frissonna. Elle avait compris. Elle se disait :

— Il va lui demander combien de temps un homme peut vivre sans manger. Et quand il sera bien sûr que mon amant est mort de faim, il m'arrachera de ce château... il me traînera à Paris... je serai rivée à lui, et ma vie ne sera plus qu'un long supplice... non, je ne veux pas... j'aime mieux en finir tout de suite... ils se battront, et Alain le tuera.

Et, se redressant comme une lionne blessée :

— Assez de mensonges! cria-t-elle. Vos tendresses hypocrites me font horreur. Ayez donc le courage de me dire qu'il y a un homme caché chez moi, et que vous préparez une vengeance atroce.

— Un homme chez vous! répéta le général avec une ironie froide. Vous perdez l'esprit, ma chère. Et où se serait-il caché, bon Dieu!... sous votre lit?

— Trêve de railleries! Vous savez fort bien à quoi vous en tenir, vous qui venez de faire barricader cette porte...

— La porte de la tour? Oui, à cause des cou-

rants d'air. Du diable si j'ai jamais soupçonné que ce vieux donjon fût habité par d'autres êtres vivants que par des hiboux et des crapauds. Mais si, par hasard, je me suis trompé, je ne demande qu'à réparer mon erreur. Dites un mot, et je vais faire appeler les ouvriers pour enlever la plaque. S'il y a quelqu'un là dedans, ce ne peut être qu'un voleur. Mais j'ai un excellent revolver dans ma poche, et, s'il fait mine de résister, je lui casserai la tête...

Eh bien! qu'en dites-vous?... voulez-vous que je sonne?

— Non... non... murmura Flavie, terrifiée. Il n'y a personne... j'étais folle.

— Là! j'en étais sûr! Et je me demande qui a pu vous troubler ainsi la cervelle... Bon! j'y suis, c'est ce roman que vous lisiez quand je suis arrivé cette nuit. Je l'ai parcouru pendant que vous vous reposiez sur votre lit, et j'ai vu qu'il y est question d'un amant muré dans un cabinet noir par un mari cruel... vous aurez rêvé de cette vilaine aventure, et ce matin elle vous revient à l'esprit. Avais-je assez raison de vous dire que la lecture des romans est dangereuse!

Pendant que son mari débitait cette tirade moqueuse, la baronne avait reculé jusqu'à son fau-

teuil et s'y était affaissée. Elle n'avait même plus la force de penser. Elle se sentait sous la griffe d'un tigre, et elle n'espérait pas lui échapper. A quoi lui eût-il servi d'avouer que son amant était là, puisque le général était résolu à le tuer avant qu'il eût le temps de se mettre en défense? La seule chance de salut qu'elle entrevit, c'était que Calorguen la délivrât de l'effrayant geôlier qui gardait la porte de la tour de la faim. Mais Calorguen n'oserait jamais pénétrer dans la chambre de la baronne, et le mari était résolu à n'en pas sortir. Elle resta anéantie sur ce fauteuil où elle s'était jetée, et elle tomba dans un assoupissement qui n'était ni la veille ni le sommeil, et que M. du Bourgal s'abstint d'interrompre, occupé qu'il était à prendre des notes qui sans doute se rapportaient à ses affaires d'intérêt.

La journée se passa ainsi, sans que Vivette rentrât et sans que le médecin parût. Vivette était sans doute retenue au chevet d'un malade, et le docteur ne s'était pas trouvé chez lui quand le messager du baron s'y était présenté. Flavie avait fini par aspirer à le voir, ce docteur; il lui était sympathique, et elle espérait vaguement qu'il pourrait lui venir en aide. Mais le château est à six lieues de Dinan, et ce secours hypothétique

était loin. La malheureuse attendait comme sœur Anne sous le sabre de *Barbe-Bleue*.

Il allait finir pourtant, ce lugubre jour de novembre. Il baissait déjà. *Barbe-Bleue* se leva pour demander de la lumière et à dîner. Il commença naturellement par aller fermer la fenêtre, et sa femme, en ouvrant les yeux, s'étonna de voir qu'au lieu de la clore, il regardait dehors avec beaucoup d'attention.

Évidemment, il cherchait à reconnaître quelqu'un qu'il apercevait dans le parc.

Flavie suivait des yeux les mouvements de son mari et se demandait ce qu'il regardait avec tant de persistance. Calorguen, peut-être? Non. Si c'eût été Calorguen, le général ne se serait pas étonné de le voir là, et au lieu de l'examiner du haut de son observatoire, il aurait commencé par l'interpeller. Qui donc, alors? Le médecin qu'il avait fait demander à Dinan? Mais le médecin ne pouvait arriver que par la cour d'honneur. Donc, ce n'était pas lui qui se promenait dans le parc, au crépuscule.

— Qu'est-ce que vous faites là, vous? dit le général, de sa grosse voix de commandement. Est-ce moi que vous cherchez?

Il avait donc reconnu le promeneur.

— Eh bien, reprit-il en le menaçant du poing, vous allez trouver à qui parler. Attendez-moi; je descends!

Et en se retournant, il montra à sa femme un visage enflammé de colère. Elle eut peur et se jeta de côté, pour éviter de se trouver sur son passage; mais avant qu'il eût fait un pas, un coup de feu éclata, et il tomba, la face contre terre, presque aux pieds de Flavie.

Il n'avait pas poussé un cri, et il ne bougea plus. Il avait été tué roide.

Flavie ne songea point à le secourir. Au lieu de se précipiter pour le relever, elle courut à la fenêtre qui était restée ouverte. Elle ne vit personne dans l'allée qui longeait la façade du château, ni sur la pelouse qui bordait cette allée. Un léger nuage de fumée blanche montait d'un massif d'arbres verts. Le coup avait dû être tiré de là, mais le meurtrier avait déjà eu le temps de disparaître. Sans doute, il s'était jeté dans un petit bois qui commençait un peu plus loin.

— Il va se sauver par la brèche du mur. Ils ne le prendront pas, dit entre ses dents la baronne. C'est Calorguen. Il se taira, et Alain est sauvé.

Et sans s'inquiéter de son malheureux mari qui gisait sur le tapis, elle enjamba le cadavre, courut

à la tapisserie, la souleva et se mit à heurter de toutes ses forces contre la fatale plaque, en appelant son amant par son nom.

Il ne répondit pas, et pourtant il devait l'entendre, car elle criait très-fort, et la tôle n'adhérait pas si hermétiquement à la boiserie qu'elle empêchât tout à fait la transmission du son, même à travers la porte vermoulue qu'elle masquait.

Elle redoubla ses coups, et elle cria encore plus haut; mais elle eut beau écouter en collant son oreille contre le rideau métallique, elle n'entendit pas la voix du prisonnier, pas même un mouvement, pas le plus léger bruit.

— Il est mort! murmura-t-elle. Mais non, c'est impossible. On ne meurt pas de faim en un jour. Il ne me répond pas, parce qu'il ne sait pas si c'est moi qui l'appelle... il croit que mon mari lui tend un piége pour s'assurer que c'est bien lui qui est là... j'ai le temps de le délivrer, et dussé-je arracher cette plaque avec mes ongles...

Elle n'acheva pas. La porte de l'escalier s'ouvrit, un jet de lumière éclaira la chambre, et le valet qui apportait des flambeaux, annonça:

— M. le docteur Avaugour!

La baronne laissa retomber la tapisserie et resta adossée à la muraille, les bras étendus en croix,

comme pour en défendre l'accès, les yeux hagards, les cheveux en désordre, la bouche entr'ouverte.

Le médecin s'arrêta sur le seuil en voyant l'étrange attitude de madame du Bourgal. Il n'avait pas tout d'abord aperçu le cadavre, et il se demandait si sa cliente était devenue subitement folle. Mais le valet de chambre entra et reconnut, à la lueur des bougies, le corps ensanglanté de son maître.

— Ah! mon Dieu! s'écria-t-il, M. le baron est mort! On l'a tué.

En un instant, la scène changea de face. Le docteur comprit, ou crut comprendre, la cause de la terreur qu'exprimait si énergiquement le visage de madame du Bourgal, et il ne perdit point la tête. Avec le sang-froid qu'on acquiert dans l'exercice de la profession médicale, il fit signe au domestique de s'occuper de la baronne, et, s'armant d'un flambeau, il s'agenouilla pour examiner de plus près le malheureux général. Il n'eut pas de peine à reconnaître que ses secours seraient inutiles. La balle avait frappé le cœur.

— Le coup n'a pas été tiré à bout portant, dit le médecin en se parlant à lui-même. Donc, il n'y a pas eu de suicide. On l'a assassiné. Qui donc?

— Là! dit d'une voix rauque la baronne qui se soutenait à peine. Le coup est parti de là.

Elle montrait la fenêtre ouverte.

M. Avaugour se releva vivement, traversa la chambre et regarda; mais la nuit était venue tout à fait. Il ne vit personne, et il revint à madame du Bourgal pour lui dire :

— Madame, votre place n'est plus ici, et je vais...

— Non, je ne sortirai pas de cette chambre, murmura Flavie en se cramponannt à la tenture.

— Alors, permettez-moi de donner à vos gens des ordres indispensables. Un crime a été commis. Il faut que la justice soit informée immédiatement. Et c'est à moi de l'avertir. Ma responsabilité est engagée comme médecin et comme témoin.

Et s'adressant au valet de chambre tout bouleversé :

— Mon domestique est dans la cour avec ma voiture. Envoyez-le au chef-lieu de canton. Il ramènera le juge de paix. Dinan est trop loin. On préviendra le parquet demain matin. Mais il importe que les premières constatations judiciaires soient faites ce soir... et que personne n'entre ici avant le juge qui arrivera dans une demi-heure, si vous ne perdez pas de temps.

— Personne... pas même mademoiselle de Bourbriac? interrogea François.

— Ma sœur! s'écria la baronne, qui avait l'air de sortir d'un rêve... Non... je ne veux pas qu'elle voie... l'émotion la tuerait. Quand elle rentrera, vous lui direz que je la prie de m'attendre dans sa chambre.

— Veillez aussi à ce que personne ne sorte du château, reprit le docteur. Vous allez faire fermer sur-le-champ la porte de la cour et la grille du parc.

Il pensait à tout, ce docteur sagace, et il croyait que son devoir était de faciliter la tâche aux juges qui allaient avoir à chercher le meurtrier du général. Il n'avait, du reste, aucun soupçon contre personne, quoiqu'il fût depuis dix ans le médecin du château, et quoiqu'il connût le caractère de madame du Bourgal beaucoup mieux qu'elle ne le supposait.

C'était un homme de cinquante ans à peu près, très-savant sans aucune pédanterie, très-avenant de sa personne, très-sympathique aux gens du monde, à cause de ses bonnes façons, et adoré des pauvres qu'il soignait pour rien.

— Maintenant, madame, dit-il doucement à Flavie, c'est à votre raison que je m'adresse. Je m'explique le sentiment qui vous retient près du

corps de votre mari; mais je manquerais à ma mission, qui est de consoler les affligés, si je vous laissais supporter plus longtemps l'horrible spectacle que vous avez sous les yeux. Il n'a pas dépendu de moi de vous l'épargner. Vous souhaitez ardemment que la mort de M. du Bourgal soit vengée, et si je n'ai pas fait enlever son corps, c'est que, pour découvrir l'assassin, il faut que les magistrats voient comment le crime a été commis. J'ai donc dû laisser la fenêtre ouverte et le général à la place où il est tombé. Mais faites-moi, je vous en supplie, la grâce de passer dans ce cabinet de toilette... j'y vais entrer avec vous, et j'y resterai jusqu'à l'arrivée du juge de paix. Il aura sans doute des renseignements à vous demander.

La baronne hésita un instant à s'éloigner de cette porte derrière laquelle Alain de Trigavou devait attendre, dans d'horribles angoisses, la fin de sa captivité. Mais elle sentit qu'elle ne pouvait pas s'immobiliser là, sous peine d'attirer l'attention du docteur et celle du magistrat sur cette tapisserie qui cachait son secret. Et puis, le cadavre lui faisait horreur. M. Avaugour l'avait retourné sur le dos, après l'avoir examiné, et de ses yeux grands ouverts et ternis par la mort, le général la regardait fixement.

— Soit! dit-elle en s'appuyant sur le bras du médecin qui la conduisit dans le cabinet, séparé de la chambre à coucher par une simple portière de soie, la fit asseoir sur une chaise longue et prit place près d'elle.

Ils n'étaient éclairés que par le reflet des bougies que le domestique, avant de se retirer, avait posées sur la cheminée de la chambre, et, dans cette demi-obscurité, madame du Bourgal avait moins à redouter que sa figure trahît les agitations de son âme.

— Parlons de vous, madame, lui dit le docteur Avaugour. Vous êtes souffrante, très-souffrante même, puisque vous m'aviez appelé...

— Ce n'est pas moi... c'est mon mari qui s'alarmait à tort... et le malheur qui vient de me frapper m'a guérie... je n'avais qu'un peu de fièvre...

— Vous en avez encore, et mes soins ne vous seront pas inutiles. Vous ferez bien de quitter ce château funeste, dès que vous irez mieux. Il vous rappellerait un épouvantable souvenir...

— Croyez-vous donc que je puisse jamais oublier...?

— La scène à laquelle vous venez d'assister. Non, certes. Mais le temps, qui cicatrise les plaies,

calme aussi les douleurs. Vous êtes jeune, madame... et vous ne resterez pas seule au monde. Vous avez une sœur...

— Que j'aime de toute mon âme.

— Et qui vous le rend bien. Son affection vous consolera. Mais je vous prêche la résignation, et je sens que j'aurai beaucoup de peine à me remettre du coup que m'a porté cette mort. Celui que vous pleurez était si bon, si loyal!... Qui donc a pu...? Je ne lui connaissais pas un ennemi...

— Il n'en avait pas.

— Alors le meurtre est inexplicable... à moins que le général n'ait été victime d'un accident...

— Peut-être, dit Flavie en relevant la tête.

— Quelqu'un qui passait par le parc et qui aura déchargé son fusil par hasard.

— Je n'ai rien vu. Le général écrivait. Il a cessé parce que le jour baissait. Il s'est mis à la fenêtre. Il y est resté quelques instants. Au moment où il se retirait, j'ai entendu une détonation... il a fait deux pas en avant... et il est tombé. J'étais assise près de la cheminée... je me suis levée tout éperdue... et j'allais courir à lui quand vous êtes entré...

— La scène s'étant passée ainsi, ma supposition

n'a rien d'inadmissible. Je la soumettrai au juge de paix. Cependant, l'auteur d'un meurtre involontaire ne se serait pas enfui. Vous n'avez pas regardé dans le parc?

— Non... je n'y ai pas songé, répondit la baronne, qui n'en était pas à un mensonge près.

— Et d'ailleurs, votre parc n'est pas un chemin public.

— Il n'est pas impossible d'y entrer en franchissant le mur. Des voleurs s'y sont introduits, il y a deux ans, pendant que nous étions à Paris.

— Oui, je m'en souviens. Ils ont été empoignés par un de vos gardes... ce brave Calorguen. Mais un voleur se serait sauvé, au lieu de tirer un coup de fusil sur le général. N'importe ! je vais conseiller au juge de faire fouiller le bois. Vous êtes sûre de tous vos domestiques?

— Autant qu'on peut l'être d'anciens serviteurs.

— Ce n'est donc pas parmi eux qu'il faut chercher l'assassin. Espérons que la justice le trouvera.

Flavie ne répondit pas, et l'entretien cessa. Elle était trop préoccupée pour désirer le prolonger, et le docteur ne savait plus que dire. Une conversation près d'un cadavre, avec la femme de l'homme qu'on vient d'assassiner, est malaisée à soutenir, et

M. Avaugour avait trop de tact pour l'entretenir en y mêlant des consolations banales. Il jugea convenable de ne pas troubler davantage la douleur de la veuve, et il alla sans bruit s'asseoir dans la chambre à coucher. La compagnie d'un mort ne lui faisait pas peur, et il restait à portée d'entendre la voix de madame du Bourgal, si elle l'appelait.

Elle ne le retint point. La solitude lui convenait. Sa pensée se concentra sur des problèmes dont la solution la touchait bien davantage que la mort tragique d'un mari détesté : Quand pourrait-elle délivrer son amant? Était-ce Calorguen qui avait tué le général? L'accuserait-on? Et s'il était coupable, dirait-il, pour échapper au châtiment suprême, qu'il n'avait fait qu'obéir à un ordre de la châtelaine, un ordre écrit, qu'il ne tenait qu'à lui de montrer ?

Ses sombres réflexions furent interrompues par le bruit très-léger d'une porte ouverte avec précaution, une toute petite porte qui se trouvait à l'autre bout du cabinet de toilette. Flavie tourna la tête et vit sa sœur qui s'approchait sur la pointe du pied.

— Que viens-tu faire ici? s'écria-t-elle en lui barrant le passage.

— Je savais que je t'y trouverais. François, je ne sais pourquoi, n'a pas voulu me laisser entrer dans ta chambre. J'ai fait semblant de monter chez moi, et je suis revenue par le couloir. Mais que se passe-t-il donc?

Et comme Flavie ne répondait pas, Vivette reprit :

— Je me suis attardée parce que je ne voulais pas laisser seule la mère Calorguen. Elle attendait son fils, et il n'est arrivé qu'à cinq heures...

— C'est lui ! pensa en frissonnant la baronne, et l'on saura qu'il est rentré un quart d'heure après le meurtre... juste le temps qu'il faut pour aller du château à la maison de sa mère.

Pourvu que le docteur n'ait pas entendu ce que ma sœur vient de dire, ajouta mentalement la baronne.

Vivette, stupéfaite d'être accueillie de la sorte, restait immobile et muette.

— Va-t'en, lui cria madame du Bourgal. Monte dans ta chambre, et n'en sors pas, jusqu'à ce que je vienne te chercher.

— Tu n'as donc plus besoin de moi? demanda timidement la jeune fille.

— Non. Tu me gênes. Va-t'en.

— Ce matin, pourtant, tu m'as dit... je croyais...

l'homme que tu voulais sauver a donc réussi à fuir?

Si la pauvre enfant eût continué à questionner ainsi, c'en était fait du secret que sa sœur avait tant d'intérêt à cacher au médecin qui écoutait sans doute. La baronne n'y tint plus. Elle se jeta sur Vivette, lui mit la main sur la bouche pour la forcer à se taire, la prit par les épaules et la poussa dehors.

Vivette, effrayée, se laissa faire. Dès qu'elle fut partie, madame du Bourgal mit le verrou et revint s'asseoir sur la chaise longue où M. Avaugour l'avait laissée.

Il souleva la portière et lui dit doucement :

— J'ai reconnu la voix de mademoiselle de Bourbriac. Vous avez bien fait de la renvoyer sans lui parler de la catastrophe. Elle ne l'apprendra que trop tôt, et je vois que le valet de chambre ne lui a rien dit. J'en conclus qu'il observera strictement la consigne que je lui ai donnée en le renvoyant, et que ce brave juge de paix va trouver au château les gens qui y étaient au moment où le coup de fusil a été tiré. C'est très-important, car il aura à les interroger tous.

Flavie respira. Le docteur n'avait pas entendu la malencontreuse phrase où Vivette venait de

faire allusion au prisonnier de la tour. Flavie pouvait donc encore espérer qu'il ne serait pas question de la cachette où Alain était enfermé. Le reste n'était rien, ou du moins elle aurait le temps de se préparer à faire tête à l'orage. Si l'on venait à accuser Calorguen, ce ne serait qu'après une enquête assez longue, et cette enquête n'allait pas se poursuivre sans désemparer. Elle calculait que son amant pouvait vivre deux ou trois jours sans manger, et que d'ici là, dès le lendemain peut-être, elle pourrait, pour le délivrer, profiter d'un instant où elle serait seule. Elle savait où trouver des outils pour arracher les clous qui fixaient la plaque, et elle se faisait fort de l'enlever en un quart d'heure. Alain, une fois délivré, se réfugierait sous les combles du château et attendrait la nuit pour fuir. Elle ne craignait pas qu'on le soupçonnât, lui qu'on ne voyait jamais à Trigavou.

Elle ne pensait qu'à la joie de le retrouver à Paris, où il ne manquerait pas de se rendre dès qu'il serait libre, en passant par la Hunaudaie, pour faire croire qu'il était allé directement de sa ferme au chemin de fer. A Paris, elle l'épouserait après les dix mois de veuvage imposés par le Code, et il ne saurait jamais qu'elle avait commandé le meurtre. Calorguen ne parlerait pas, et s'il parlait,

on ne le croirait pas. Deux mots traçés au crayon sur une feuille volante ne constituent pas une preuve, et, au besoin, elle renierait son écriture.

La baronne, en un mot, rêvait le bonheur dans le crime, et, si Dieu n'intervenait pas, ce rêve odieux pouvait se réaliser. Elle n'avait pas un remords, pas une larme pour ce vieux soldat qui gisait tout près d'elle, la poitrine trouée par une balle, pas un souci du sort qui attendait ce malheureux garde qu'elle avait poussé au meurtre. Elle oubliait tout, même le testament que son mari écrivait sous ses yeux et qui la déshéritait peut-être.

M. Avaugour était rentré dans la chambre mortuaire après une courte apparition dans le cabinet de toilette. Il ne remuait pas, mais elle l'entendait tousser. Il avait poussé le respect des droits de la justice jusqu'à laisser ouverte la fenêtre où se tenait le général lorsqu'il avait été frappé, et il s'enrhumait. Aussi attendait-il, avec autant d'impatience que madame du Bourgal, le juge de paix, qui arriva au bout de trois quarts d'heure. Il s'était hâté de quitter son dîner, et le cheval du docteur marchait bien.

C'était un type que ce juge de paix, ancien notaire de campagne, né dans le pays et connu à six

lieues à la ronde. Il n'avait du magistrat que les bons côtés : le jugement droit, l'esprit fin, l'impartialité et l'honorabilité parfaites. Nulle morgue, jamais de parti pris, simple dans ses façons, conciliant par tempérament et ferme quand il le fallait. Il remplissait ses fonctions à la bonne franquette, et il accommodait plus de procès qu'il n'en jugeait. Marié, du reste, et propriétaire foncier, deux avantages qui lui valaient d'être considéré par ses supérieurs, autant qu'il était aimé par ses justiciables.

Au physique, M. Miniac était un bonhomme tout rond, trapu comme un vrai Breton, porteur d'une large figure rasée avec soin, assez négligé dans sa mise, d'un abord sévère, tempéré par une physionomie qui respirait la bonté.

Il connaissait de longue date les habitants du château, maîtres et domestiques. Il connaissait aussi le docteur Avaugour, et il l'estimait fort. Il s'était renseigné sommairement avant de monter, et il n'eut d'abord que des explications complémentaires à demander au médecin, qui acheva en peu de mots de le mettre au courant de la situation.

Il s'informa aussi de madame du Bourgal, et dès qu'il sut qu'elle était dans le cabinet de toi-

lette, il exprima le désir de la voir. Elle l'entendit, et elle se présenta, mais il ne voulut pas qu'elle entrât dans la chambre où était resté le corps du général, et, après l'avoir décidée à reprendre sa place sur la chaise longue, il entama avec elle un entretien qui débuta par des condoléances, mais qui tourna forcément à l'interrogatoire : un interrogatoire bienveillant qui ne pouvait pas effrayer la baronne. Il la pria de lui raconter les faits, et le récit ne fut pas long. Il lui demanda si elle soupçonnait quelqu'un, et elle répondit qu'elle ne soupçonnait personne. Il nomma les uns après les autres les gens de service, y compris Calorguen qui demeurait hors du château. Et, finalement, il conclut qu'il fallait chercher ailleurs.

— Madame, lui dit-il avec une émotion sincère, je compatis trop à votre douleur pour prolonger cette conversation. Elle était indispensable, mais je n'ai plus rien à vous demander. J'ai envoyé un exprès à Dinan. Le procureur de la République arrivera sans doute cette nuit. Vous le verrez demain. Mais je vous engage à aller prendre du repos. Il est inutile que vous assistiez aux opérations que je vais commencer en attendant le chef du parquet. Il faut que j'interroge vos gens, et je

tiens à les interroger dans la chambre où le crime a été commis.

— Faites, monsieur. Je suis résolue à rester ici, répondit d'un ton ferme madame du Bourgal. Aussi bien, vous aurez peut-être besoin de moi pour certifier l'exactitude des dépositions que vous allez recueillir, et je ne suppose pas que vous voyiez un inconvénient à ce que je les entende.

— Aucun, madame, s'empressa de dire l'honnête juge de paix. Et vous avez raison, il peut arriver que je me trouve dans le cas d'en appeler à votre témoignage. Si le cas se présente, c'est dans ce cabinet que j'aurai recours à vous. Je tiens à vous épargner un affreux spectacle...

— J'aurais le courage de le supporter, s'il le fallait, pour vous aider à découvrir l'assassin de mon mari.

— Nous le découvrirons, madame, s'écria M. Miniac. Je vous jure que la mort du général sera vengée. Si le scélérat qui l'a tué échappait à la justice, je résignerais mes fonctions.

Après cette déclaration quelque peu hasardée, il salua madame du Bourgal et alla rejoindre le docteur qui l'attendait dans la chambre à coucher.

— Les constatations médicales me paraissent superflues, lui dit-il. Vous ferez l'autopsie demain.

— Elle ne nous apprendra rien que je ne sache, répondit M. Avaugour. Le général a été frappé par derrière, entre la cinquième et la sixième côte. Le coup a été tiré de bas en haut, et la balle a traversé le cœur.

— Je n'ai donc, pour le moment, qu'à faire comparaître les personnes qui habitent le château. Il y a, en premier lieu, la sœur de madame la baronne, mademoiselle de Bourbriac.

— Elle vient de rentrer ; madame du Bourgal va vous le dire. Elle est montée dans sa chambre. Elle était absente quand le meurtre a été commis, et je crois qu'elle ignore encore le malheur qui vient de frapper sa sœur.

— Alors mieux vaut ne l'interroger que demain. Je vais, ce soir, entendre les domestiques. J'ai donné en passant, à François, l'ordre de les rassembler dans l'antichambre.

Il alla ouvrir la porte, et le défilé commença.

Le juge de paix n'avait pas pris le temps d'amener son greffier, mais le docteur était là pour retenir les déclarations qu'il allait recevoir, et la baronne, cachée dans le cabinet de toilette, n'en perdait pas un mot. Les gens de service, le valet de chambre en tête, vinrent successivement dire ce qu'ils savaient, c'est-à-dire fort peu de chose. Le

général était rentré de la chasse après minuit. Il avait trouvé sa femme très-souffrante. Il s'était établi près d'elle, et il y était resté toute la journée. Tous manifestèrent la même horreur en voyant le cadavre de leur maître, et Rose, la femme de chambre, faillit tomber à la renverse quand elle l'aperçut.

Madame du Bourgal se rassurait de plus en plus. Elle se disait : Ils ne savent rien... le magistrat qui viendra de Dinan, cette nuit, n'en apprendra pas davantage. La journée de demain suffira pour terminer les opérations judiciaires. Et quand tous ces chercheurs seront partis, je viendrai délivrer Alain. Vivette, seule, a pu soupçonner ce qui s'est passé... j'ai eu le tort de lui demander de m'aider à faire évader quelqu'un... mais je ne lui ai dit que cela... et Vivette se taira.

— Ai-je vu tout le personnel du château? demanda le juge de paix à François, qu'il avait institué introducteur de témoins.

— Tous les domestiques, oui, monsieur le juge, répondit le valet de chambre. Les deux gardes ne sont pas de la maison, puisqu'ils logent au dehors; mais il y a les plombiers qui travaillaient à réparer le toit quand M. le baron les a fait venir dans la chambre de madame... pour clore une porte.

Ils étaient encore là-haut au moment où l'on a tiré le coup de fusil. Ils voulaient s'en aller, mais je les ai retenus. Ils sont là.

— Faites-les entrer.

Ils parurent en costume de travail et chargés de leurs trousses à outils comme des ouvriers qui vont rentrer chez eux après avoir fini leur journée. Ils racontèrent que de la toiture où ils étaient grimpés, ils avaient entendu la détonation, et qu'ils avaient regardé du côté du parc, mais qu'ils n'avaient vu personne.

Flavie, qui tremblait déjà, se rassura un peu.

— Où est-elle, cette porte que vous avez close par ordre de M. du Bourgal? leur demanda le juge, sans attacher une grande importance à cette question complémentaire.

— C'est celle-ci, répondit un des ouvriers, en soulevant la tapisserie.

Flavie se leva toute droite et fit trois pas en avant.

— Ce n'est pas une porte que vous me montrez là, reprit M. Miniac.

— Il y en a une derrière la plaque, et le général nous a commandé de la boucher avec de la tôle, pour empêcher les courants d'air qui passaient à travers les fentes.

Il y eut un silence. Le cœur de Flavie battait à l'étouffer.

M. Miniac interrogea des yeux le docteur, qui répondit par un signe d'approbation.

— Enlevez-moi ça, dit-il, et voyons où elle conduit, cette porte.

Flavie entra dans la chambre. Les ouvriers étaient déjà à la besogne. Le médecin et le juge de paix, occupés à les surveiller, ne la voyaient pas. Les domestiques s'étaient retirés. Il n'était resté que François, qui lui tournait le dos et qui se permit de dire :

— Ce n'est pas la peine, monsieur le juge. Elle donne dans l'intérieur de la grosse tour... et personne n'entre jamais là dedans... on n'en sortirait pas... ce n'est qu'un trou entouré de murs de tous les côtés.

— Allez toujours ! commanda M. Miniac. Je veux tout voir.

Les clous sautaient l'un après l'autre sous les pesées du ciseau manié par deux vigoureux compagnons. Encore un instant, et la plaque allait tomber.

Flavie sentit que c'en était fait de son honneur. Ces gens allaient trouver dans la tour Alain de Trigavou. Ils n'auraient pas de peine à compren-

dre que, surpris chez la baronne, il s'était caché là pour échapper au mari, et que le mari, sachant qu'il y était, l'avait fait murer. Tout le pays allait savoir que M. de Trigavou était son amant.

Elle prévoyait ce malheur, et cependant elle ne désespérait pas encore. Alain lui restait.

— Je serai perdue de réputation... que m'importe! se disait-elle pour s'encourager à payer d'audace. Du moins, ils ne pourront pas l'accuser d'avoir tué mon mari.

La plaque fut arrachée. Le juge ouvrit la porte et entra en même temps que le docteur. Le valet de chambre, armé d'un flambeau, les éclairait.

C'était l'instant suprême. Flavie s'attendait à voir paraître Alain, le revolver au poing; elle se précipita pour l'empêcher de tirer. Un meurtre de plus n'aurait fait qu'empirer la situation.

— C'est vrai, dit le juge de paix, il n'y a personne.

Flavie entra après lui et vit que la cachette était vide. Qu'était devenu Alain de Trigavou? Elle crut peut-être qu'il avait été emporté par le diable, car elle chancela et elle s'évanouit dans les bras du docteur Avaugour.

II

Trois jours se sont passés. La première enquête est close, l'enquête qui s'ouvre immédiatement après la découverte d'un crime, et qui n'a, le plus souvent, d'autre résultat que de constater les faits. Le procureur de la République, assisté par le juge de paix et par un juge d'instruction, a instrumenté pendant vingt-quatre heures, presque sans désemparer. Trente témoins ont été entendus, y compris madame du Bourgal et sa sœur.

La baronne, bouleversée par le tragique événement qui l'a faite veuve, n'a pu rien ajouter au récit qu'elle avait déjà fait, et les magistrats, respectant sa douleur, ne l'ont pas longuement interrogée. Elle garde le lit dans la chambre de sa sœur, qui n'a pas assisté au meurtre, qui ne l'a appris qu'après coup, et qui n'a eu garde de dire la seule chose qu'elle sût. Il n'a pas été question de la ca-

chette de la tour. Le juge de paix et le médecin, qui étaient là quand madame du Bourgal s'est évanouie, ont attribué sa défaillance à la fatigue et à l'émotion. Ils croient toujours que le général a fait poser la plaque pour préserver sa femme des courants d'air.

Quant à l'assassin, nul ne le connaît, et même on n'a de soupçons sur personne. On en est venu à penser que le crime a été commis par un braconnier, qui s'est vengé ainsi de quelque procès-verbal dressé contre lui par ordre du général, lequel était impitoyable pour les chasseurs pris sur ses terres.

Ce braconnier, on le cherche activement; mais on ne l'a pas encore trouvé. Et comme les recherches peuvent se prolonger beaucoup, en admettant qu'elles aboutissent, le juge a délivré, au bout de deux jours, un permis d'inhumer.

L'autopsie n'a fourni aucun éclaircissement utile. On a retrouvé la balle qui a tué M. du Bourgal. C'est une balle ronde, du calibre d'un fusil de chasse. L'indice est vague, et le cadavre ne parlera pas.

On a décidé que le général serait enterré provisoirement dans le cimetière de la petite commune de Trigavou, sauf à l'exhumer plus tard

pour le transporter à Paris, où les du Bourgal ont, au Père-Lachaise, un tombeau de famille.

Sa veuve ne s'est pas opposée à cet arrangement, et la cérémonie va avoir lieu.

Les domestiques et les fermiers du défunt sont rassemblés dans la cour d'honneur du château. Tous les propriétaires d'alentour, hobereaux et bourgeois, se sont fait un devoir d'accompagner à sa dernière demeure le voisin commode, le hardi compagnon de chasse, le châtelain hospitalier.

Le commandant Jugon, un vieil officier de marine en retraite, n'a pas manqué de venir rendre les derniers devoirs à l'ami qu'il a reçu, le jour de la Saint-Hubert, dans son manoir de Lanvollon, et qui l'a quitté le soir pour rentrer à Trigavou, sans se douter qu'il courait à la mort.

Dinan, ville de garnison, est trop loin pour que l'autorité militaire ait envoyé le détachement auquel a droit un général en retraite, commandeur de la Légion d'honneur.

C'est la brigade de gendarmerie du chef-lieu de canton qui rend les honneurs.

Le docteur et le juge de paix sont là. Madame du Bourgal, trop souffrante pour paraître, les a priés de conduire le deuil, et ils vont prendre place en tête du convoi.

Le cercueil, exposé sous la grande porte, se détache en noir sur la blanche façade du château.

Midi sonne, et le triste cortége se forme.

Six tenanciers du châtelain de Trigavou enlevèrent le corps pour le porter à bras jusqu'à l'église, bâtie au milieu du cimetière, et l'on s'achemina vers le village par un chemin tracé au milieu d'un bois dont les feuilles, flétries par l'automne, semblaient avoir pris le deuil. Un clair soleil de novembre dorait les troncs blancs des hêtres, et les oiseaux, réchauffés par ce renouveau d'arrière-saison, chantaient joyeusement dans les branches.

Ce contraste entre la nature toujours vivante et l'homme qui meurt si vite touchait même les âmes peu poétiques des paysans bretons.

Il y avait des larmes dans tous les yeux.

Le curé attendait le corps sous le porche de l'église de Trigavou, trop petite pour contenir tous les assistants. Le service commandé devait se borner aux dernières prières, qui furent bientôt dites, et la fosse n'était pas loin. Elle attendait, béante, à quelques pas de l'église. On l'avait creusée parmi les croix de bois et les humbles pierres sous lesquelles reposaient de pauvres laboureurs dont la pluie avait déjà effacé le nom.

C'était l'égalité dans la mort, la seule vraie, mais

l'égalité provisoire, puisque le général devait reposer plus tard au Père-Lachaise, sous une belle chapelle funéraire, où dormait déjà son père, colonel et baron du premier Empire.

On se groupa autour du prêtre qui bénit la sépulture, et en frôlant la bière descendue dans la fosse, les cordes grincèrent avec ce bruit lugubre qui semble un écho venu de l'autre monde... le monde des morts.

M. Miniac aurait voulu prononcer, non pas une oraison funèbre, mais quelques mots pour rappeler les services militaires du défunt et toutes ses qualités. Le docteur Avaugour l'en avait empêché, jugeant qu'après la fin tragique et mystérieuse de M. du Bourgal, un discours sur sa tombe eût été hors de propos.

On le pleurait. C'était assez.

Et comme le brave juge de paix insistait pour parler, M. Avaugour lui avait dit à l'oreille :

— Songez donc que l'assassin est peut-être parmi ceux qui vous écouteraient.

Il était sceptique en diable, cet excellent docteur. Il pensait, à part lui, que les magistrats instructeurs faisaient peut-être fausse route, et que, pour découvrir le coupable, il fallait avant tout connaître la cause du crime. Cette *inconnue* n'était

pas facile à *dégager*, comme disent les mathématiciens. Mais M. Avaugour pensait qu'il n'était pas impossible d'y arriver. Observateur par état, raisonneur par tempérament, il se livrait, depuis la catastrophe à laquelle il avait presque assisté, à un travail intellectuel qui consistait à étudier le caractère des gens de l'entourage du général, à se rappeler leurs antécédents et à examiner les faits qui avaient précédé ou suivi l'événement, afin d'en tirer des conclusions.

Il n'apercevait pas encore la solution du problème, mais il entrevoyait déjà que ce meurtre inexplicable n'était que le dénoûment d'un drame conjugal. Seulement, ce drame, il le cherchait là où il n'était pas, et le moment lui paraissait mal choisi pour émettre une opinion. Mieux valait cent fois laisser impunie la mort de M. du Bourgal que d'accuser un innocent.

Après la triste cérémonie, les assistants sortirent du cimetière. Les uns s'en allèrent douloureusement impressionnés; les autres, surtout ceux qui avaient été en relations suivies avec le général, se groupèrent sur la petite place de l'église pour échanger des réflexions et des conjectures. C'est toujours ainsi, après un malheur imprévu. Chacun le commente à sa façon. Les chasseurs, à

l'unanimité, accusaient, par esprit de corps, la malfaisante corporation des braconniers. Le commandant Jugon était moins affirmatif. Il rappelait à ses invités de la Saint-Hubert que M. du Bourgal, après avoir dîné joyeusement, avait pris tout à coup la résolution de rentrer le soir même à Trigavou, quoiqu'il se fût engagé à chasser encore le lendemain. L'ancien marin était d'avis que le général devait avoir reçu, on ne savait par quelle voie ni à quel moment, une lettre qui le rappelait chez lui, et que cette lettre ne pouvait lui avoir été envoyée que par un complice du meurtrier, qui voulait l'amener à portée de son fusil.

Le juge de paix fit observer que, s'il en eût été ainsi, l'ennemi supposé de ce vieux soldat, qui n'avait pas d'ennemis, n'aurait pas attendu jusqu'au lendemain soir pour l'assassiner; il l'aurait guetté sur la route de Lanvollon à Trigavou, et, par une nuit obscure et pluvieuse, il aurait eu toute facilité pour le tuer sans être vu.

Personne ne s'avisa de combattre ce raisonnement, et le brigadier de gendarmerie, qui s'était approché du groupe, déclara qu'il se faisait fort, à lui tout seul, de mettre la main sur le coupable, à quoi M. Miniac, qui le savait ambitieux et vantard, répondit, en haussant légèrement les épaules, que

cette arrestation vaudrait un bel avancement à celui qui l'effectuerait. Le brigadier n'osa pas insister; mais on vit bien, à son air, qu'il se proposait d'ouvrir, à lui tout seul, une enquête dont le résultat ne se ferait pas attendre.

Les causeurs finirent par se disperser. Les messieurs remontèrent dans leurs voitures pour regagner leurs résidences. Les paysans s'acheminèrent à pied vers les hameaux d'alentour; et les domestiques prirent à travers bois pour rentrer au château.

Pierre Calorguen, resté un peu en arrière, salua en passant le docteur et le juge de paix, qui remarquèrent tous les deux l'expression de son visage. Il n'avait plus sa physionomie rude; ses traits s'étaient comme détendus. Il se contenait, mais on voyait que la cérémonie l'avait violemment ému.

— En voilà un qui aimait son maître! dit M. Miniac en le suivant des yeux. Il lui devait tout, et il poussait la reconnaissance jusqu'au fanatisme. Si le gredin qui a tué son ancien colonel lui tombait sous la main, il en ferait justice lui-même, je vous en réponds.

— Oui, murmura le docteur Avaugour, c'est un brave garçon, et je crois qu'il était très-dévoué à M. du Bourgal. Et pourtant...

— Quoi donc?

— Je vais bien vous étonner... je crois qu'il est amoureux de la baronne... amoureux sans le dire, bien entendu. Et elle ne se doute pas de la passion qu'elle a inspirée.

— Quelle idée!... et d'où vous vient-elle?

— Je l'ai surpris deux ou trois fois en contemplation devant les fenêtres de madame, et quand il s'est aperçu que je l'observais, il s'est sauvé comme un voleur pris en flagrant délit. J'ai remarqué aussi qu'il a une façon de la regarder quand il passe près d'elle...

— Diable! si c'était vrai, on pourrait croire que la jalousie l'a poussé à se débarrasser du mari... mais je pense, mon cher docteur, que cet amour invraisemblable n'a jamais existé que dans votre imagination. Et je me garderai bien de faire part au juge instructeur de vos appréciations sur les sentiments intimes de ce pauvre Calorguen.

— Soyez tranquille, cher ami, je ne les confierai jamais à personne qu'à vous; car si je crois que les charmes de la baronne lui ont troublé la cervelle, je crois aussi qu'il est incapable de commettre un crime si lâche. Un soldat n'assassine pas, et cet homme a bravement servi la France avant de servir le général. La preuve que je ne doute pas de

son innocence, c'est que je vais chez lui de ce pas. Sa vieille mère est paralysée, et il m'a prié d'aller la voir. La maisonnette qu'il habite est sur le chemin du château, où j'ai laissé ma voiture. Je vais profiter de l'occasion. Voulez-vous m'accompagner?

— Impossible. C'est mon jour d'audience, et j'ai tout juste le temps d'arriver à l'heure, car je suis venu à pied.

— Alors, au revoir, mon cher juge. Un de ces jours, j'irai vous faire une visite.

Les deux amis se séparèrent après avoir échangé une poignée de main.

M. Miniac ne se doutait guère que, par suite d'une rencontre qu'il ne prévoyait pas, il ne tiendrait pas son audience. M. Avaugour s'attendait encore moins aux incidents qui allaient le déranger dans l'exercice de sa profession.

Il était de bonne foi, ce brave docteur, en protestant qu'il ne soupçonnait pas le garde-chasse, et s'il voulait s'arrêter en passant chez la mère Calorguen, c'était bien pour voir où elle en était de sa paralysie, et pas du tout pour la questionner sur les faits et gestes de son fils.

Cette intéressante malade n'habitait point, comme les campagnards du voisinage, une chaumière malpropre, mal close et mal commode.

Le général, en prenant possession du château, avait fait bâtir pour son garde préféré un pavillon de bonne apparence, construit en briques et en pierres, au milieu d'un joli verger, planté de pommiers, un courtil, comme on dit en Bretagne, et il y avait installé Calorguen et sa mère, à quelques portées de fusil de son parc. Ils vivaient là, plus heureux que des riches, et les gens du voisinage enviaient leur sort.

Le docteur venait assez souvent visiter la mère, et il connaissait parfaitement le chemin de la maisonnette. Elle était entourée de bois, et on ne la voyait pas de loin. Mais il arriva tout droit à l'entrée du clos, et il allait pousser la barrière, lorsqu'il aperçut une femme vêtue de noir, adossée à un gros arbre, au delà et en dehors du verger. Cette femme ne l'entendait pas marcher, parce qu'il venait à contre-vent, et elle ne se retourna point. Elle avait l'air d'attendre là quelqu'un.

— C'est étonnant comme elle ressemble de loin à madame du Bourgal, se dit M. Avaugour. Mais ce n'est pas elle. Que viendrait-elle faire ici? Et d'ailleurs, je l'ai laissée au lit, dans la chambre de sa sœur.

En vertu de ce raisonnement, le docteur passa outre, sans s'arrêter pour éclaircir un mystère qui

ne l'intéressait pas. Il était pressé; la barrière était ouverte, et il eût tôt fait d'arriver à la maisonnette, où il entra sans frapper.

Il connaissait les êtres, et il savait que la chambre de la malade était au rez-de-chaussée.

Il l'y trouva, sommeillant dans un grand fauteuil de paille, devant un feu de racines qu'attisait un enfant d'une douzaine d'années, assis près d'elle sur un escabeau.

La vieille ne se réveilla pas, mais le gamin se leva en apercevant M. Avaugour, qui se mit à contempler ce tableau d'intérieur.

Le lit était au fond de la salle : un lit clos, à la mode bretonne, garni, en guise de rideaux, de volets qu'on ferme, la nuit, sur le dormeur, au risque de l'asphyxier. Pour le moment, ils étaient ouverts. On voyait les courtines en serge verte, les coussins en tapisserie — un cadeau de Vivette — empilés sur le traversin, et, accroché au mur, un beau christ en ivoire, entouré de branches de buis bénit.

Le pavé, les chenets, les vieux bahuts brillaient de propreté. Sur les hautes crédences, s'étageaient les faïences anciennes et les brocs d'étain qui reluisaient comme s'ils eussent été d'argent

Tout respirait l'aisance dans cette salle, largement éclairée, où l'on dressait le couvert, près du lit de la mère, pour le repas du soir, et où le fils mettait ses armes au râtelier, au-dessus du manteau de la cheminée : son fusil double, sa carabine pour le loup et le sanglier, son revolver, son couteau de chasse et le sabre de cuirassier qu'il avait tiré du fourreau pour charger les Prussiens à Gravelotte.

Pierre et l'enfant couchaient à l'étage supérieur, mais Pierre était plus souvent dehors qu'au logis, tandis que l'enfant ne quittait guère la paralytique.

Ce garçonnet était le fils d'une cantinière et d'un brigadier d'artillerie, tué à Sedan. La mère, une Bretonne, était morte après la guerre, en rentrant au pays, et Calorguen, qui avait connu le père à l'armée, avait recueilli l'orphelin.

Il était charmant, ce petit, avec son teint rose et ses cheveux blonds ébouriffés, mais il ne savait rien ou presque rien. Le maître d'école du bourg avait renoncé à l'instruire. C'était un *demeuré,* disaient les gens de Trigavou, pour exprimer que son intelligence était restée en route. Mais il rachetait ce défaut d'esprit par la bonté de son cœur. Il adorait la mère et le fils. Il leur était dé-

voué comme un caniche, et il faisait de son mieux pour se rendre utile, soignant la malade, comme l'aurait pu faire une Sœur de charité, cultivant le jardinet, surveillant la maison. Seulement, il ne parlait qu'à son corps défendant. La nature l'avait créé silencieux.

Le docteur, qui le connaissait de longue date, ne doutait pas que son intelligence ne s'éveillât un beau matin sous le choc de quelque événement imprévu qui ferait jaillir la lumière de ce cerveau endormi.

— Bonjour, Yvon, dit-il en lui donnant une légère tape sur la joue.

La voix sonore de M. Avaugour fit tressaillir la vieille, qui ouvrit les yeux et se leva sur son siége.

— Quoi! c'est vous, notre bon monsieur! s'écria-t-elle; que Dieu vous bénisse d'entrer dans notre maison... quoique vous veniez dans un triste moment. Notre pauvre maître...

— Oui, la mère... Je viens de le conduire là où nous irons tous... un peu plus tôt ou un peu plus tard.

— Je voudrais pour moi que ce fût demain.

— Bah! laissez donc!... Vous nous enterrerez tous. Je comprends que vous ayez du chagrin.

Vous perdez un bon maître. Mais la dame du château n'est pas morte, et elle ne vous abandonnera pas, ni vous, ni votre fils.

La vieille branla la tête et ne répondit pas.

— Vous ne comptez pas sur elle, à ce qu'il me paraît. Vous avez tort. Elle s'occupera de vous.

Mais voyons un peu ce côté droit, dit M. Avaugour, en palpant le bras de la paralysée.

Souffrez-vous quand je vous touche?

— Pas beaucoup, mon bon monsieur. Mais je crois bien que le mouvement ne reviendra jamais. Quand je pense que voilà sept mois que je n'ai pas seulement pu aller à la messe!

— Vous irez à la messe de minuit, le jour de Noël. Il faut continuer les frictions que je vous ai ordonnées la dernière fois... et par-dessus tout, éviter les émotions. Heureusement, avec la vie que vous menez, vous êtes à l'abri des secousses.

— J'en ai eu une avant-hier quand Pierre m'a appris que notre maître était mort, et de quelle mort, bonne Sainte Vierge! Ah! le brigand qui l'a tué ira tout droit en enfer, car le bon Dieu ne lui fera pas miséricorde.

— Il faut qu'il aille d'abord en cour d'assises, dit en souriant le docteur. Et jusqu'à présent,

les juges ne prennent pas le chemin de l'y envoyer.

— Quand je pense que Pierre aurait pu l'arrêter, si Dieu l'avait voulu. Il était allé faire une ronde dans les bois de M. le baron. Il aurait aussi bien pu entrer dans le parc. Il a pris du côté du bourg, et quand il est rentré, après le crime, il n'avait pas même entendu le coup de fusil. La bonne demoiselle était là. Elle pourra vous le dire.

— Elle me l'a dit. Que voulez-vous! C'est la fatalité. Mais où est-il donc, votre fils? Je l'ai vu tout à l'heure à l'enterrement, et je pensais le trouver ici.

— Je ne sais pas, murmura tristement la mère. Depuis six mois, il n'est plus le même. Autrefois, quand il n'était pas de service, il ne me quittait pas. Maintenant, je ne le vois plus que le soir... et encore, il lui arrive souvent de ne pas rentrer.

— Bah! il doit avoir quelque part une amoureuse.

— Non. Je ne crois pas cela. Pierre ne voudrait pas épouser une femme de sa condition. Il aurait pu se marier avantageusement. La fille du fermier des Morandais voulait de lui, et le père ne disait pas non. C'est Pierre qui n'a pas voulu. Il vise plus haut.

M. Avaugour ne dit mot. Il pensait : J'avais deviné. C'est madame du Bourgal qu'il vise. Et je commence à me demander s'il n'a pas visé aussi son mari.

Il ne put s'empêcher de sourire de ce jeu de mots qu'il se serait bien gardé de formuler tout haut.

— M'autorisez-vous à l'interroger là-dessus, quand je le verrai? demanda-t-il à la mère.

— Je vous en prie, mon bon monsieur, et si vous pouviez le guérir des lubies qui lui tournent la tête, je vous en saurais plus de gré que si vous me remettiez sur mes jambes.

Le petit Yvon s'était replacé sur son escabeau et ne prenait aucune part à la conversation. Le docteur, qui ne tenait pas à la prolonger, se préparait à prendre congé de la malade. Il était assis en face et tout près de la fenêtre. En levant les yeux, il vit à travers les vitres une forme noire qui se montra et disparut presque aussitôt. La femme qu'il avait aperçue dans le bois lui revint en mémoire, et il ne fit qu'un bond jusqu'à la croisée qu'il ouvrit vivement. La rôdeuse n'avait pas eu le temps de s'éloigner; elle se retourna au bruit, et cette fois il reconnut parfaitement la baronne, quoiqu'elle fût voilée jusqu'aux dents.

— Vous ici, madame! s'écria-t-il. Quelle imprudence!

Le reproche qu'il lui adressait pouvait s'entendre de deux façons, mais madame du Bourgal le prit du bon côté et répondit sans trop d'embarras :

— Oui... j'ai eu tort de quitter mon lit et de sortir, malgré votre défense. Mais je n'y tenais plus... j'avais besoin d'air... l'idée m'est venue d'aller voir ma pauvre vieille malade... j'allais entrer, mais je vous ai aperçu, et je ne vous ai pas reconnu, parce que vous baissiez la tête.

— Et alors vous vous êtes sauvée, de peur de rencontrer un étranger. Je comprends cela. Mais maintenant que vous savez à qui vous avez affaire, vous n'allez pas rester dehors... et quand vous serez reposée, vous me permettrez de vous offrir mon bras pour vous reconduire au château. Il ne faut pas abuser de vos forces. C'est l'ordonnance du médecin. Et je pense que vous voudrez bien vous y conformer.

Madame du Bourgal fit, comme on dit familièrement, bonne mine à mauvais jeu, car elle maudissait M. Avaugour qu'elle ne pensait pas trouver là, ne l'ayant pas vu passer, pendant qu'elle attendait dans le bois. C'était Pierre qu'elle at-

tendait, pour avoir avec lui une explication périlleuse. Elle le croyait coupable, et elle espérait qu'il allait lui rendre le billet qu'elle avait eu l'imprudence de lui jeter. Elle espérait même qu'il consentirait à quitter la France, et qu'il accepterait la grosse somme qu'elle lui apportait pour l'aider à fuir.

Elle le connaissait mal, et elle raisonnait au rebours de son intérêt personnel, car l'entrevue qu'elle cherchait pouvait la perdre. Mais elle était affolée d'inquiétude. La disparition d'Alain de Trigavou lui avait troublé l'esprit. Qu'était-il devenu ? Comment avait-il pu sortir de la tour ? Les scellés ayant été mis sur l'appartement tout entier, elle n'avait pas pu y rentrer pour s'assurer que la cachette n'avait pas d'issue. Il fallait bien pourtant qu'elle en eût une, puisque Alain n'y était plus : une trappe, un passage quelconque. Ce passage, Alain, élevé au château, devait le connaître ; mais s'il l'avait pris, il avait pu y périr, car depuis la fatale nuit où le général était venu surprendre les amants, Alain n'avait pas donné signe de vie. Le fermier de La Hunaudaie, au valet de pied qui apportait une lettre d'invitation aux obsèques, avait dit que M. de Trigavou était parti pour Paris. Et de cette réponse, madame du Bourgal con-

cluait que cet homme, serviteur dévoué et seul confident des amours d'Alain, ne savait pas où était son maître. Elle aurait voulu l'interroger, et elle n'osait pas aller à la ferme, parce qu'elle craignait d'être épiée. Elle attendait que le fermier vînt au château, sous un prétexte quelconque, et trouvât le moyen de s'aboucher avec elle. Et, pour tromper l'impatience qui l'agitait, elle s'était décidée à venir chercher Calorguen.

Elle comprit qu'elle ne pouvait pas refuser l'invitation de M. Avaugour, et passant de la fenêtre à la porte de la maisonnette, elle entra, quoiqu'elle regrettât vivement d'avoir eu la malencontreuse idée de quitter, pour vérifier si l'homme qu'elle guettait n'était pas arrivé avant elle, l'abri qu'elle avait trouvé derrière le tronc d'un gros chêne.

La paralysée avait reconnu la voix de la baronne, et ne s'étonna pas de la voir, mais elle la reçut froidement. On eût dit qu'elle avait deviné que son fils aimait cette châtelaine, et que cet amour le perdrait. Le docteur n'en doutait plus, et il remarquait fort bien que l'accueil de la mère embarrassait madame du Bourgal. Elles échangèrent quelques phrases insignifiantes. La baronne s'informa de la santé de la vieille, qui

lui répondit en se lamentant sur la mort du général, et l'entretien allait en rester là.

Mais Pierre arriva tout à coup. Il pâlit en apercevant la veuve de son maître, et après l'avoir saluée, il alla embrasser sa mère.

— D'où viens-tu donc, mon garçon? lui demanda M. Avaugour. Tu es parti du bourg avant moi, et il y a vingt minutes que je suis ici.

— J'ai pris par le château, répondit le garde. Mademoiselle m'a fait dire de lui apporter moi-même des nouvelles de ma mère.

— Ma sœur ne savait pas que je viendrais ici, dit vivement la baronne. Je ne l'ai pas vue ce matin.

Pierre se tut, et le docteur, qui l'observait, fut frappé de son attitude. Pierre évitait de regarder madame du Bourgal, et lorsque, par hasard, leurs yeux se rencontraient, leurs traits exprimaient une émotion dont il était dificile de préciser la cause. Était-ce la passion contenue; était-ce la crainte qui bouleversait ainsi son visage? Le docteur penchait à croire que c'était la passion. Pierre n'avait rien à redouter de la baronne; seulement, il avait perdu la tête en se trouvant face à face avec elle. Mais le docteur ne prévoyait guère le discours que tint tout à coup cet amoureux si troublé.

— Madame, dit Calorguen, je voudrais vous parler en particulier.

— A moi! s'écria Flavie stupéfaite.

— Oui, madame. C'est bien de l'audace de ma part, mais votre bonté m'enhardit. Vous avez pris la peine de venir voir ma mère, et puisque je vous rencontre chez elle, vous ne refuserez pas de m'entendre.

— Pourquoi pas ici? balbutia madame du Bourgal, de plus en plus inquiète.

— Ce que j'ai à vous dire ne concerne que vous, madame. Quand vous saurez de quoi il s'agit, vous m'approuverez de n'avoir pas parlé devant ma mère... et j'espère que M. Avaugour va m'excuser d'agir comme je le fais.

— Comment, mon garçon! Si tu as un secret, tu as bien le droit de ne le confier qu'à madame du Bourgal.

— Alors, vous me permettez de donner audience à ce brave Pierre? demanda-t-elle.

— Ah! je crois bien, et de peur de vous gêner, je m'en vais.

— Non, restez, je vous en prie. Je vais sortir avec lui dans le verger.

— Comme il vous plaira, chère madame. J'attendrai donc ici la fin de la conférence.

La baronne faisait maintenant bonne contenance, et pourtant elle pensait :

— Il va m'avouer qu'il a tué mon mari et me réclamer le prix du crime. C'est mon sort qui va se décider. Eh bien, soit. J'aime mieux en finir tout de suite.

Résolue à affronter une entrevue qu'elle redoutait, quoiqu'elle l'eût cherchée, madame du Bourgal sortit.

La maisonnette du garde était isolée, au milieu du verger entouré de haies vives et accessible par deux barrières, l'une au nord, du côté du village, l'autre au sud, du côté du château.

Le docteur était entré par la première, la baronne par l'autre, et, pour attendre Pierre, elle prit le chemin qu'elle avait déjà suivi, lorsqu'elle s'était décidée à quitter son poste d'observation dans le bois et à s'approcher de la fenêtre.

Elle s'arrêta sous un pommier, à égale distance entre la maison et la barrière. Elle avait repris possession d'elle-même, et elle se préparait à tenir tête à l'homme qui n'avait qu'un mot à dire pour la perdre.

Il la suivait de près, et il l'aborda, sa casquette à la main.

102251

— J'ai consenti à vous entendre, dit-elle avec un ton d'assurance hautaine que démentait sa pâleur. Que me voulez-vous?

— Je pensais que vous l'aviez deviné, répondit Calorguen, sans se laisser intimider par cet accueil qu'il prévoyait sans doute.

— Pas du tout... à moins que vous n'ayez pris au sérieux ce qui s'est passé dans le parc, quelques heures avant la mort de mon mari.

— J'aurais pu croire que vous vous moquiez de moi, si je n'avais pas su ce qui se passait au château.

— Que saviez-vous donc? demanda vivement Flavie.

— Que le général vous gardait à vue dans votre chambre. J'ai pensé que vous aviez eu avec lui une querelle violente, et que, cédant à un mouvement de colère...

— Qui vous avait si bien renseigné?

— Personne et tout le monde. Vos domestiques ne se cachent pas de moi, et j'ai souvent affaire au château. Ils ne parlaient que de l'arrivée du général, au milieu de la nuit, et des ordres étranges qu'il avait donnés.

— Et de ce qu'ils disaient vous avez conclu, sans hésiter, que je vous commandais d'assassiner

mon mari? Il ne vous manque plus que de m'apprendre que c'est vous qui l'avez tué... pour m'obéir.

— Le croyez-vous, que je l'ai tué? demanda brusquement Pierre en regardant la baronne en face.

— Je crois qu'on peut vous accuser.

— Et vous vous dites que, si l'on m'accusait, je montrerais le billet que vous m'avez jeté?

— Que j'ai laissé tomber, sans le vouloir... qui n'avait pas la signification que vous lui attribuez... et qui ne vous était pas destiné.

— A qui donc alors... et de quoi s'agissait-il?...

— Que vous importe!... Ai-je des comptes à vous rendre?... C'est à vous de me répondre... vous avez ramassé ce billet, vous l'avez lu et vous vous êtes enfui... je ne pouvais pas vous rappeler... mais j'ai le droit de vous demander ce que vous en avez fait.

— Si je vous répondais que je l'ai brûlé, vous me diriez que je mens.

— Oui... et je vous somme de me le rendre.

— Vous pensez donc que je suis capable d'en abuser contre vous? Je ne devrais pas m'étonner que vous ayez de moi si mauvaise opinion. Vous me soupçonnez bien d'avoir assassiné mon bien-

faiteur... mon ancien colonel pour qui j'aurais donné ma vie avec joie.

— Je ne vous soupçonne pas. Et si l'on vous soupçonnait, je vous défendrais; mais vous allez me remettre ce billet, sur-le-champ... vous devez l'avoir sur vous...

— Non.

— C'est donc que vous vous proposez de le garder pour vous en servir en cas de malheur. Alors, c'est vous qui êtes l'assassin! vous n'auriez pas pris cette précaution, si vous étiez innocent.

— Vous vous trompez. Le billet est en sûreté, et si vous ne me l'aviez pas redemandé, personne ne l'aurait jamais vu. Mais je suis prêt à vous le restituer.

— Quand? demanda vivement la baronne.

— Ce soir... dans une heure, peut-être... après que M. Avaugour sera parti... si je puis vous rencontrer...

— Alors, vous l'avez caché chez vous... ou confié à votre mère.

— A ma mère! Oh! non, elle aurait pu le lire. Peu importe où il est, puisque je vous promets de vous le remettre.

Un éclair de joie brilla dans les yeux de Flavie.

Cet entretien qui l'effrayait tant tournait à son avantage. Calorguen se laissait interroger comme un coupable. C'était elle qui attaquait, et il se bornait à se défendre. La bataille était gagnée, puisqu'il offrait de rendre ses armes, en lui livrant l'écrit qui lui donnait barre sur elle. Le succès passait son espérance, et elle jugea qu'elle pouvait s'en contenter.

— C'est bien, reprit-elle doucement, comme si elle eût été touchée du sacrifice. Venez dans le parc, ce soir, à neuf heures. Je vous y attendrai, près de la grille. Et quand j'aurai ce papier, je resterai votre obligée. Maintenant, retournez près de votre mère. Je n'ai besoin de personne pour rentrer au château. Le docteur m'excusera, et s'il vous questionne... vous lui répondrez... ce que vous voudrez...

Pierre ne l'entendait pas ainsi, et il ne bougea point.

La baronne crut comprendre ce qu'il attendait.

— Mais vous, reprit-elle, qu'allez-vous faire? J'ai horreur de ce pays, et je vais le quitter pour toujours. Je vendrai ce château qui ne me rappellerait que d'affreux souvenirs. Vous ne devez pas tenir non plus à rester en Bretagne... et si vous allez vous fixer dans une autre province... ou à

l'étranger, ce qui vaudrait mieux, vous aurez besoin d'argent pour vivre, vous et votre mère. Comptez sur moi pour y pourvoir... et d'abord, prenez ceci.

Elle tira de son corsage un paquet de billets de banque, et elle le présenta au garde, qui pâlit de colère et lui dit d'une voix sourde :

— Vous me méprisez donc bien! Vous croyez sans doute que je vous ai demandé un entretien pour vous vendre ce papier que vous aurez ce soir sans l'acheter?

— Pourquoi donc alors vouliez-vous me parler sans témoins? répliqua impudemment madame du Bourgal.

— Parce que, avant de m'éloigner de vous, je voulais vous dire que je vous aimais... que je vous aime encore. Vous le savez bien, puisque vous m'avez écrit pour me pousser à commettre un crime infâme. Oui, je vais partir... j'abandonnerai mon pays, ma mère, pour me délivrer du supplice que j'endure en vous adorant... mais je n'ai que faire de votre aumône, et je vous défends de m'insulter.

— Vous m'aimiez? demanda dédaigneusement la baronne.

— Ne feignez pas de l'ignorer. Oui, je vous ai-

mais, et sans espoir... je ne parle pas de la distance sociale qui me sépare de vous... je ne pouvais rien espérer, parce que vous aviez un amant...

— Ce n'est pas vrai! s'écria madame du Bourgal.

— Voulez-vous que je vous le nomme? que je vous dise quel chemin il prenait pour entrer chez vous... comment votre mari l'a surpris et ce qu'il a fait de lui?...

— Misérable! c'est vous qui l'avez dénoncé!

— Non. J'ai eu souvent envie de le tuer. Mais il aurait refusé de se battre avec un garde-chasse... et il n'y a que les lâches qui assassinent ou qui dénoncent. Dieu s'est chargé de le punir. Il est mort d'une mort affreuse... et vous l'avez laissé mourir... parce que vous aviez peur de votre mari.

— Qui vous a dit qu'il était mort?

— Personne, mais j'en suis certain. Les ouvriers m'ont parlé de ce travail que leur a commandé le général. Ils ne se doutent pas de ce qu'ils ont fait en condamnant cette porte, et ils ne le sauront jamais... pas plus que vos gens. Mais je le sais, moi. Je connais la cachette où votre mari a enfermé votre amant. Je l'ai visitée de fond en comble, quand on a réparé le château, et je vous affirme qu'on n'en peut pas sortir.

— Il en est sorti pourtant.

— Vous croyez?... Vous allez me dire que le juge de paix a fait enlever la plaque et qu'on n'a trouvé personne. Vous vous imaginez sans doute que le prisonnier s'est échappé. Eh bien! savez-vous ce qu'il est advenu de lui? Il a essayé de fuir, et il se croyait sûr de réussir, car il connaissait un chemin pour se sauver. Il a déplacé une pierre qui masque l'entrée d'un puits creusé dans l'épaisseur du mur, un puits qui aboutit au ras du sol et qui avait autrefois une ouverture à la base de la tour. Il ne savait pas qu'on l'a murée, il y a cinq ans, cette ouverture; il s'est engagé dans le puits qui est très-étroit. Il n'a pas trouvé passage. Il a probablement essayé de remonter. Il n'en a pas eu la force... et il est mort étouffé.

— Ah! c'est épouvantable, murmura Flavie consternée.

— Il est mort, vous dis-je; et si je vous l'apprends, ce n'est pas, croyez-le bien, que je rêve de lui succéder. Je jure sur la vie de ma mère que vous n'entendrez plus parler de moi quand je vous aurai rendu cette lettre... et je jure aussi que ce n'est pas moi qui ai averti votre mari. Si je connaissais le dénonciateur, je vous le nommerais, car c'est certainement lui qui a assassiné mon gé-

néral. Mon intérêt personnel serait de le livrer à la justice, puisque je puis être accusé. Mais vous seriez compromise, et alors même qu'il s'agirait de sauver ma tête, je ne dirais pas un mot de ce que je sais.

Maintenant, je n'ai plus rien à ajouter. Ce soir, dans votre parc, nous nous reverrons pour la dernière fois. Oubliez-moi. J'essayerai de vous oublier.

— Mort! murmurait Flavie d'un air égaré.

— Si vous en doutez, visitez la base de la tour. Vous verrez les pierres qui ferment le soupirail. Vous n'aurez pas de peine à les reconnaître, à leur couleur. Le temps ne les a pas encore noircies comme les autres. Mais si vous osiez les faire enlever, vous ne trouveriez qu'un cadavre. Et je vous conseille de n'y pas toucher, si vous tenez à cacher le drame qui s'est joué dans votre chambre pendant la nuit du 3 au 4 novembre. Personne ne le connaîtra jamais... à moins que celui qui achètera le château que vous voulez vendre ne fasse démolir la tour... et ce n'est pas probable.

La baronne maintenant courbait la tête sous la parole vengeresse de cet homme dont elle avait voulu faire un complice, et il niait le crime avec une énergie et un accent de sincérité qui sem-

blaient attester son innocence. Elle avait perdu son amant, et elle restait à la disposition de Calorguen. Il pouvait se raviser, manquer le soir au rendez-vous et garder le billet qui la mettait à sa merci. Elle avait beau se dire que nul ne songeait encore à accuser ni lui ni elle, et qu'il ne pourrait pas la dénoncer sans se perdre lui-même, elle ne parvenait pas à se rassurer. Alain de Trigavou n'était plus là pour la défendre ou pour la conseiller, et elle mesurait avec effroi toute la profondeur de l'abîme où une passion criminelle l'avait poussée. Qu'allait-elle devenir, seule au monde avec sa jeune sœur, que, depuis la catastrophe, elle fuyait pour éviter des questions auxquelles il lui était impossible de répondre, et qui peut-être soupçonnait déjà la vérité?

Et puis cet amant, mort pour elle sans se plaindre, elle savait maintenant qu'elle ne le reverrait plus. Dieu s'était mis contre eux, et elle sentait bien qu'elle n'avait pas le droit de maudire Dieu, car le châtiment était mérité. Il lui tardait de fuir ce château sinistre, de rentrer à Paris, pour s'y cacher dans l'ombre qui sied aux veuves. Là, du moins, elle pourrait peut-être se faire oublier, mais elle comprenait que le remords allait l'y suivre et qu'elle n'y trouverait pas la paix de l'âme,

car elle serait condamnée à y vivre sous la menace perpétuelle d'une trahison de Pierre Calorguen.

— Si on l'arrêtait, pensait-elle en frissonnant, il parlerait pour se justifier, et je serais perdue, alors même qu'il tiendrait sa promesse de me rendre ce soir ce fatal écrit. Il lui suffirait de dire, et il lui serait facile de prouver que le général a surpris chez moi Alain de Trigavou. Et s'il avouait que c'est lui qui a fait le coup, quel juge hésiterait à croire que je lui ai commandé de tuer mon mari pour sauver mon amant?

— Vous vous taisez, madame, reprit Pierre. C'est donc que vous ne doutez pas de ce que j'affirme. Ne doutez pas non plus de la parole que je viens de vous donner, de garder, quoi qu'il arrive, un silence absolu. Vous me faites horreur, mais je vous aime encore, et je mourrais plutôt que de vous trahir. Adieu!... non... au revoir... à neuf heures... près de la grille du parc.

Ayant dit, Pierre s'en alla, sans tourner la tête, et madame du Bourgal n'essaya pas de le retenir. Elle n'attendait plus rien de lui, et elle avait hâte de rentrer au château, où elle pourrait jeter le masque d'indifférence sous lequel, pendant ce suprême entretien, elle avait eu la force de cacher sa douleur et ses angoisses, pleurer son amant

et s'enfermer pour attendre l'heure du rendez-vous.

— Il y viendra, se disait-elle pour se donner du courage; et il quittera le pays sans qu'on s'avise de le soupçonner. Je n'ai rien à craindre. On ne m'inquiétera pas. Mais Alain est mort, et je finirai dans le désespoir.

Elle sortit du verger, et elle disparut dans le bois avant que Calorguen eût dépassé l'angle de la maison où il avait laissé sa mère, le docteur et l'enfant. Il les y retrouva, mais il n'était pas plus tôt entré que M. Avaugour, qui était resté debout devant la fenêtre ouverte, s'écria :

— Tiens ! j'aperçois là-bas le juge de paix et le brigadier de gendarmerie. C'est étrange. Le juge de paix m'a quitté en sortant du cimetière pour aller tenir son audience à Trigavou. Il aura rencontré en route le brigadier, qui l'aura décidé à rebrousser chemin. Mais que diable viennent-ils faire ici?

— Ils amènent avec eux deux gendarmes, murmura Pierre en indiquant du doigt les chapeaux galonnés d'argent qui brillaient au soleil, derrière la haie du verger.

— Oh ! oh ! dit entre ses dents M. Avaugour, voilà une apparition de mauvais augure.

Et, tirant Calorguen à part, il lui demanda tout bas :

— Tu n'as rien à craindre de ces gens-là, j'espère?

— Rien, monsieur le docteur, et la preuve, c'est que je vais les attendre, répondit sans hésiter le garde-chasse. Permettez-moi seulement de vous prier de ne pas leur dire que madame la baronne sort d'ici. Ils ne l'ont pas vue, et il est inutile qu'ils sachent...

— Bon! je comprends, grommela M. Avaugour, en hochant la tête. Je me tairai; mais ta mère parlera. Et si tu m'en crois, mon garçon, nous irons au-devant du brigadier pour savoir ce qu'il te veut... car c'est évidemment à toi qu'il a affaire.

— Allons! dit Pierre, sans sourciller.

— Il n'a pas peur. C'est bon signe, pensait le médecin. Et pourtant... la démarche que vient de faire ici la châtelaine me paraît louche. Calorguen se préoccupe, avant tout, de la mettre hors de cause... Décidément, il y a un mystère.

Ils sortirent ensemble, et la malade ne leur demanda pas pourquoi. Elle n'avait probablement pas entendu les paroles qu'ils venaient d'échanger à basse voix. Elle resta plongée dans la torpeur où elle était retombée depuis que madame du Bourgal n'était plus là.

L'enfant ne bougea pas. Ces allées et venues ne paraissaient pas l'intéresser.

A dix pas de la maisonnette, le docteur et Pierre rencontrèrent M. Miniac et le brigadier qui venaient en sens inverse. Les deux gendarmes étaient restés en dehors du courtil et gardaient la barrière.

Le brigadier avait l'air triomphant. Le juge de paix avait l'air affligé.

Tout cela n'annonçait rien de bon.

— Comment, vous voilà, mon cher! s'écria M. Avaugour. Eh bien! et votre audience?

— Je l'ai renvoyée à demain, répondit M. Miniac. Et, comme vous voyez, j'ai accompagné Grisaille.

Grisaille, c'était le brigadier, un grand roux, dont la figure sournoise n'avait rien de sympathique.

— Et vous venez instrumenter ici?... à quel propos?

— Je viens interroger Pierre Calorguen.

— Que se passe-t-il donc?

— Grisaille a reçu... et vient de me communiquer une dénonciation dont je suis obligé de tenir compte.

— Une dénonciation contre moi? demanda Pierre, sans s'émouvoir.

— Oui... contre vous.

— De quoi m'accuse-t-on?

—Je vais vous l'apprendre; mais entrons d'abord.

M. Avaugour crut devoir intervenir.

— Pardon, cher ami, dit-il d'un ton ferme; je devine de quoi il s'agit, et je ne me permettrais pas de vous troubler dans l'exercice de vos fonctions judiciaires; mais je viens de quitter la mère de ce brave Calorguen. Elle a eu, comme vous savez, une attaque de paralysie. J'espère qu'elle en reviendra, mais je déclare qu'une vive émotion la tuerait net. Et si vous interrogez son fils devant elle...

— Elle en mourra, acheva le juge de paix. Il faudra cependant qu'elle sache...

— Rien, si, comme je n'en doute pas, Pierre n'a rien à se reprocher.

— Je puis commencer l'interrogatoire ici.

— En plein champ! s'écria le brigadier.

— Je n'y vois aucun inconvénient. La visite domiciliaire sera faite après, s'il y a lieu. Cela dépendra des explications que va me donner Calorguen.

— C'est tout ce que je vous demande, mon cher juge, dit le docteur. Et comme je n'ai pas à me mêler de cette affaire, je m'en vais.

— Non, mon ami, restez. Vous n'êtes pas de trop. J'aurai probablement des éclaircissements à vous demander.

Maintenant, vous, Pierre Calorguen, veuillez répondre clairement et franchement aux questions que je vais vous adresser.

— Je suis prêt, monsieur, répondit le garde avec un calme parfait.

— Aviez-vous quelque motif d'en vouloir à M. du Bourgal?

— Aucun. Et j'en avais beaucoup de le bénir. Il a été mon bienfaiteur. Je lui dois tout, et je me serais jeté au feu pour lui. Je devine qu'on m'accuse de l'avoir tué. C'est une infamie..... et une absurdité. Ma vie tout entière parle pour moi.

— Je le sais. Mais le crime a été évidemment le résultat d'une vengeance. Soupçonnez-vous quelqu'un?

— Personne. Le général n'avait pas d'ennemis... si ce n'est les braconniers condamnés pour avoir chassé sur ses terres; mais ceux-là se seraient vengés sur moi, qui les ai pris.

— On les connaît; ils ont été interrogés, et ils ont tous prouvé leur alibi. Je passe à l'examen des faits. M. du Bourgal ne vous a pas emmené avec

lui à Lanvollon, chez le commandant Jugon, le jour de la Saint-Hubert. Pourquoi?

— Parce qu'il m'avait commandé de faire une ronde de nuit. Il pensait que les garnements du pays essayeraient de profiter de son absence pour tuer ses chevreuils. D'ailleurs, il n'avait pas besoin de moi à Lanvollon, puisqu'il y avait envoyé son autre garde.

— Et cette ronde, vous l'avez faite?

— Oui, monsieur, de dix heures du soir à trois heures du matin; mais je n'ai pincé personne.

— Avez-vous su que le général était rentré au château à minuit?

— Je l'ai su, le lendemain, par mon camarade que j'ai rencontré, et qui m'a dit que notre maître passerait la journée dans la chambre de madame la baronne qui était souffrante.

— Où l'avez-vous passée, vous, cette journée?

— Je suis venu au château pour faire mon rapport à midi, comme à l'ordinaire. J'ai appris que M. le baron ne voulait voir personne. Alors, je suis allé jusqu'au bois de Plumodan visiter des piéges que j'y avais tendus la veille pour les bêtes puantes. J'y ai pris deux renards, et je les ai rapportés à la maison. Yvon les a écorchés; il vous montrera les peaux, si vous voulez.

— Vous n'êtes pas entré dans le parc?

— J'en ai fait le tour en dehors, et je me suis même arrêté assez longtemps pour examiner une brèche que M. le baron devait faire réparer. Le mur s'est écroulé, il y a un mois.

— A quelle heure êtes-vous arrivé chez vous?

— Vers cinq heures. La nuit tombait. J'ai trouvé chez ma mère mademoiselle de Bourbriac; elle pourra vous le dire.

— Et vous n'avez pas entendu le bruit d'un coup de fusil?

— Non, monsieur. Mademoiselle ne l'a pas entendu non plus.

— Cependant, vous êtes passé tout près du parc.

— Le vent soufflait très-fort, et il ne portait pas de mon côté. Mademoiselle est partie presque aussitôt. J'étais très-fatigué. J'ai soupé, et je me suis couché aussitôt. Personne du château n'est venu m'avertir, et je n'ai appris la mort de mon maître que le matin, à mon réveil.

Toutes ces réponses furent faites du ton le plus naturel et sans aucune hésitation. Le juge de paix et le docteur échangèrent un regard où Pierre crut lire que sa cause était gagnée. Mais le brigadier ne paraissait pas être de cet avis, car il ne s'était pas départi de son air soupçonneux, et il s'était même

permis deux ou trois fois de hausser les épaules.

— Vos explications sont très-nettes, reprit M. Miniac. Mais le moment est venu de vous dire qu'un témoin affirme vous avoir vu, à cinq heures moins un quart, prendre votre fusil sous une touffe de bruyères où vous l'aviez caché, à la lisière du bois, et vous glisser dans le parc par la grille entr'ouverte. Un instant après, le coup de feu est parti...

— Et ce témoin, qui a de si bons yeux, n'a pas songé à m'empoigner! ricana Calorguen.

— Il a cru, dit-il, que vous veniez de tirer un lapin, et il a passé son chemin. C'est aujourd'hui seulement qu'il s'est rappelé ce qu'il avait vu, et qu'il est venu faire sa déposition au brigadier.

— Qui donc est-il, ce faux témoin? Confrontez-moi avec lui.

— C'est Jean-Baptiste Pillemer, le fermier de La Hunaudaie.

— J'aurais dû m'en douter. Il me hait.

— Pour quelle raison?

— Je n'en sais rien... peut-être parce que son maître m'en a toujours voulu depuis que, dans le temps, j'ai signalé à M. le baron que le vieux comte de Trigavou avait fait abattre des arbres dans le parc après la vente du château. Il y a eu une expli-

cation très-vive. Le fils a nié... et le général n'a pas voulu de procès.

— Alors, vous prétendez que Pillemer ment. Il lui en coûtera cher, si vous pouvez prouver cela! Il y a des lois sévères contre le faux témoignage. Mais j'ai peine à croire qu'il ait inventé cette histoire du fusil caché sous la bruyère...

Pour la première fois depuis que M. Miniac l'interrogeait, Pierre parut embarrassé. Après avoir hésité un instant, il dit :

— Elle est vraie en ce sens que j'ai, non pas caché, mais posé au bord du bois mon fusil, qui m'aurait gêné pour mesurer la brèche avec un mètre que j'avais dans ma poche. Mais l'opération n'a pas duré plus de dix minutes, et, quand j'ai eu fini, j'ai retrouvé le fusil à la place où je l'avais mis. Pillemer m'a-t-il épié du haut d'un arbre? Je ne puis pas l'affirmer, mais je suis tenté de le croire.

— Il est à deux coups, ce fusil? demanda le juge de paix.

— Oui, monsieur, et à percussion centrale. Une belle arme, aussi bonne pour le sanglier que pour la plume. C'est M. le baron qui l'a achetée pour moi à Paris, l'année dernière.

— Était-il chargé à balle?

— Toujours, pour mes rondes de nuit. Et je me souviens qu'après la dernière, je n'ai pas pensé à retirer les cartouches.

— Alors, elles y sont encore?

— Naturellement. Voulez-vous le voir? Il est accroché au-dessus du manteau de la cheminée.

— Grisaille va me l'apporter.

— Pardon, cher ami, dit le docteur, vous avez consenti à ne pas entrer, de peur d'effrayer ma malade. Ce serait bien pis, si elle voyait l'uniforme du brigadier. Voulez-vous que j'aille vous le chercher, ce fusil? Je rassurerai en même temps cette brave femme, qui doit se demander ce que nous sommes devenus.

— Faites! dit M. Miniac, en modérant d'un geste le zèle de Grisaille qui allait se mettre en marche.

M. Avaugour s'empressa de profiter de la permission.

— Est-il possible que vous me croyiez coupable? demanda douloureusement Calorguen à son juge, qui lui répondit :

— Je ne crois rien. Je cherche à m'éclairer; c'est mon devoir. Mais je souhaite de tout mon cœur que vous vous en tiriez.

Cette réponse laconique n'était pas de nature à

rassurer Pierre, qui comprit alors toute la gravité de sa situation.

Le docteur reparut, chargé d'un véritable arsenal. Il portait le fusil de chasse, le revolver et la carabine.

— Voilà tout ce que j'ai trouvé, dit-il. Tu n'as pas d'autres armes?

— Pas d'autres que mon sabre de cuirassier.

— Ton sabre est hors de cause. Brigadier, à vous d'examiner les armes à feu!

Grisaille ne se fit pas prier. Il commença par le fusil.

— Oh! oh! s'écria-t-il, en retirant une des cartouches dont le culot était encore dans le canon. Elle a été brûlée, celle-là.

— Ce n'est pas possible, murmura Pierre.

— Ces messieurs n'ont qu'à voir. L'autre est intacte. Ça se comprend, le général a été tué du premier coup. Et il n'y a pas longtemps que l'arme a fait feu. En dedans, le canon gauche est encore noir de poudre.

Grisaille venait d'y introduire son doigt qui s'y était noirci, et qu'il montrait au juge.

— Qu'avez-vous à dire? demanda sévèrement M. Miniac.

— Rien, répondit Calorguen, atterré.

— Vous reconnaissez donc que vous vous êtes servi de ce fusil?

— Quelqu'un s'en est servi. Mais je jure que ce n'est pas moi. Si c'était moi, je l'aurais nettoyé, et j'aurais remplacé la cartouche vide par une neuve.

— C'est un argument que votre avocat pourra faire valoir. Mais si vous n'avez rien de mieux à alléguer pour votre défense, je vous invite à suivre le brigadier, qui va vous conduire à Dinan, où vous resterez à la disposition du procureur de la République. Je vous permets d'embrasser votre mère.

— Non. J'aime mieux qu'elle me croie mort. Marchons!

M. Avaugour sentit que son intervention ne servirait à rien. Il serra tristement la main de M. Miniac, le laissa partir avec les gendarmes qui emmenaient leur prisonnier, et reprit le chemin de la maisonnette où il avait laissé sa malade endormie.

— Du diable si je sais ce que je vais lui dire pour lui expliquer l'absence de son fils, pensait-il. Encore si je n'étais menacé que de cette corvée! Mais il y a madame du Bourgal. Ce malheureux a tué le général, parce qu'il est amoureux d'elle,

c'est clair comme le jour. Elle s'en doute bien, et je parierais qu'elle m'attend au château pour me demander ce qui s'est passé ici après son départ. Que lui répondre?...

Ma foi! conclut le prudent docteur, je vais m'arranger pour filer sur Dinan, sans la voir.

III

Un mois après la mort du général, sa veuve et sa belle-sœur se trouvaient réunies dans un petit salon de l'hôtel qu'elles habitaient, l'hiver, avenue de Friedland.

Elles étaient rentrées à Paris depuis trois semaines. Aux agitations des premiers jours, avait succédé une période de calme relatif que madame du Bourgal goûtait d'autant mieux qu'elle redoutait d'en voir bientôt la fin.

Elle avait quitté Trigavou, le surlendemain de l'enterrement de son mari, et ce départ précipité ressemblait presque à une fuite.

Calorguen n'était pas venu, et pour cause, au rendez-vous dans le parc. Elle l'y avait attendu deux heures, car, à ce moment, elle ignorait encore qu'il eût été arrêté, le docteur s'étant esquivé pour éviter une explication difficile : mais la nouvelle,

apportée au château par les domestiques, était arrivée à Flavie le lendemain matin. On ne donnait pas de détails sur cette arrestation imprévue, et l'on n'en connaissait pas positivement la cause, quoique chacun la soupçonnât. On savait seulement que les gendarmes étaient venus chercher Calorguen, pour le conduire à Dinan, où le chef du parquet l'avait fait écrouer en prison.

C'en était assez pour inquiéter madame du Bourgal, qui ne se fiait qu'à demi au serment du garde, et peu s'en était fallu qu'au lieu de revenir à Paris, elle ne courût s'embarquer à Saint-Malo, sur le paquebot de Jersey. Mais, à la réflexion, elle s'était dit que passer à l'étranger, ce serait presque s'avouer coupable.

Elle se demandait, d'ailleurs, si Vivette consentirait à la suivre, et ce que Vivette deviendrait, si elle restait en France. Que penserait-elle de sa sœur qui l'abandonnait? Que dirait le monde de cet abandon inexplicable ?

Toutes ces considérations n'auraient pas arrêté Flavie, si son amant avait pu la rejoindre en Angleterre, car alors elle aurait mené avec lui la vie indépendante qu'elle rêvait depuis longtemps. N'avait-elle pas proposé à Alain de l'enlever? Avant le crime, n'était-elle pas prête à braver le scandale

d'une rupture éclatante et la colère de son mari? Mais Alain était mort, elle n'en pouvait plus douter, mort étouffé au fond d'un puits, comme l'affirmait Calorguen. La preuve qu'il était mort, c'est que personne ne l'avait revu depuis la nuit fatale. Pillemer, le fermier de La Hunaudaie, disait que son maître était parti subitement pour Paris, et à Paris, M. de Trigavou n'avait pas reparu. Madame du Bourgal était allée elle-même aux renseignements auprès du concierge de la maison qu'il habitait, rue de Miromesnil, et ce concierge avait déclaré qu'il était sans nouvelles de son locataire. Et si Alain eût été vivant, Alain aurait écrit, ou bien il se serait montré, ne fût-ce que pour épargner à sa maîtresse d'affreuses angoisses.

Flavie n'espérait plus le revoir jamais, et de cet amour insensé qui l'avait perdue, il ne lui restait que le cruel souvenir et la crainte de payer bien cher sa coupable folie. Calorguen avait juré de se taire, et il ne paraissait pas qu'il eût encore parlé; mais se tairait-il jusqu'au bout, alors qu'il dépendait de lui, non pas de se justifier, mais d'atténuer l'horreur de son crime, en prouvant qu'il y avait été poussé par madame du Bourgal? Alors même qu'il persisterait à garder un silence hé-

roïque, on pouvait retrouver le billet accusateur. Il suffirait pour cela que le juge d'instruction fît fouiller la maison du garde. Et si Calorguen avait confié l'écrit à quelqu'un, ce dépositaire, pour dégager sa responsabilité, remettrait peut-être cet écrit au magistrat qui l'interrogerait.

Flavie, donc, vivait dans des transes mortelles, et elle n'osait même pas écrire au docteur Avaugour pour lui demander où en était l'affaire du garde; encore moins au jardinier régisseur, le seul de ses gens qu'elle eût laissé au château. Elle aurait craint de se compromettre en paraissant s'intéresser à un homme qu'on accusait d'avoir assassiné M. du Bourgal. Les voisins de campagne du général ne connaissaient pas assez sa veuve pour se permettre d'entamer une correspondance avec elle. Il résultait de tout cela que Flavie était condamnée à rester sans nouvelles, et Vivette n'en recevait que de sa malade, la mère de Calorguen : des nouvelles indirectes, car la pauvre vieille était hors d'état d'écrire.

La Sœur qui tenait l'école du bourg de Trigavou — la bonne Sœur, comme on dit en Bretagne — allait la voir tous les jours et mandait, une fois par semaine, à mademoiselle de Bourbriac que la malheureuse femme, depuis l'arrestation de son fils,

ne quittait pas le lit et ne parlait presque plus : de quoi Flavie n'était pas fâchée, car cette mère désolée aurait pu dire bien des choses. Le petit Yvon, à moitié idiot, ne comptait pas. Le docteur Avaugour était discret par tempérament et par devoir professionnel. Flavie pouvait espérer qu'il ne raconterait pas que, trois jours après le meurtre, elle était venue rôder autour de la maison du garde, et qu'elle avait eu avec ce garçon un long entretien dans le courtil. Le danger n'était pas de ce côté-là. Il était à Dinan, où le procès s'instruisait, sans que rien transpirât au dehors de ce qui se passait dans la prison et dans le cabinet du juge. Et Flavie n'y pouvait rien. Elle ne pouvait qu'attendre les événements.

Sa sœur aussi la préoccupait. Vivette ne devait pas avoir oublié la vive et courte scène qu'avait interrompue l'arrivée de la femme de chambre, et il eût été assez naturel que Vivette rappelât cette scène à son aînée. Mais, depuis la catastrophe, Vivette n'avait pas dit un mot de ce singulier incident et de la non moins étrange proposition de madame du Bourgal, qui lui avait demandé de cacher un homme dans sa chambre de jeune fille.

Elle ne pouvait pas ignorer non plus l'histoire

de la plaque de tôle, clouée et déclouée, à quelques heures d'intervalle. Tout le monde, au château, l'avait sue. Et cependant, Vivette n'y avait jamais fait la moindre allusion. Avait-elle deviné le secret que le général avait emporté avec lui dans la tombe, et que Pierre Calorguen avait juré de garder jusqu'à la mort? Flavie était tentée de le croire, car Vivette ne lui parlait presque plus. Vivette restait plongée dans une tristesse noire que la mort tragique de M. du Bourgal n'expliquait pas suffisamment. Elle, si gaie autrefois, si active, elle ne souriait plus, et elle n'était pas encore sortie de l'hôtel. Flavie se disait pourtant que si sa cadette avait des soupçons, du moins elle ne pouvait pas se douter que l'homme qu'il s'était agi de sauver, c'était Alain de Trigavou. Et comme on n'avait trouvé personne dans la tour, Flavie espérait que Vivette ne lui demanderait jamais l'explication des faits qui avaient précédé et suivi le crime.

Les deux sœurs vivaient, du reste, comme des recluses. En arrivant à Paris, elles avaient reçu de nombreuses lettres de condoléance et des avalanches de cartes, mais les visiteurs avaient été impitoyablement consignés, et pas une amie ni un ami n'avait franchi le seuil de l'hôtel. Elles n'a-

vaient plus de parents proches, car la tante qui les avait élevées était morte depuis trois ans, et les gens de leur monde, même ceux qu'elles recevaient souvent autrefois, leur étaient devenus indifférents.

Un seul intéressait Flavie, et celui-là avait disparu pour toujours. Vivette n'avait jamais montré de préférence pour personne, et l'isolement aurait dû lui paraître moins pénible.

Flavie n'avait vu que son notaire de Paris. Il était venu lui lire le testament déposé depuis longtemps dans son étude, par lequel M. du Bourgal instituait sa femme légataire universelle, à charge de remettre à mademoiselle Viviane de Bourbriac une somme égale à celle qu'il avait reconnue à Flavie par contrat de mariage. Avait-il révoqué ce testament le jour de sa mort? Sa veuve pouvait le craindre, car ce jour-là il en avait écrit un autre qu'il avait envoyé à son notaire de Dinan. Mais, n'ayant reçu, depuis six semaines, aucune communication de cet officier ministériel, elle commençait à croire que M. du Bourgal n'avait fait que modifier ses premières dispositions en donnant à sa belle-sœur une somme plus forte, sans pour cela déshériter sa femme.

Flavie s'était déjà occupée de hâter la délivrance

du legs inscrit dans le premier testament. C'était fait. Les fonds avaient été déposés, au nom de Vivette, chez le banquier du général.

Et si Flavie avait tenu à régler promptement cette question d'intérêt, c'est qu'elle se proposait de ne plus vivre avec sa sœur.

Vivette approchait de sa grande majorité; Vivette possédait maintenant une fortune indépendante. Elle pouvait donc se passer de la tutelle de son aînée. Rien ne l'empêchait d'habiter à part et de se marier à sa guise, à moins qu'elle ne préférât rester fille. Et peut-être désirait-elle, sans le dire, cette séparation qui convenait à Flavie pour beaucoup de raisons. Il y avait un nuage entre elles, un nuage que Flavie n'avait pas essayé de percer, mais qu'elle apercevait fort bien. Et d'ailleurs, Flavie était revenue à son premier projet de passer à l'étranger. Rien ne l'attachait plus à la France. Son cœur était vide, sa vie était sans but; Paris lui était devenu aussi odieux que la Bretagne. Et elle s'accommodait mal de cette désœuvrance désespérée, car son cœur n'était pas mort, et à trente-cinq ans, une femme a encore devant elle des années pour aimer. Mais, avant de prendre une décision définitive, elle voulait s'expliquer avec sa sœur.

Un jour, au commencement du mois de décembre, elles étaient assises en face l'une de l'autre, près du feu. Vivette, plus silencieuse que jamais, travaillait au crochet. Elle achevait une couverture de lit qu'elle destinait à la mère de Pierre Calorguen, et elle ne levait pas les yeux. Ses doigts effilés manœuvraient dans la laine avec une activité sans pareille, et l'ouvrage avançait rapidement, mais on voyait bien que sa pensée était ailleurs. Flavie, qui l'observait, jugea que l'heure de rompre la glace avait sonné.

— A quoi penses-tu? demanda-t-elle brusquement.

La jeune fille tressaillit et la regarda en rougissant, comme si elle eût été prise en faute.

— Pourquoi te troubler ainsi? reprit Flavie. Ma question est toute naturelle. Tu es si triste que je m'inquiète de connaître la cause de ton chagrin. Tu vas me répondre que tu ne te consoles pas de la perte que nous avons faite... moi aussi, je pleure l'excellent homme qui a été notre bienfaiteur... mais, à ton âge, on ne souffre profondément que d'un désespoir d'amour. Est-ce donc que tu aimes quelqu'un?

— Non, murmura Vivette, et je suis sûre que personne ne m'aimera jamais.

— Ne blasphème pas, petite sœur. Tu as tout ce qu'il faut pour plaire, et te voilà presque riche, puisque mon mari t'a légué une somme importante. Tu trouveras à épouser un galant homme. Si tu en as distingué un, tu as tort de me cacher ce sentiment, car je souhaite que tu te maries le plus tôt possible, et je pourrais t'y aider. Et tu vas comprendre pourquoi je désire vivement te voir mariée, quand je t'aurai dit que mon intention bien arrêtée est de quitter la France, sans esprit de retour. Il m'en coûtera beaucoup de t'y laisser, mais il le faut.

Madame du Bourgal pensait que sa sœur allait se récrier, la supplier de rester, lui demander de la suivre, ou tout au moins s'enquérir du motif de cette résolution radicale. Madame du Bourgal se trompait. Vivette reçut la nouvelle sans broncher et répondit froidement :

— Tu fais bien de partir.

Flavie pâlit. Flavie se disait : Elle sait tout. Mais elle eut la force de dominer son émotion, et elle reprit :

— Je suis heureuse d'apprendre que tu m'approuves. Tu es la raison même. Et puisque tu n'y vois pas d'inconvénient, je partirai dès que j'aurai réglé les affaires qui me retiennent encore. La terre et le château de Trigavou sont en vente. Je

vais y mettre cet hôtel. Mon notaire assure que tout sera vendu avant la fin de l'année. Mais, toi, que vas-tu faire?

— Je louerai un appartement à Paris, et j'achèterai en Bretagne un petit domaine où je passerai la plus grande partie de l'année.

— En Bretagne?

— Oui, dans les environs du bourg où j'ai mes pauvres.

— Singulière idée que tu as là ! Le mari que je rêve pour toi ne viendra pas te chercher dans les landes de Trigavou.

— Pas plus qu'à Paris. Il ne pense pas à moi.

— Il existe donc? tu as un amoureux?...

— Qui ne s'est jamais occupé de moi, quoique j'aie eu souvent l'occasion de le rencontrer.

— Alors, je le connais?

— Oui.

— Pourquoi ne me l'as-tu jamais montré?

— Parce que je ne voulais pas qu'il sût que je l'aimais. Tu n'aurais pas manqué de le lui dire.

— Et tu l'aimes encore?

— Je tâche de l'oublier.

— Tu as tort, si c'est un parti convenable.

— Parfaitement convenable. L'âge, le nom, la fortune à peu près égale à la mienne : tout y est.

— Il y a longtemps que tu ne l'as vu? demanda Flavie singulièrement émue.

— Depuis le commencement de l'été.

— Parce que tu as quitté Paris?

— Il l'a quitté aussi. A la campagne, il était notre voisin. Et il n'aurait tenu qu'à lui de venir souvent au château.

— Son nom? s'écria madame du Bourgal. Je veux le savoir!

— Pourquoi ne te le dirais-je pas à toi, ma sœur... à toi seule? C'est M. Alain de Trigavou.

Frappée au cœur par cet aveu inattendu, la veuve pâlit et resta sans voix. La mémoire lui revint tout à coup. Elle se rappela que, peu d'heures avant sa mort, le général s'était amusé à plaisanter sa belle-sœur sur la préférence qu'il l'accusait d'accorder à M. de Trigavou, et que Vivette, rougissante, s'était mal défendue. Ce que madame du Bourgal avait pris pour une raillerie méchante de son mari, cherchant à l'inquiéter sur la fidélité de son amant, c'était la vérité qu'il disait sans le savoir. Il avait parlé au hasard, et il était tombé juste. Vivette aimait Alain, et maintenant elle osait

le dire. C'était bien la preuve qu'elle ne se doutait pas que sa sœur avait été la maîtresse de leur voisin de campagne

Il y avait de quoi rassurer la baronne qui craignait que Vivette n'eût pénétré son secret. Et pourtant une colère sourde lui montait au cerveau, à la seule pensée qu'elle aurait pu avoir une rivale. Flavie n'admettait pas le partage. Elle allait jusqu'à se dire que si, par impossible, Alain vivait encore, Vivette finirait peut-être par se faire aimer de lui, et elle maudissait Vivette.

Elle aurait pu, d'un mot, lui rendre le mal pour le mal. Elle n'avait qu'à dire : L'homme que tu aimes est mort. Mais Vivette ne se serait pas contentée d'une affirmation. Il aurait fallu lui expliquer comment il était mort, et Flavie ne pouvait pas le faire sans raconter ce qui s'était passé dans sa chambre, pendant la terrible nuit de la Saint-Hubert. Elle eut la force de retenir le cri qu'elle avait sur les lèvres et de questionner sa sœur, au lieu de la navrer, en lui apprenant qu'Alain de Trigavou ne reparaîtrait jamais.

Elle avait d'ailleurs d'autres raisons pour agir ainsi. Elle soupçonnait déjà que la confession de Vivette n'était pas complète, et elle voulait savoir jusqu'où était allée cette passion qui couvait dans

son jeune cœur. Alain avait dû la deviner, et Flavie le croyait très-capable de l'avoir encouragée par des coquetteries masculines auxquelles se laissent prendre trop souvent les jeunes filles sans expérience. Flavie n'aurait pas pu le punir, puisqu'il n'était plus de ce monde, mais elle se serait volontiers vengée sur Vivette. Elle la maudissait déjà ; elle aspirait à la haïr. L'innocente aurait payé pour le coupable.

— Eh ! mais, commença-t-elle, après un assez long silence, il me semble que tu n'as pas mal placé ton amour. M. de Trigavou est un cavalier accompli... et je m'étonne que tu te sois cachée si longtemps de l'avoir distingué. Si tu me l'avais dit, j'aurais approuvé ton choix.

— A quoi bon te le dire? Il n'a jamais fait attention à moi, je te le répète.

— Tu te trompes peut-être. L'hiver passé, tu as valsé avec lui toutes les fois que tu l'as rencontré dans le monde. Et il m'a très-souvent parlé de toi.

— Vraiment? demanda mademoiselle de Bourbriac, avec une vivacité qui ne laissait aucun doute sur l'état de son cœur.

— Il me faisait ton éloge avec une telle chaleur que je m'attendais presque à une demande en mariage, répondit perfidement madame du Bourgal.

Comment n'as-tu pas découvert que tu lui plaisais?... Tu te tais?... Sois donc franche et conviens que, s'il ne t'a pas adressé une déclaration en règle, il t'a tout au moins laissé entrevoir le tendre sentiment que tu lui as inspiré.

— Une seule fois peut-être, balbutia Vivette.

— Où?... quand?

— C'était à un bal, chez madame de Sartilly... le dernier bal de l'hiver dernier. Nous allions partir pour la Bretagne. Il m'a dit, en me reconduisant à ma place, après une longue valse... il m'a dit qu'il ne se consolerait pas de mon départ, s'il n'espérait me retrouver bientôt à Trigavou... qu'il ferait tout pour cela, quoique ton mari ne parût pas désireux de le recevoir... que, dans l'espoir d'obtenir ses entrées au château, il irait jusqu'à se lier avec les chasseurs du voisinage, quoiqu'il déteste la chasse... Enfin, ce soir-là, j'aurais pu croire qu'il m'aimait.

— Que lui as-tu répondu?

— Rien. J'étais trop émue.

— Et, en Bretagne, tu ne l'as pas revu?

— Il est venu, tu le sais bien, faire comme tous les ans une visite au général. Je n'y étais pas, et les relations en sont restées là. Plus tard, en allant visiter mes pauvres, il m'est arrivé quelquefois de

l'apercevoir de loin, et il m'a semblé qu'il manœuvrait de façon à m'aborder.

J'ai eu peur, et je me suis sauvée.

— Peur de quoi?

— De lui laisser voir que je l'aimais.

— Je ne te savais pas si timide, dit avec une aigreur mal déguisée madame du Bourgal. Tu te guériras de ce défaut. Et, puisque tu comptes te fixer tout près de Trigavou dès que j'aurai quitté la France, tu auras d'autres occasions de rencontrer ton préféré.

Épouse-le. C'est la grâce que je te souhaite.

Ce fut dit d'un tel ton que Vivette comprit que sa sœur se moquait d'elle. Les larmes lui vinrent aux yeux, et l'entretien cessa tout à coup.

C'était Flavie qui l'avait entamé, cet entretien si fécond en surprises, et c'était encore elle qui l'avait mené au point où il en était. Elle n'avait eu qu'à interroger Vivette pour en tirer des confidences sincères qu'elle aurait pu obtenir beaucoup plus tôt, et elle regrettait déjà de les lui avoir arrachées, car elles la blessaient profondément. Elles lui apprenaient que cet amant, qu'elle avait adoré au point de lui sacrifier son honneur et son repos, faisait impudemment la cour à mademoiselle de Bourbriac, au temps où madame du Bourgal

bravait tant de dangers pour le recevoir chez elle, pendant la nuit. Que valaient donc les hommes, si celui-là trahissait ainsi sa maitresse?

Et dans quel dessein recherchait-il une jeune fille qui ne pouvait être à lui qu'en légitime mariage, cet Alain qui se dérobait par des faux-fuyants, lorsque Flavie lui proposait de l'enlever pour l'épouser plus tard? Il était mort, mais pas comme sa maîtresse le supposait. Il ne s'était pas résigné à supporter les tortures de la faim ou à braver le poignard d'un mari; il avait au contraire essayé de fuir, et s'il avait consenti presque gaiement à se laisser enfermer dans la tour, c'est qu'il se croyait certain d'en sortir par un chemin connu de lui seul. Son héroïsme n'était que de l'habileté, puisqu'il avait essayé d'échapper à la redoutable colère du général.

Il y avait assurément de quoi le rabaisser dans l'estime de madame du Bourgal. Elle revenait peu à peu de ses illusions, et elle en était déjà à regretter de l'avoir tant admiré. Mais elle n'en était pas à regretter de l'avoir aimé. Et elle gardait au fond de son cœur un reste d'espérance de le revoir.

Elle fut tirée de ses réflexions par la voix de sa sœur.

— Non, dit lentement Vivette, je n'épouserai jamais M. de Trigavou. Et ce n'est pas pour le rencontrer que je retournerai en Bretagne. Il me répugnerait trop de me marier près du château où ton mari a été lâchement assassiné.

— Sa mort sera vengée, murmura Flavie d'un air sombre. L'assassin est arrêté.

— Pierre Calorguen?... Il est innocent.

— Qu'en sais-tu?

— Il le prouvera.

— Je désire autant que toi, plus que toi peut-être, qu'il se justifie... je ne l'espère pas. Toutes les apparences sont contre lui.

— Dieu interviendra.

— Dieu! répéta la baronne avec amertume. Il n'est pas intervenu pour empêcher le crime. Et si ce garde-chasse est innocent, qui donc est coupable?

— Je l'ignore. Mais je chercherai.

— Est-ce pour chercher que tu iras demeurer là-bas?

— Pour cela... et pour soigner une mère privée de son fils.

— Je t'approuve. Mais ce n'est pas une raison pour rester demoiselle toute ta vie.

— Je n'y suis pas résolue.

— Tu ne refuserais donc pas un mari qui te plairait.

— Il suffira qu'il me convienne.

— Alors, tu épouserais ton cousin, Olivier?

— Peut-être.

Madame du Bourgal pensait :

— Elle aime plus que jamais Alain. C'est le dépit qui la pousse à se marier avec un autre.

— Seulement, reprit Vivette, Olivier est en Chine... à quatre mille lieues d'ici, et il n'en reviendra peut-être jamais.

— Il est revenu. Il a obtenu un congé d'un an, et il est arrivé à Paris, hier. Il m'a écrit ce matin, pour m'annoncer sa visite aujourd'hui, à deux heures. Je me proposais de ne pas le recevoir, mais si tu le désires...

— Fais comme tu voudras.

— Olivier est de notre sang. Il est fort bien de sa personne. Il est un peu plus riche que toi. Il n'a que trente ans, et le voilà lieutenant de vaisseau, décoré pour faits de guerre, en passe d'avancer rapidement...

— Je ne pense que du bien de lui, mais je ne sais pas ce qu'il pense de moi.

— Écoute! Avant de partir pour la campagne de mer qui l'a retenu trois ans, il m'a déclaré

nettement qu'il n'aurait jamais d'autre femme que toi. Il te l'aurait dit à toi-même, s'il n'eût été à la veille de s'embarquer. Il n'était pas sûr de revoir la France, et le moment eût été mal choisi.

Mais il a juré de demander ta main au retour, si tu étais encore libre Et c'est un garçon qui tient sa parole. Je n'ai jamais connu d'homme plus loyal. Donc, il dépend de toi de l'épouser. Si tu veux, ce sera fait dans un mois.

— Je ne suis pas pressée.

— Non, mais il l'est, lui. Et il n'a pas tort, car tu pourrais, quoi que tu en dises, te reprendre de passion pour M. de Trigavou.

— Ne crains pas cela... Je sais ce que je veux... et je suis sûre de moi.

— Tu es bien heureuse, dit ironiquement Flavie.

— Alors, tu renoncerais à te fixer en Bretagne?

— Je verrai. Dans tous les cas, je ne renonce pas à y faire un voyage, très-prochainement. Ne seras-tu pas toi-même obligée d'y aller bientôt?

— J'espère que non. Rien ne m'y appelle. La vente du château se fera bien sans moi.

— Sans doute, mais ne crois-tu pas que, si l'on juge ce malheureux Calorguen, la justice exigera

que tu viennes témoigner devant la cour d'assises?

— Moi!... quelle idée! murmura madame du Bourgal, visiblement troublée. Je n'aurais rien à dire. Je ne sais rien.

— Tu étais là quand ton mari a été frappé. Il est tombé à tes pieds. Et tu te flattes qu'on ne t'interrogera pas!

— J'ai déjà été interrogée.

— Comme moi... comme tous les gens du château. Mais toi seule as assisté à l'horrible scène du meurtre. On te demandera de la raconter devant les jurés.

— Je ne veux pas!... j'écrirai, s'il le faut, au procureur général... On ne peut pas me forcer de figurer à une audience où l'on jugera l'assassin de mon mari. Je déposerai par écrit, si on l'exige, et on lira ma déposition; mais quant à comparaître en personne...

Madame du Bourgal n'eut pas le temps d'achever. François, le vieux valet de chambre du général, montra son nez à la porte et demanda à voix basse si madame la baronne voulait recevoir M. Olivier d'Erquy.

— Qu'il entre! dit Flavie enchantée de cette diversion, qui coupait court à des discours imprudents.

François n'eut que la peine de s'effacer. Le cousin était sur ses talons, et il se précipita comme un cyclone en criant :

— Je le savais bien, moi, que vous ne me consigneriez pas à la porte. On ne renvoie pas un parent qui arrive de Formose. Bonjour, cousine Flavie! bonjour, cousine Vivette!

Il tendait ses deux mains qui furent serrées toutes les deux et de bon cœur, car ce marin était sympathique à tout le monde, et il n'existait pas de tristesse qui tînt contre son entrain. Madame du Bourgal essaya bien de prendre une figure de circonstance, mais Olivier lui dit :

— Oui, oui, je sais... ce pauvre général!... J'ai appris sa mort en débarquant à Toulon. Comme c'est bizarre, la vie! Quand je lui ai dit adieu avant de partir pour le Tonkin, il m'a dit en riant que probablement nous ne nous reverrions plus, et je crois bien qu'il sous-entendait que ce serait moi qui manquerais à l'appel... Le fait est que j'avais bien des chances de laisser ma peau là-bas... Et c'est lui qui est parti le premier. Que voulez-vous! Personne n'est garanti contre la balle d'un gredin qui tire sur vous comme sur un lièvre au gîte... et il faut se faire une raison, ma chère Flavie. Maintenant, permettez-moi de vous parler

de vous... rien que de vous. Ce sera moins lugubre.

— Pas beaucoup moins, mon cher Olivier, interrompit madame du Bourgal. Nous vivons depuis un mois dans le deuil et dans les larmes.

— Vous ne pleurerez plus, puisque me voilà. Je prétends vous distraire, et je compte bien que vous me recevrez tous les jours. J'ai de bonnes histoires à vous raconter sur le Céleste Empire.

Vivette regardait avec intérêt ce joyeux garçon qui, après tant de fatigues et de dangers, revenait plus gai et plus insouciant que jamais. Ses allures et ses propos lui semblaient assez déplacés dans un pareil moment, mais elle ne pouvait pas s'empêcher de le trouver à son gré.

— Nous causerons Chine, Cochinchine, antipodes, tout ce que vous voudrez, reprit-il; mais avant de commencer, je tiens à en finir avec les sujets funèbres. Figurez-vous que je viens d'apprendre la mort d'un homme que j'ai beaucoup connu, et vous aussi, cousines... un de vos meilleurs valseurs, ma chère Flavie, et un de vos voisins de campagne.

— De qui parlez-vous? demanda vivement madame du Bourgal.

— Hé! parbleu! de l'ancien propriétaire de

Trigavou, de ce cher Alain, qui était si bon convive et si joyeux compagnon, répondit Olivier.

— Mort! murmura la jeune fille; M. de Trigavou est mort! Ce n'est pas possible.

— Quoi! vous ne le saviez pas?... et c'est moi qui vous l'apprends!... moi qui arrive du bout du monde! Convenez que c'est fort.

— Mais, vous-même, comment l'avez-vous appris?

— De la façon la plus simple. Je suis arrivé hier, et j'ai couru chez vous. J'y ai trouvé porte close. On m'a renvoyé au lendemain. Vingt-quatre heures sans vous voir, ça me paraissait dur, et j'ai trouvé le temps long. Pas un de mes camarades à Paris. J'ai posé en vain au café du Helder, à l'heure de l'absinthe. Alors, je me suis souvenu de ce brave Trigavou qui, avant mon embarquement, m'avait fait recevoir membre temporaire de son cercle. Je suis allé l'y demander. Il n'y était pas, mais on m'a donné son adresse, 10, rue de Miromesnil. Là, son portier m'a déclaré qu'il n'en avait aucune nouvelle, et que, là-bas, personne ne savait ce qu'il était devenu. Il a disparu depuis un mois, et, comme il est parti un beau soir sans bagages et à peu près sans argent, on ne doute pas qu'il n'ait été assassiné. Notre Bretagne s'est bien

gâtée depuis mon départ; on y tue les gens aussi facilement que dans le pays des Pavillons Noirs.

Et vous ignoriez cette aventure, cousine?

— Je savais, dit Flavie, que M. de Trigavou avait quitté subitement la ferme qu'il habitait, à trois lieues du château. Mais il lui arrivait, dit-on, assez souvent de s'absenter sans prévenir personne... et rien ne prouve qu'il soit mort.

L'air de son visage contredisait ses paroles, et Vivette, qui lisait dans les yeux de sa sœur, pâlissait à ce point que l'officier de marine s'écria en s'avançant pour être à portée de la secourir :

— Qu'avez-vous donc, cousine?

— Rien, balbutia Vivette. Depuis la mort de mon beau-frère, je suis très-nerveuse, et je m'attendais si peu à apprendre un nouveau malheur...

— Excusez-moi de vous l'avoir annoncé brusquement. J'étais persuadé que vous le connaissiez... Et puis je croyais que ce pauvre Trigavou n'était pas de vos intimes. Je me rappelle même qu'il déplaisait au général... je n'ai jamais su pourquoi, car c'était un charmant garçon... un peu fat, peut-être, mais très-aimable et très-obligeant. Il m'a servi une fois de témoin dans un duel, et je

lui en ai été très-reconnaissant... Ça ne s'oublie pas, ces services-là.

Olivier aurait pu parler longtemps ainsi. Ses cousines ne l'écoutaient pas. Moins troublée que sa sœur, parce que le lieutenant de vaisseau ne lui apprenait rien qu'elle ne sût déjà, madame du Bourgal regardait Vivette qui retenait à peine ses larmes, et elle prenait un cruel plaisir à voir souffrir celle qui aurait pu être sa rivale, si Alain avait vécu. Elle se disait qu'il l'aurait peut-être trahie pour Vivette, et elle se consolait presque de l'avoir perdu.

Olivier, très-surpris de l'effet que produisait sa nouvelle, sentait vaguement qu'il venait de commettre une maladresse et pensait à la réparer.

— Je ne ferai donc jamais que des sottises! s'écria-t-il en se frappant le front. Voilà ce que c'est que de passer trois ans à tirer des coups de canon! J'ai désappris l'art des ménagements. Ça ne m'arrivera plus, je vous le promets. Et de peur de bavarder encore à tort et à travers, je vous passe la parole, ma chère Flavie. Vous avez un tas de choses à me dire. J'arrive des pays les plus extravagants, et je ne sais rien. Mettez-moi au courant. J'en suis resté à la dernière visite que je vous ai faite en 1881, la veille de mon départ pour Toulon.

— Je ne l'ai pas oubliée, répondit madame du Bourgal. Je pourrais vous répéter mot pour mot tout ce que vous m'avez dit ce jour-là.

— Je ne m'y oppose pas ! s'écria en riant l'officier. Je vous saurai même un gré infini de profiter du moment où ma cousine Vivette est là tout à point pour entendre le compte rendu de notre conversation d'antan.

— Je ne demande pas mieux, si vous êtes toujours dans les mêmes idées.

— J'espère que vous ne me soupçonnez pas d'en avoir changé. Nous nous connaissons depuis notre enfance, et vous n'ignorez pas que le moindre de mes défauts, c'est d'être têtu. Je ne suis pas Breton pour rien.

— C'est précisément ce que je disais à Vivette quand vous êtes entré.

— Puis-je savoir ce qu'elle vous a répondu?

— Interrogez-la vous-même, mon cher cousin.

— L'interroger? Non; j'aurais trop peur de n'obtenir d'elle qu'un refus catégorique. Pour le moment, je préfère me contenter d'un simple exposé de situation. Veuillez m'écouter, cousine Vivette, je vais me présenter moi-même : Olivier d'Erquy, vingt-neuf ans depuis six mois; lieutenant de vaisseau depuis l'année dernière. Ma mère était

une Bourbriac, une sœur de votre père. Nous sommes germains. C'est un inconvénient, à ce que prétend notre chirurgien du *Bayard*, qui m'a assommé pendant toute la campagne avec ses théories sur le danger des mariages entre consanguins. A cela je ne puis rien, si ce n'est d'espérer que vous ne partagez pas les idées de ce savant pessimiste. Maintenant que je vous ai donné mon état civil... et même militaire, je passe aux renseignements complémentaires. Mon père m'a laissé un capital de cinq cent mille francs que j'ai à peine écorné. J'étais trop amoureux pour me ruiner... je ne pensais qu'à vous.

— Vivette a maintenant cent cinquante mille francs, interrompit madame du Bourgal.

— Comment cela? demanda Olivier en fronçant le sourcil. Je pensais que ma cousine n'avait rien.

— Elle n'était pas plus riche que je ne l'étais quand je me suis mariée, mais le général, par un testament déjà ancien, lui a assuré cette somme.

— Diable ! murmura le lieutenant de vaisseau.

— On dirait que cela vous contrarie, reprit la baronne avec un sourire interrogateur.

— Un peu, je l'avoue. J'ai toujours eu peur

d'être pris pour un chasseur de dot... et je rêvais d'épouser une femme sans fortune.

— Mais, mon cher cousin, Vivette a beaucoup moins d'argent que vous.

— C'est encore trop. Enfin!... ce n'est pas ma faute, et la pauvreté n'est pas obligatoire. J'arrive à mes projets pour l'avenir et à mes chances... J'aime mon métier. Je suis bien noté. Si un boulet ou une fièvre ne me font pas rayer des cadres, je puis être capitaine de vaissseau d'ici à une quinzaine d'années, et qui sait?... contre-amiral à cinquante ans. Ce serait superbe, et j'en serais très-fier. Mais j'aime encore mieux ma cousine que ma carrière, et si Vivette l'exigeait, je donnerais sans regret ma démission pour l'épouser.

Voilà mon exposé des motifs, comme disent à la Chambre ces farceurs de députés qui nous ont marchandé les moyens d'en finir avec l'empereur des Magots.

J'attends les interpellations, et je suis prêt á y répondre.

Cette singulière déclaration déplut moins à Vivette qu'une demande en mariage régulièrement et directement présentée. La franchise était peinte sur le visage de ce loyal officier qui lui offrait sans hésiter de renoncer pour elle à la gloire et aux

grosses épaulettes. Elle sentait que le bonheur était là, dans cette union avec un homme qui lui consacrerait sa vie. Et pourtant, elle hésitait encore à dire Oui. Alain de Trigavou était mort, mais il vivait toujours dans la pensée de Vivette. Le premier amour ne s'efface pas si vite du souvenir d'une jeune fille, et Alain tenait encore une place dans son cœur. Mais elle comprit qu'il fallait parler.

— Mon cousin, dit-elle d'une voix émue, je ne prévoyais pas que vous iriez si vite. Flavie m'avait dit que vous pensiez à moi... et je ne l'empêche pas de vous apprendre ce que je lui ai répondu.

— Je préférerais l'apprendre de votre bouche, ma chère Viviane, dit vivement l'officier.

— Eh bien! je lui ai répondu que je serais très-honorée et très-heureuse de vous épouser. Mais ce n'est pas au moment où le deuil est dans cette maison que je puis songer à me marier.

— Oh! j'attendrai. J'ai un congé d'un an.

— Et, d'ailleurs, reprit tristement Vivette, j'ai une mission à remplir...

— Une mission diplomatique? demanda Olivier en riant.

— Une mission que je me suis donnée à moi-même... une mission sacrée...

Flavie leva la tête et regarda sa sœur, qui continua ainsi :

— Le général du Bourgal a été assassiné, et l'on a accusé un innocent. Je me suis juré de découvrir le vrai coupable.

— Je vous approuve... et je vous aiderai : je ferai le juge d'instruction, l'agent de police, le *détective*... tout ce que vous voudrez; et vous verrez que je mettrai la main sur l'homme que vous cherchez. Nous sommes bons à tout, dans la marine.

— De quoi se mêle-t-il? pensait madame du Bourgal, fort peu satisfaite de cette intervention d'Olivier dans la sombre affaire où son honneur à elle était en jeu.

— J'accepte, dit la jeune fille en tendant la main à Olivier, qui y mit un baiser.

— Et moi qui craignais de m'ennuyer à ne rien faire! s'écria-t-il joyeusement. Un homme à sauver!... un homme à la mer! et la récompense au bout du sauvetage, pas vrai, cousine?

— Quand même vous ne réussiriez pas, je vous serai profondément reconnaissante d'avoir essayé.

— Merci, Vivette... mais je réussirai, dussé-je aller m'établir là-bas pour un temps. Je connais le pays, j'y suis né, j'y ai vécu, et je sais

faire parler les gars de chez nous. Comptez sur moi. La mort du général sera vengée.

— Mon cher Olivier, dit gravement la veuve, je prends part à votre joie; ayez pitié de ma douleur. Cessez de parler de cette lugubre histoire que ma sœur a le tort de rappeler trop souvent.

— Pardon! supplia Vivette. J'ai tort, et je te promets de...

La porte s'entr'ouvrit encore une fois, et François reparut, portant sur un plateau une carte de visite qu'il présenta à la baronne.

— Le docteur Avaugour! murmura-t-elle en changeant de visage. Je ne veux pas le voir. Dites que je n'y suis pas.

— Quoi! s'écria le lieutenant de vaisseau, Avaugour, le médecin de Dinan; mais c'est un de mes amis... A Trigavou, quand il y venait, je ne me lassais pas de causer avec lui... et j'aurai un plaisir extrême à le retrouver. Si, décidément, vous refusez de le recevoir, permettez-moi, ma cousine, d'aller lui serrer la main et lui demander où il loge à Paris.

— Et ma sœur me permettra aussi d'aller lui demander des nouvelles de ma malade... et de Pierre Calorguen, ajouta la jeune fille.

Madame du Bourgal le redoutait instinctivement, ce docteur qui avait été mêlé au drame de Trigavou, dès le début. Elle craignait que, depuis, il n'eût fait des découvertes et qu'il ne vînt tout exprès pour lui en parler. Mais mieux valait encore affronter cet entretien scabreux que de laisser M. Avaugour s'expliquer librement avec Vivette et avec Olivier. Elle donna l'ordre de le recevoir.

Un instant après, il entra et parut tout surpris de trouver là M. d'Erquy, qui lui donna l'accolade militaire, sans lui laisser le temps de saluer madame du Bourgal.

Quand il se fut acquitté en homme de bonne compagnie des politesses obligées, le docteur prit place entre l'officier et Vivette, en face de la baronne qui l'observait avec inquiétude. Il était moins négligemment vêtu que dans l'exercice de ses fonctions de médecin de province, et il avait fort bon air en redingote. Mais madame du Bourgal lui trouvait une physionomie plus grave que d'habitude et pressentait qu'il lui apportait une nouvelle fâcheuse.

— Je suis charmée de vous voir, dit-elle aussi gracieusement qu'elle put. C'est un plaisir que j'ai rarement à Paris.

— Le fait est que je n'y viens pas souvent, répondit-il en s'inclinant. J'y ai été amené par des affaires de ma profession... un congrès médical.

Flavie respira.

— J'ai voulu profiter de l'occasion pour vous présenter mes hommages, madame la baronne, et aussi pour m'acquitter d'une commission qu'on m'a donnée et que j'ai dû accepter, malgré moi.

— Une commission de qui? demanda vivement madame du Bourgal.

— De maître Plaintel, notaire à Dinan.

— Ah!... de quoi s'agit-il donc? murmura Flavie, qui s'attendait à entendre un tout autre nom.

— Je vous prie de croire que je ne m'en serais pas chargé, si ce diable de Plaintel ne m'avait pas forcé la main.

— Une commission désagréable, alors?

— Pas pour toutes les personnes qui sont ici. Plaintel a prétendu que vous aimeriez mieux l'apprendre par moi que par une notification officielle.

— Il a eu raison. Vous pouvez parler, monsieur, devant ma sœur et devant notre proche parent, M. d'Erquy.

— Eh bien! madame, le général a fait un testament qui révoque le précédent. Il institue sa léga-

taire universelle mademoiselle Viviane de Bourbriac, ici présente.

— Patatras! dit Olivier. Voilà ma cousine millionnaire! Adieu mon rêve! Si je l'épousais, on croirait que c'est pour son argent.

Flavie ne songeait plus beaucoup à la menace suspendue sur sa tête depuis que son mari, en sa présence, avait écrit au notaire de Dinan. Elle s'était d'abord attendue à être déshéritée; puis, ne recevant aucun avis, elle s'était rassurée peu à peu. Le coup n'en était que plus dur à recevoir.

Et cependant, elle se sentait presque soulagée en apprenant qu'il ne s'agissait que d'une succession perdue. Elle craignait pis. Mais elle ne fut pas insensible à cette déconvenue, car elle allait se trouver réduite à la médiocrité, au moment où elle rêvait d'aller reprendre à l'étranger une existence dorée.

Elle eut du reste assez d'empire sur elle-même pour dissimuler son dépit.

— Mon mari était le maître de disposer de sa fortune, dit-elle froidement.

— Excepté de la somme qu'il vous a reconnue par contrat de mariage, répliqua le docteur. Celle-là est à vous, madame, nonobstant toutes dispositions contraires.

— Je le sais, et peu m'importe. Je ne regrette rien, puisque ma chère sœur hérite à ma place.

— Crois-tu donc que j'accepte? s'écria Vivette. Je jetterai au feu ce testament.

— Bravo! dit Olivier en battant des mains, comme un enfant.

— Voilà une fille de cœur! pensait M. Avaugour.

— Mais, moi, je n'accepterai pas ton sacrifice, répliqua Flavie, emportée par un mouvement de colère et d'orgueil.

— Je t'y forcerai bien, dit en souriant Vivette. Je vais écrire au notaire qu'il m'envoie ce testament, et je le déchirerai devant toi.

— Plaintel ne peut pas même vous le montrer, du moins quant à présent, reprit le docteur. Il n'est plus entre ses mains.

— Comment diable s'en est-il dessaisi? demanda Olivier. Je croyais qu'un dépôt chez un notaire était inviolable.

— Certainement. Les lettres aussi sont inviolables. Et pourtant un juge d'instruction a, dans certains cas, le droit de les faire saisir à la poste.

— Je n'aperçois pas l'analogie.

— Elle est frappante. En apprenant que le général venait d'être assassiné, deux heures après

avoir écrit son testament, Plaintel a cru devoir informer le parquet que ce testament était chez lui; et le parquet, immédiatement, a requis Plaintel de lui communiquer les dispositions que M. du Bourgal a prises, pour ainsi dire, *in extremis*.

— Je ne comprends pas davantage.

— C'est cependant bien simple. Il est assez naturel de supposer que le crime a eu pour mobile l'intérêt... et qu'une personne qui connaissait le contenu du testement a tué M. du Bourgal, afin de bénéficier plus tôt des avantages que cet acte lui assurait.

— Ma sœur, alors, dit ironiquement la baronne.

— Personne n'a songé, madame, à soupçonner mademoiselle de Bourbriac, répliqua vivement le docteur.

— Encore moins à me soupçonner, moi, je suppose. Mon mari s'est bien gardé de me dire ce qu'il écrivait sous mes yeux; mais s'il me l'avait dit, j'aurais eu intérêt à ce qu'il vécût le plus longtemps possible.

— Aussi la justice ne pense-t-elle pas à vous, madame la baronne. Il lui est démontré maintenant que le meurtre du général est une vengeance. Elle n'en a pas moins fait prendre du testament une

copie qui sera mise sous les yeux des jurés, quand l'affaire viendra aux assises, et elle gardera l'original jusqu'à la fin du procès criminel. Voilà pourquoi ce notaire est dans l'impossibilité de le remettre à mademoiselle de Bourbriac. Il le lui remettra plus tard. Et il m'a chargé de vous expliquer sa situation.

— Mais, demanda Vivette, si je ne peux pas le brûler, ne puis-je pas renoncer à en profiter?

— Parfaitement, mademoiselle. La renonciation est prévue par le Code, qui en a réglé la forme.

— Cela me suffit.

Olivier ne put s'empêcher d'envoyer avec la main un baiser à la noble jeune fille, qui préférait à la richesse l'amitié de sa sœur et l'estime de son amoureux. Et comme le docteur paraissait s'étonner de cette familiarité approbative :

— Nous sommes fiancés, lui dit M. d'Erquy en regardant Vivette en face.

Elle n'était pas encore complétement décidée à l'épouser, mais elle ne réclama point contre cette assertion prématurée.

— Maintenant me voilà renseigné... et rassuré, reprit le lieutenant de vaisseau. Mais vous parlez d'une vengeance, mon cher docteur. Qui donc le

général avait-il offensé? Il était rude comme l'écorce d'un chêne, mais il était incapable de blesser quelqu'un sérieusement.

— Pas même un de ses domestiques. Il les malmenait quelquefois, mais il les aimait, comme il aurait aimé ses enfants, s'il en avait eu.

Et pourtant l'homme qu'on accuse était à son service.

— Alors, je dois le connaître.

— Vous l'avez certainement vu au château... C'est le plus jeune des deux gardes... Pierre Calorguen.

— L'ancien cuirassier!... on ose le soupçonner? C'est une infamie. Il adorait son maître... et je répondrais de ce brave soldat comme de moi-même.

— Il y a cependant contre lui des charges très-graves. On l'a surpris en embuscade près du parc, un instant avant le crime... on l'a vu se sauver... et l'on a constaté, en l'arrêtant, qu'un des coups de son fusil avait été déchargé tout récemment. Ce sont là des indices sérieux.

— Je m'en moque, des indices... Calorguen est innocent. Ceux qui l'accusent mentent.

Et tout à coup s'adressant à Vivette :

— C'est lui que vous voulez sauver, n'est-ce pas, cousine?

— Oui.

— Eh bien ! nous serons deux, et je réponds du succès.

M. Avaugour allait présenter quelques objections, mais madame du Bourgal intervint. Cette conversation la mettait à la torture. Elle l'avait supportée, parce qu'elle voulait savoir ce que pensait le docteur de la visite qu'elle avait faite à Calorguen avant l'arrivée des gendarmes ; mais voyant qu'il évitait d'aborder ce sujet délicat, elle n'osa pas le mettre sur le tapis devant sa sœur et devant son cousin. Il lui tardait d'être seule, pour se remettre de ses émotions et pour réfléchir à la nouvelle situation que lui faisait le testament de son mari.

— Messieurs, dit-elle brusquement, vous parlez de choses qui m'attristent, et je vous prie encore une fois de changer de conversation. J'ai besoin de repos.

— Il ne me reste qu'à prendre congé de vous, madame, dit le docteur en se levant. Je rentrerai à Dinan avant la fin de la semaine. Si je puis vous y être utile, disposez de moi.

— Je vous remercie, monsieur. Rien de ce qui se passera là-bas ne m'intéresse plus. Vous direz à M. Plaintel que je le prie, s'il a de nouvelles com-

munications à me faire, de les adresser à mademoiselle de Bourbriac, légataire universelle de M. du Bourgal.

Vivette voulut protester, mais Olivier l'arrêta d'un coup d'œil. Il jugeait sagement qu'il fallait laisser les deux sœurs s'expliquer en tête-à-tête, et il dit :

— Ma chère Flavie, je vous demande la permission de partir avec ce cher docteur. J'abrége ma visite par discrétion, mais je vous reverrai demain... et j'emporte avec moi du bonheur pour plus de vingt-quatre heures.

Cette fin de phrase était à l'adresse de Vivette, qui lui en sut gré, presque autant que du désintéressement qu'il avait montré en approuvant sa résolution de déchirer le testament.

Il sortit avec M. Avaugour, et quand ils furent au bas de l'escalier :

— Parbleu ! mon cher docteur, lui dit-il en s'accrochant à son bras, c'est un bon vent qui vous a amené chez ma cousine, pendant que j'y étais. D'abord, je suis ravi de vous retrouver, car j'ai gardé le meilleur souvenir de nos longues causeries d'autrefois. Et puis, je ne comprends pas grand'chose à tout ce qui s'est passé là-bas... je patauge dans l'inconnu... Il me semble que je suis

sous l'eau, dans les flancs d'un torpilleur... et je vous prie de m'éclairer. Je vous tiens; je ne vous lâche plus. Où allez-vous de ce pas?

— Rue du Helder... à l'hôtel où je suis descendu.

— Ça tombe à merveille. Je loge au Grand-Hôtel, et je rentre chez moi. Nous allons naviguer de conserve... Je veux dire que nous allons faire route ensemble.

— L'explication est superflue, dit en souriant M. Avaugour. Je suis Malouin, et, par conséquent, je connais les termes de marine.

Et il ajouta :

— Je ne demande pas mieux que de vous accompagner, mais je ne suis pas en mesure de vous donner des explications utiles, car je ne vois pas beaucoup plus clair que vous dans cette lamentable affaire de la mort du général. Il a été assassiné, c'est évident. Par qui? Peut-être par ce garde. Pour ma part, j'en doute encore. Mais la justice l'affirme. Pourquoi l'a-t-on tué? C'est ce que personne n'a encore deviné.

— Pas même vous, docteur?

— Pas même moi, quoique j'y pense sans cesse. Il y a un vieil axiome qui court le monde : Cherchez la femme. Eh bien! je la cherche...

— Calorguen, je suppose, ne s'est pas marié, depuis que j'ai quitté la France?

— Non. Il n'a ni sœur, ni promise. D'ailleurs, le général avait non-seulement enrayé, mais dételé. Et il n'a jamais couru après les filles du pays. C'était un mari exemplaire. Donc, en admettant que Calorguen l'ait tué, ce n'est pas qu'il eût à venger une injure faite par M. du Bourgal à une femme qui lui était chère.

— Et en retournant la question, il me paraît difficile de croire que ce garçon ait été amoureux de ma cousine.

Le docteur en savait plus long que M. d'Erquy sur ce point, mais il eut la discrétion de ne rien dire. Il n'avait garde de prendre pour confident le futur beau-frère de la baronne.

— Donc, ce n'est pas Calorguen, reprit Olivier.

— Je l'espère, car je m'intéresse beaucoup à lui.

— Alors, qui est-ce?

— Ah! voilà! on n'en sait rien et on ne le saura peut-être jamais. De sorte que le pauvre garçon court grand risque d'être condamné par le jury.

— C'est ce que voudrait empêcher ma cousine Viviane qui sera bientôt ma femme...

— Même si elle renonce à une succession magnifique? demanda doucement M. Avaugour.

— En y renonçant, elle fera ce que je lui aurais conseillé de faire, si elle m'avait consulté. Mais, à propos de ce testament, pourriez-vous m'expliquer pourquoi le général a déshérité sa femme?

— Pas plus que je ne puis vous expliquer le reste. M. et madame du Bourgal ont toujours vécu ensemble dans les meilleurs termes. Leur ménage était très-uni, du moins en apparence. Et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que le général a testé quelques heures avant d'être frappé au cœur par une balle. Il a envoyé un homme à cheval porter ce testament à son notaire, à Dinan. On eût dit qu'il prévoyait sa fin prochaine.

— C'est fort extraordinaire. Mais dites-moi... en écrivant ses dernières volontés, n'a-t-il pas pris la peine de les motiver?

— Le testament n'a pas quinze lignes. Il ne contient d'autre disposition que le legs universel au profit de mademoiselle de Bourbriac. Cela suffit pour qu'elle hérite.

— Non, puisqu'elle renonce à bénéficier d'une lubie de ce pauvre du Bourgal. Il était très-emporté, et, à la suite d'une altercation avec sa

femme, il aura, sans doute, *ab irato,* rédigé cet acte qu'il aurait certainement annulé s'il avait vécu.

Le docteur hocha la tête, sans répondre. Il ne semblait pas qu'il fût du même avis que l'optimiste Olivier.

Les deux causeurs descendaient côte à côte l'avenue de Friedland, et ils étaient arrivés au coin du Faubourg Saint-Honoré.

— Ainsi, reprit l'officier, ce malheureux Calorguen est en prison, à Dinan?

— Il est même au secret, jusqu'à nouvel ordre. J'ai demandé la permission de le voir. On me l'a refusée.

— Si on vous l'a refusée, ce n'est pas à moi qu'on l'accordera. J'aurais voulu pourtant l'interroger moi-même.

— Oh! le secret sera levé un de ces jours, car l'instruction va être close. Le juge m'a dit dernièrement que l'arrêt de renvoi serait rendu avant la fin de ce mois par la Cour d'appel de Rennes, et que l'accusé passerait aux assises le mois prochain.

— Diable! je n'ai pas de temps à perdre, si je veux tenter de prouver qu'il est innocent.

— Je doute que vous y parveniez; mais enfin, tant que le jury n'a pas rendu son verdict, on peut

toujours espérer. Il y a malheureusement contre Pierre un témoignage écrasant... celui de Jean-Baptiste Pillemer, qui l'a vu, ou peu s'en faut, tirer le coup de fusil.

— Pillemer?... qu'est-ce que c'est que ce gars-là?

Au lieu de répondre à cette question, le docteur s'arrêta tout à coup et se mit à regarder un homme qui passait de l'autre côté de la rue, en sens inverse de ces messieurs.

— Le proverbe a raison, dit entre ses dents M. Avaugour. Quand on parle du loup... mais Pillemer, à Paris!... c'est bizarre.

— Quoi ! dit Olivier, c'est le témoin qui accuse Calorguen, cette espèce de bourgeois endimanché qui passe là-bas! Le fait est qu'il n'a pas du tout l'air d'un Parisien.

— C'est un Breton bretonnant, murmura le docteur. Il est fermier à trois lieues de Trigavou, à La Hunaudaie, et je me demande ce qu'il vient faire à Paris.

— J'ai envie de l'arrêter pour lui demander pourquoi il en veut à ce pauvre Calorguen.

— Vous auriez grand tort. Il dirait dans le pays que vous avez cherché à l'influencer. Mais je suis curieux de savoir où il va.

— Eh bien! docteur, nous n'avons qu'à le suivre.

— Je ne sais trop si ce serait prudent. Il pourrait s'en apercevoir, et s'il s'en apercevait...

— Laissez donc!... Je me charge de le filer sans qu'il nous voie. Seulement, dépêchons-nous. Le voilà qui tourne le coin du faubourg. Allons! venez, mon cher.

M. Avaugour se laissa entraîner, et ils remontèrent, bras dessus, bras dessous, vers l'avenue de Friedland.

Le Breton avait tourné à droite et se dirigeait vers le boulevard Haussmann. Il marchait assez lentement, et il s'arrêtait parfois comme un homme qui ne connaît pas la ville et qui craint de se tromper de route. Mais il avait de l'avance, et il ne se préoccupait pas des gens qui venaient derrière lui.

— Vous voyez qu'il n'y a pas de danger, reprit Olivier. Emboîtons-lui le pas, de loin... et racontez-moi, chemin faisant, pourquoi la présence à Paris de ce rural vous est suspecte.

— Suspecte n'est pas précisément le mot. Seulement, il n'y vient jamais, et je m'étonne de l'y voir, surtout en ce moment, où il peut être appelé de nouveau devant le juge d'instruction. Le pro-

priétaire de La Hunaudaie habite Paris l'hiver, mais il a disparu depuis un mois, et l'on prétend chez nous qu'il est mort.

— Comment l'appelez-vous, ce propriétaire?

— Vous le connaissez très-bien. C'est le comte de Trigavou.

— Alain! mais nous étions très-liés autrefois. Et en effet, j'ai appris ce matin qu'on le croit mort. Son portier me l'a dit, et cette nouvelle m'a consterné. Mes cousines la savent.

— Il n'est pas certain qu'il soit mort. Mais sa disparition est inquiétante. Qu'en pense madame du Bourgal?

— Elle m'a paru très-affligée. Sa sœur aussi. Moi, je me consolerai difficilement d'avoir perdu un ami. Et quoi que vous en disiez et qu'en dise ma cousine Flavie, je n'espère plus le revoir.

— Ah! madame la baronne doute encore?

— Oui, à ce qu'il m'a semblé. Du reste, elle ne voyait Alain de Trigavou que l'hiver, dans le monde. Il ne venait que très-rarement au château, et le général ne cherchait pas à l'y attirer.

— Peut-être était-il jaloux de lui?

— Je ne crois pas. Et cependant il y aurait eu de quoi, car Trigavou était très-séduisant, tandis que ce pauvre du Bourgal avait furieusement vieilli

depuis son mariage, et, ceci entre nous, il n'était pas toujours aimable... surtout pour sa femme. Mais ma cousine est vertueuse jusqu'au bout des ongles.

Et comme Avaugour ne disait mot, Olivier ajouta :

— Est-ce qu'on a mal parlé d'elle dans le pays ?

— Pas ouvertement. Mais, vous savez... il y a partout des malveillants et des médisants. Ceux-là glosaient. Et la mort tragique du général a donné lieu à une foule de commentaires.

— Je suppose qu'on n'accuse pas sa veuve de l'avoir fait tuer!

— Oh! non... mais quand tout le monde saura que M. du Bourgal l'a déshéritée, les mauvais propos recommenceront.

— Je me charge d'y couper court.

— Vous êtes donc décidé à aller là-bas?

— J'irai, si ma cousine le désire.

— Madame du Bourgal sera forcée, je le crains, de paraître aux assises.

— Eh bien! je l'y assisterai!... Ah! voilà notre homme qui s'arrête pour lire une plaque indicatrice, au coin de la rue de Téhéran. Il me fait l'effet de s'être égaré...

— C'est probable, et s'il s'avise de revenir sur

ses pas, nous allons infailliblement nous trouver nez à nez avec lui. Or, je tiens beaucoup à ne pas le rencontrer. Je vais donc abandonner la poursuite. Mais vous, il ne vous connaît pas. Rien ne vous empêche de continuer. Je vous engage cependant à ne pas l'aborder. Il est rusé comme un paysan qu'il est, et il se défierait...

— Je vais me contenter de le suivre. Et quand je l'aurai vu entrer dans une maison, j'aurai déjà un point de repère. Je ne vois pas trop où cela nous mènera, mais enfin...

— Il se prépare à rebrousser chemin. Au revoir, cher monsieur. Je passerai demain au Grand-Hôtel. Vous me raconterez comment a fini l'aventure.

Ayant dit, le docteur tourna les talons et s'éloigna en rasant de près les maisons.

Olivier crut ne pouvoir mieux faire que de reprendre sa chasse à l'homme et de se conformer aux avis de M. Avaugour, en la menant avec prudence. Il commençait à y prendre goût, et il se disait que c'était une occasion de se faire la main, avant de se mettre en campagne pour découvrir le véritable assassin et démontrer ainsi l'innocence du protégé de Vivette.

Le fermier de La Hunaudaie était toujours ar-

rêté devant la plaque municipale, hésitant à s'engager dans la rue de Téhéran, et Olivier eut tout le temps de le dévisager de loin. Ce paysan était vêtu comme un citadin, mais il paraissait gêné dans des habits qu'il n'avait pas l'habitude de porter, et il n'avait pu changer ni sa tournure ni son visage. Trapu, large d'épaules, avec une face carrée qu'encadraient des favoris roux, il avait plutôt l'air d'un matelot que d'un fermier, mais il *marquait mal,* comme disent les gendarmes quand ils prennent le signalement d'un passant de mauvaise mine.

Il n'apercevait pas encore l'officier de marine qui se rapprochait lentement, mais il aborda un ouvrier, sans doute pour lui demander son chemin, et Olivier, hâtant le pas, entendit la réponse : « Pour aller au parc Monceau?... Vous n'avez qu'à prendre la rue de Téhéran... Vous tournerez par l'avenue de Messine, vous irez jusqu'au bout, et quand vous y serez, vous verrez devant vous la grille du parc. »

Le fermier remercia, et il allait se mettre en marche dans la direction indiquée, lorsque M. d'Erquy passa tout près de lui. Olivier croyait faire merveille en s'engageant le premier dans la rue de Téhéran. Il se disait : Comme ça, il ne devinera

pas que je le file. Je me retournerai de temps à autre pour voir ce qu'il devient, et je ne le perdrai pas en route, puisque je sais où il va.

Olivier oubliait que pour bien faire un métier quelconque, il faut l'avoir pratiqué un certain temps. Or, il en était encore à l'apprentissage des fonctions de policier, et il fut bientôt obligé de confesser que, dans cet état difficile, rien ne peut suppléer à l'expérience qu'on n'a pas.

La première fois qu'il regarda derrière lui, il vit qu'au lieu de le suivre, le Breton était resté planté sur ses jambes, à l'entrée de la rue.

— On dirait qu'il se méfie, grommela le lieutenant de vaisseau. Est-ce que par hasard il m'aurait reconnu, pour m'avoir vu dans le temps à Trigavou?... C'est possible. Il m'a semblé tout à l'heure que sa déplaisante figure m'est apparue quelque part. Il a dû me rencontrer autrefois dans les environs du château.

Une voiture de place vint à passer. Elle était vide. Pillemer fit signe au cocher, qui s'arrêta. Pillemer monta, après avoir donné une adresse que M. d'Erquy, à la distance où il était, ne put pas entendre, et le fiacre fila par le boulevard Haussmann, emportant le fermier de La Hunaudaie et son secret.

— Décidément, il m'a reconnu, dit entre ses dents le fiancé de mademoiselle de Bourbriac. Et me voilà capot comme un novice à son premier embarquement. C'est bien fait. Ça m'apprendra à me mêler d'aller sur les brisées des agents de police. C'est très-joli d'espionner, quand on a la vocation... mais je ne l'ai pas. Au surplus, je n'aurais probablement pas tiré grand'chose de ce bonhomme. C'est égal! je voudrais bien savoir ce qu'il allait faire au parc Monceau... rejoindre quelqu'un sans doute... un paysan ne va pas dans un jardin pour le plaisir de s'y promener.

Et, après réflexion, Olivier pensa que le seul parti qu'il eût à prendre en cette occurrence, c'était de se transporter lui-même au susdit parc, où il aurait peut-être la chance de retrouver Pillemer qui s'y rendrait en voiture, après avoir fait un long détour, afin de le dépister; chance improbable s'il en fut; mais Olivier n'était pas pressé de rentrer au Grand-Hôtel et n'espérait plus rattraper M. Avaugour.

Il gagna donc l'avenue de Messine, et il s'achemina vers la grille dorée qu'il apercevait au bout de l'avenue Ruysdaël.

Les propos du docteur lui tournaient par la cervelle et brouillaient ses idées. Ils lui semblaient

énigmatiques, et il cherchait à en dégager le sens. Le langage qu'il venait d'entendre était plein de réticences. M. Avaugour, d'ordinaire si franc, ne se prononçait nettement sur rien : ni sur l'innocence de Calorguen, ni sur la vertu de la baronne. Il ne niait ni n'affirmait. Et il y avait dans ce scepticisme de quoi ébranler la foi d'Olivier, inspirée par les déclarations catégoriques de Vivette, laquelle n'admettait pas que le garde-chasse fût coupable, et encore moins qu'on soupçonnât madame du Bourgal. Mais Olivier n'était pas homme à abandonner un dessein généreux. Il alla droit son chemin, sans se préoccuper davantage de ce que pensait le médecin de Dinan.

Arrivé au parc Monceau, il se mit en devoir de l'explorer dans tous les sens, et ce n'est pas petite affaire, car le parc est très-grand et traversé par un grand nombre d'allées. En été, elles sont pleines de flâneurs, de femmes et d'enfants. Chercher quelqu'un dans ce pêle-mêle, c'eût été folie. Mais en hiver, il n'y a pas foule, et quoiqu'il fît beau temps; la plupart des bancs étaient inoccupés, les promeneurs étaient rares. Il ne s'agissait que d'avoir de bons yeux pour reconnaître son homme, et Olivier en avait d'excellents. Mais la question était de savoir si le fermier de La Hunaudaie viendrait,

et pour le rencontrer il fallait tomber juste, car il pouvait arriver de trois ou quatre côtés différents. Le parc Monceau a une grille sur le boulevard Malesherbes, une autre sur le boulevard de Courcelles, une troisième sur l'avenue Ruysdaël, une quatrième au bout de l'avenue de la Reine Hortense, qu'on a débaptisée, comme tant d'autres voies dont les noms rappelaient l'ancien régime. Au lieu de se mettre en sentinelle devant une de ces entrées, mieux valait assurément circuler dans le jardin où les pelouses alternent avec les plantations. Les voitures y passent, et Pillemer pouvait fort bien le traverser sans descendre du fiacre qu'il avait pris au coin de la rue de Téhéran.

Olivier enfila d'abord la grande allée, celle qui va de l'ouest à l'est, en décrivant des courbes, et il n'y rencontra ni voitures, ni cavaliers, ni piétons, si ce n'est quelques bonnes d'enfants promenant des marmots. Mais il avisa un pont jeté sur une rivière artificielle, et il eut l'idée de s'y poster. Du haut de cette arche en dos d'âne, il dominait les sentiers et les gazons. La place était bien choisie pour voir venir de loin. Il s'y tint, et attendit comme un chasseur qui guette, à la lisière d'un bois, le passage des bécasses.

Derrière lui, s'élevait une colonnade autour

d'une pièce d'eau, une ruine factice édifiée au dix-huitième siècle, pour imiter les débris d'un temple grec. Le lieu est humide et triste. On n'y vient guère, même pendant la belle saison. Un monsieur s'y promenait cependant, les deux mains dans les poches de son pardessus dont il avait relevé le collet, sans doute pour se garantir du froid. Il tournait autour du bassin en piétinant comme un homme qui a froid aux pieds et qui s'impatiente.

— Voilà un quidam qui m'a tout l'air d'attendre quelqu'un, se dit Olivier. Pourquoi ne serait-ce pas Pillemer qu'il attend? J'ai bien envie d'aller le regarder sous le nez, pour savoir si je le connais. C'est peu probable, mais enfin!...

Sans plus délibérer, l'officier de marine descendit de son observatoire, s'achemina sans bruit vers la colonnade et se mit à en faire le tour, mais pas dans le même sens que le promeneur.

De cette manœuvre, il résulta qu'ils se trouvèrent face à face, et qu'ils s'arrêtèrent court.

— Quoi! c'est vous? s'écria Olivier stupéfait. Que je suis heureux de vous voir!... j'en crois à peine mes yeux. On m'avait dit que vous étiez mort.

— Pardon, monsieur, répliqua sèchement le promeneur, je ne vous connais pas, et je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

— Me serais-je trompé? murmura le lieutenant de vaisseau, en examinant l'homme qu'il venait d'aborder.

Mais non, reprit-il presque aussitôt, je ne me trompe pas. Vous êtes bien Alain de Trigavou.

— Parfaitement, mais, je vous le répète, j'ignore à qui j'ai l'honneur de parler.

— Et moi, je ne me doutais pas que ma campagne en Chine m'eût changé à ce point qu'un de mes anciens amis ne reconnaît plus ma figure. Il est vrai que je porte maintenant toute ma barbe. Voyons, mon cher, regardez-moi bien. Vous ne vous souvenez pas d'avoir présenté à votre cercle, il y a quatre ans, un officier de marine...

— Quoi! vous seriez...

— D'Erquy..., Olivier d'Erquy.

— Ah! mon ami, que d'excuses!... je m'attendais si peu à vous rencontrer ici... je vous croyais au fin fond...

— De la mer? demanda en riant l'officier.

— Non... de l'extrême Orient. Combien je suis heureux de vous revoir! dit M. de Trigavou en serrant avec effusion les deux mains d'Olivier. Depuis quand êtes-vous à Paris?

— Depuis hier.

— Et moi, j'y suis revenu ce matin.

— Ça m'explique pourquoi hier, quand je suis allé vous demander rue de Miromesnil, votre portier m'a répondu qu'il n'avait aucune nouvelle de vous depuis un mois.

— Et il en concluait que j'étais mort.

— Mon Dieu, oui. Et il n'était pas le seul. Mes cousines aussi le croyaient. Elles vous ont pleuré, mon cher.

— Madame du Bourgal et mademoiselle de Bourbriac sont vraiment trop bonnes, et je serais curieux de savoir d'où leur est venue cette idée que j'étais passé dans l'autre monde, sans prendre congé d'elles.

— Elles ont su que vous aviez quitté brusquement La Hunaudaie et que personne ne vous avait plus revu. Là-bas, en Bretagne, on a cru aussi qu'il vous était arrivé malheur. Le docteur Avaugour en est convaincu.

— Le médecin de Dinan! Vous l'avez vu?

— Je l'ai rencontré chez ma cousine, et je le quitte à l'instant.

— On a vraiment trop d'imagination en province! Comment! parce qu'il me plaît de m'absenter sans dire où je vais, on s'amuse à répandre le bruit de ma mort? C'est stupide!

— D'accord! mais ça prouve aussi que vous

avez des amis qui s'inquiètent de vous. Ils s'alarmaient à tort. Vous êtes vivant. Tout est pour le mieux. Seulement il me tarde de rassurer sur votre sort madame du Bourgal et sa sœur. Et j'y pense... l'hôtel de l'avenue de Friedland est à deux pas... voulez-vous que nous y allions ensemble?... Ce sera un coup de théâtre... elles vont vous prendre pour un revenant.

— Je ne tiens pas à leur faire peur. Et puis, ceci entre nous, je ne puis pas m'éloigner d'ici. J'attends quelqu'un.

— Une femme, hein?

— Pensez-en ce qu'il vous plaira, mon cher Olivier.

— Bon! je devine. C'est avec elle que vous vous êtes caché pendant un mois. Je comprends pourquoi vous ne donniez de vos nouvelles à personne.

— Je ne me suis pas caché. J'ai voyagé.

— Incognito. Ça revient au même. Vous avez joliment bien fait, car dans la vie il n'y a de bon que l'amour. Tout le reste n'est rien. Mais je vous gêne, sans doute, et je vais vous quitter. J'irai seul chez ma cousine, et je lui annoncerai votre prochaine visite.

— Non, non. Restez, cher ami. Je suis en avance sur l'heure de mon rendez-vous, et nous avons le

temps de causer un peu. Vous savez que ce pauvre baron est mort d'une façon tragique?

— Hélas! oui, et jamais catastrophe ne m'a surpris davantage.

— Et moi donc! j'avais quitté La Hunaudaie précisément l'avant-veille; j'ai appris par les journaux ce lamentable événement... et je n'en sais pas plus long que le premier jour. Comment madame du Bourgal supporte-t-elle son malheur?

— Elle est profondément affligée... et elle n'aime pas à entendre parler de la mort de son mari. Sa sœur a beaucoup de chagrin, et ce qui la désole, c'est qu'on accuse du crime un homme qui l'intéresse et qui m'intéresse aussi... un garde-chasse qui a servi sous le général... dans les cuirassiers... Pierre Calorguen... vous avez dû le voir, là-bas.

— Peut-être bien. Sait-on pourquoi il a tué son maître?

— Mademoiselle de Bourbriac affirme qu'il ne l'a pas tué, et je pense comme elle. Je vous dirai même que j'irai peut-être faire un tour à Trigavou, pour tâcher de rassembler des témoignages favorables à ce garçon. Ma cousine Viviane m'a prié de l'aider à le défendre. Je vous demanderai, avant de me mettre en campagne, des renseigne-

ments sur les gens du pays. Vous les connaissez mieux que moi. Et je vous tiendrai au courant de mes opérations, car j'espère que nous allons nous voir souvent.

— Je l'espère bien aussi. Je vais reprendre mes quartiers d'hiver et mes habitudes parisiennes. Nous pourrons nous rencontrer tous les jours au Cercle.

— C'est convenu. Et nous nous verrons aussi chez madame du Bourgal, lorsque je serai revenu de mon voyage en Bretagne.

— Quand comptez-vous donc partir?

— Je n'en sais trop rien. Ça dépend de ce que décidera ma cousine, mademoiselle de Bourbriac. Je me suis mis à sa disposition. Ce sera sans doute très-prochainement, car ce malheureux Calorguen doit passer aux assises le mois prochain. Et nous n'avons pas de temps à perdre pour agir en sa faveur.

Mais... à propos... savez-vous que le témoin le plus acharné contre lui, c'est votre fermier de La Hunaudaie, un nommé Pillemer?

— Comment le saurais-je? Je suis arrivé ce matin, j'étais parti deux jours avant le crime, et pendant mon absence je n'ai pas, vous le croirez sans peine, entretenu de correspondance avec ce brave homme qui sait à peine écrire. Du reste, je ne

comprends pas comment il se trouve mêlé à cette affaire. La Hunaudaie est loin du château, et Pillemer ne s'éloigne guère de sa ferme.

— Il est ici en ce moment.

— Pas possible!

— Je viens de le rencontrer.

— Vous le connaissez donc?

— Non. C'est le docteur Avaugour qui me l'a montré.

— Le docteur Avaugour se sera trompé. Pillemer n'est jamais venu à Paris. Je ne l'y ai pas appelé, et si, par impossible, il y était venu sans ma permission et sans me prévenir, je l'aurais déjà vu. Il sait où je demeure.

— Il ne vous aura pas trouvé chez vous, et il vous cherche. Je l'ai entendu demander à un passant le chemin du parc Monceau.

— Allons donc! Pillemer n'a de sa vie entendu parler du parc Monceau.

— Votre concierge a pu lui dire que vous y étiez.

— Mon concierge!... Alors, vous vous imaginez que je le mets dans la confidence des rendez-vous qu'on me donne?

— C'est vrai... ma supposition n'a pas le sens commun... Et, du reste, peu m'importe de savoir qui cherche ce Pillemer.

— Mais je vous répète, mon cher ami, que ce n'est pas lui. Avaugour a mal vu.

— Je commence à le croire... et moi, j'ai peut-être mal entendu. Si l'homme que le docteur a pris pour votre fermier avait eu l'intention de se faire conduire au parc Monceau, je l'y aurais aperçu, depuis une demi-heure que j'y circule... Je ne lui en veux pas, puisque je vous y ai trouvé. Et je n'y serais pas venu si je ne l'avais pas rencontré au coin de l'avenue de Friedland et du faubourg Saint-Honoré.

— Alors, vous l'avez suivi?

— Je l'avoue... et je reconnais que j'ai été très-bête. Si j'avais su que vous n'étiez pas mort, Dieu merci! je n'aurais pas fait cette sottise. Au lieu de suivre cet homme, je vous aurais prié tout bonnement de me dire ce que vous pensez de lui.

— Je n'en pense que du bien. Il avait déjà la terre de La Hunaudaie du vivant de mon père. Il y a gagné de l'argent, et il aurait pu me quitter pour vivre indépendant. Il m'est resté fidèle dans le malheur. Il soigne mes intérêts, et il me tient lieu de domestique. J'ai en lui une entière confiance, et il la mérite.

— Il est donc incapable de faire un faux témoignage?

— Tout à fait incapable. Et j'ajoute qu'il n'a, que je sache, aucun motif de haine contre le garde de M. du Bourgal. Du reste, il se peut que j'aille moi-même un de ces jours à La Hunaudaie. Si j'y vais, j'interrogerai Pillemer, je le confesserai à fond, et je vous rendrai compte de la conversation que j'aurai avec lui.

Tout en causant, ces messieurs s'étaient éloignés peu à peu de la colonnade qui entoure la pièce d'eau. Olivier comprenait très-bien qu'Alain ne voulait pas que la femme qu'il attendait le trouvât en colloque avec un inconnu. Alain se retournait souvent, sans doute pour voir si elle n'arrivait pas. Ils s'étaient rapprochés de la grille du boulevard Malesherbes et de la grande allée qui y aboutit. Olivier avisa un fiacre trottinant au milieu de cette allée, et à la portière de ce fiacre la figure de l'homme qu'il y avait vu monter au coin de la rue de Téhéran.

— C'est lui! murmura-t-il, en serrant le bras d'Alain.

— Qui?... mon fermier?

— Oui, là... dans cette voiture de place...

Alain regarda, mais l'homme s'était déjà renfoncé dans le fiacre qui continuait son chemin.

— Je n'ai pas eu le temps de le voir, mais il

nous a vus, je suppose? demanda M. de Trigavou.

— Oh! parfaitement.

— Alors, ce n'est pas Pillemer, car Pillemer m'aurait reconnu, et il serait descendu pour me parler. Mais afin d'être plus sûr que ce n'est pas lui, vous pouvez courir après la voiture, dit Alain en riant; elle ne va pas vite, vous la rattraperez facilement.

— Cher ami, vous avez raison de vous moquer de moi, répondit gaiement Olivier. Je ne l'ai pas volé, en vous ennuyant, comme je le fais, de mes assertions et de mes chimères. C'est la faute du docteur qui m'a monté la tête. Il faut qu'il ait eu la berlue de confondre un bourgeois de la banlieue avec un paysan breton. N'en parlons plus; retournez à votre rendez-vous, et excusez-moi de vous avoir retenu si longtemps.

— Le mal n'est pas grand, puisque la personne n'est pas encore arrivée. J'y ai eu l'œil.

— Je m'en suis bien aperçu. Mais elle ne peut plus tarder à paraître, et il est inutile qu'elle me voie. Je me sauve... je cours chez madame du Bourgal...

— Pour lui apprendre que vous m'avez vu?

— Certainement. Elle ne me pardonnerait pas de lui cacher une si heureuse rencontre.

— Oh! je serais allé, très-prochainement, lui rendre mes devoirs; mais je ne vous empêche pas de lui annoncer ma résurrection; seulement je vous serai obligé de ne pas lui dire que vous m'avez rencontré posant, au parc Monceau, comme un amoureux transi.

— Pour qui me prenez-vous, mon cher Alain? Croyez, je vous en prie, que je sais garder pour moi les confidences que me fait un ami à propos d'une femme. C'est sacré.

Maintenant, quand vous reverrai-je?

— Demain, si vous voulez... au Cercle, de cinq à six. Nous y dînerons, si le cœur vous en dit. Aujourd'hui, je ne suis pas libre... et je ne vous engage pas à venir chez moi, demain. Je n'y serai pas de toute la journée. Après une absence d'un mois, j'ai un tas d'affaires à régler.

— Bon! je comprends, et il me suffit que nous dînions ensemble.

Après avoir échangé une cordiale poignée de main, les deux amis se séparèrent.

Olivier était enchanté d'avoir retrouvé un aimable camarade qui pouvait servir ses projets, mais il maugréait contre la légèreté de M. Avaugour. Il se demandait même si ce docteur s'intéressait vraiment à Calorguen. Il doutait de sa sincérité autant

que de la sûreté de son coup d'œil, et il se disait qu'Alain de Trigavou serait un allié plus clairvoyant et aussi plus dévoué, dans la campagne qu'il s'agissait d'entreprendre pour sauver le protégé de Viviane de Bourbriac.

Olivier, assurément, n'aurait pas pensé ainsi s'il avait su que ce gentilhomme, qui lui inspirait tant de confiance, était l'amant de madame du Bourgal; mais Olivier revenait de Chine et n'avait pas le moindre soupçon de ce qui se passait au château depuis qu'il courait les mers.

Arrivé à l'hôtel de l'avenue de Friedland, il jugea inutile de voir ses cousines pour leur apprendre que leur voisin de campagne était en parfaite santé. Il écrivit au crayon quelques mots sur sa carte de visite, la remit au valet de pied en lui recommandant de la porter immédiatement à madame la baronne, et s'en alla, ravi d'être le premier à annoncer aux deux sœurs une si heureuse nouvelle.

Il ne prévoyait pas les effets qu'elle devait produire

Sans le savoir et sans le vouloir, il venait de mettre le feu aux poudres.

IV

Alain de Trigavou, que tant de gens avaient cru mort, ne s'était jamais mieux porté et venait de reprendre son train de vie accoutumé, train modeste s'il en fut, et conforme à l'état de sa fortune.

Avec douze mille francs de rente, un homme n'est pas riche à Paris; alors même qu'il passe chaque année six mois à la campagne. Il est presque pauvre si sa naissance et ses relations l'obligent à aller beaucoup dans le monde.

Alain se trouvait précisément dans ce cas-là, car il ne fréquentait que des millionnaires. Mais il avait su arranger son existence.

D'abord, comme il ne dépensait presque rien pendant son séjour à La Hunaudaie, ses douze mille francs de revenu équivalaient à vingt, pendant les mois d'hiver. Il faisait partie d'un cercle

très-bien posé où il dînait excellemment pour un prix très-modéré, lorsqu'il ne dînait pas dans d'opulentes maisons, où on l'invitait fréquemment. Il ne jouait pas, ou du moins il ne jouait qu'au whist, et il y gagnait souvent. Il ne faisait pas de folies pour les demoiselles à la mode. Il n'avait ni voiture, ni valet de chambre. Il habitait, rue de Miromesnil, un entre-sol très-confortablement meublé, et son unique serviteur était son portier.

Son luxe était d'avoir un cheval de selle, qu'il logeait dans une écurie de louage, et qu'il emmenait avec lui en Bretagne, où il le nourrissait sur les herbages de la ferme.

Alain prouvait, par son exemple, une vérité bien connue : à savoir que Paris est encore la ville du monde où un homme avisé et expérimenté peut vivre le mieux pour très-peu d'argent.

Après cette absence d'un mois qui l'avait fait rayer de la liste des vivants par des amis des deux sexes, trop prompts à s'alarmer, et même par son fidèle concierge, Alain s'était réinstallé avec un vif plaisir dans son appartement, et le lendemain de sa promenade au parc Monceau, il n'avait pas encore quitté le coin de son feu à trois heures de l'après-midi.

S'il était resté chez lui, c'est qu'il attendait une visite, car il ne doutait pas que cet excellent Olivier ne se fût empressé d'annoncer à la baronne la résurrection de son voisin de campagne.

Madame du Bourgal, avant d'être veuve, ne venait jamais chez son amant. Aussi prudents l'un que l'autre, ils s'étaient fait une loi de ne pas s'exposer à être surpris, et, quoi qu'il leur en coûtât, ils se privaient de se donner des rendez-vous à Paris. Ils se dédommageaient l'été au château, où le général était beaucoup moins sur le qui-vive et ne surveillait presque plus sa femme; en quoi il ressemblait à tous les maris trompés, qui voient toujours le danger là où il n'est pas.

Maintenant, Flavie était libre, complétement libre. Le monde avait eu l'œil sur elle pendant les premiers temps, mais personne ne s'occupait plus d'une femme qui, depuis son veuvage, vivait plongée dans sa douleur, sans donner prise à la moindre critique. La disparition d'Alain avait eu pour effet d'empêcher Flavie de se compromettre et de lui permettre, après un mois d'abstention forcée, de renouer sans péril avec l'amant qu'elle avait pleuré.

Alain y comptait bien, et depuis la catastrophe, toutes ses pensées, tous ses actes tendaient à pré-

parer pour lui et pour sa maîtresse, au moment où il reparaîtrait, un bonheur durable, un bonheur que rien ne troublerait désormais.

Et ce moment était venu. La veille, en recevant la carte d'Olivier qui lui annonçait l'heureux événement, Flavie avait failli étouffer d'émotion. Mais on ne meurt pas de joie, et elle avait su se contenir, à ce point qu'elle s'était bien gardée d'apprendre à Vivette que M. de Trigavou vivait encore, et qu'elle avait attendu au lendemain pour aller se jeter dans les bras de son amant. Elle ne voulait pas que ses gens remarquassent qu'elle sortait le soir, pour la première fois depuis son retour à Paris. Et puis, Olivier, dans sa note au crayon, ne donnait pas de détails. Il avait écrit tout simplement sur sa carte de visite : « Alain de Trigavou est revenu. Je viens de le voir. »

En courant immédiatement rue de Miromesnil, Flavie aurait risqué de n'y trouver personne. Elle connaissait les habitudes d'Alain. Elle savait qu'il déjeunait chez lui, à midi, et qu'après ce déjeuner, toujours très-court, il restait dans sa chambre pour y fumer un cigare. A une heure, elle quitta son hôtel, en disant à sa sœur qu'elle allait profiter du beau temps pour descendre à pied l'avenue des Champs-Élysées. A la place de la Concorde, elle

prit un fiacre et se fit conduire à la porte de la maison où demeurait M. de Trigavou.

Ce fut lui qui vint ouvrir quand elle sonna. Il l'attendait, et il le lui fit bien voir, car il ne perdit point son temps à lui demander ou à lui fournir des explications. Au lieu d'échanger de vaines paroles, ils s'envolèrent ensemble vers le septième ciel des amoureux et eurent tôt fait d'oublier en s'enivrant de bonheur les chagrins du passé et les incertitudes de l'avenir. Mais, si brûlants qu'ils soient, les transports ont une fin, et ils se retrouvèrent, les mains dans les mains, les yeux dans les yeux, comme ils étaient là-bas, au château, pendant cette sombre nuit où M. du Bourgal avait troublé leur tête-à-tête. Le souvenir leur revint à tous les deux de ces instants, les derniers qu'ils eussent passés ensemble, et il n'en fallut pas davantage pour que les questions se pressassent sur leurs lèvres.

— Enfin! demanda l'amant, tu vas me dire ce qui est arrivé à Trigavou, après notre brusque séparation...

— Mais toi, interrompit la maîtresse, qu'as-tu fait depuis un mois?... Pourquoi ne m'as-tu pas donné signe de vie?

— Je ne pouvais pas t'écrire, répondit Alain. Je craignais que ma lettre tombât en d'autres mains

que les tiennes. J'ai ignoré, les premiers jours, que ton mari eût été tué, et je pensais qu'il te gardait à vue. Quand, un peu plus tard, j'ai lu les journaux qui annonçaient l'événement, j'y ai lu aussi qu'une instruction était ouverte. Alors, j'ai fait le mort, de peur de te compromettre. Dès que les gens de justice fourrent leur nez dans une affaire, une extrême prudence devient de rigueur. Si je t'avais écrit, je n'aurais pas manqué de faire allusion à notre aventure... et pour nous mettre tous les deux dans un très-mauvais cas, il aurait suffi qu'on saisît ma lettre à la poste. J'ai compris tout de suite que, dans ton intérêt et dans le mien, il fallait que je disparusse, pour un temps. C'est ce que j'ai fait, et je ne m'en repens pas, car nous voilà maintenant dans une excellente situation. Personne ne m'a vu entrer au château, ni en sortir, la nuit de la Saint-Hubert. Personne n'a su, ni même soupçonné que j'étais ton amant. Personne ne s'étonnera donc que tu me reçoives chez toi. Quant à ceux qui s'aviseraient de me demander ce que je suis devenu depuis la mort de M. du Bourgal, j'ai pour eux une réponse toute prête... et je n'aurai pas besoin de mentir. Je suis allé en Écosse, chez un lord de mes amis, qui pourrait l'attester, si l'on se permettait de douter de ma parole.

— Vrai?... bien vrai?...

— Comment! toi-même... tu doutes! T'imaginerais-tu, par hasard, que j'étais caché chez une femme?... Tu sais bien que je n'ai jamais aimé que toi, et que je t'aime encore davantage depuis que tu as tant souffert.

— Pardonne-moi, mon Alain! je suis folle de t'accuser... que veux-tu !... j'étais si malheureuse!... et puis, j'ai toujours été jalouse, tu t'en souviens...

— Et moi donc! dit Alain en souriant. Je le suis encore... Si jamais tu me donnais un rival...

— Tais-toi! cria la baronne, en lui fermant la bouche avec un baiser.

— Oh! j'espère bien que non. Mais je te préviens que j'y veillerai. Maintenant, parlons sérieusement. Tu ne m'as pas répondu, lorsque je t'ai demandé de m'apprendre ce qui s'est passé, après que tu m'as poussé dans la chambre de la tour. J'ai écouté d'abord à travers la porte; j'ai entendu ton mari annoncer l'intention de s'établir chez toi et de n'en plus bouger. J'ai deviné sans peine qu'il se promettait de me bloquer, pour me forcer à me montrer.

— Tu as dû entendre aussi les coups de marteau des ouvriers qui, par son ordre, clouaient une plaque de tôle, pour condamner la porte.

— Non... Ah çà, il voulait donc me murer dans ce trou et m'y laisser mourir de faim?

— Parfaitement.

— Alors, il était plus féroce et surtout plus lâche que je ne pensais. Décidément, il méritait son sort. Mais, dis-moi... l'a-t-on enlevée, cette plaque, après le coup de fusil qui l'a tué?

— Je l'aurais brisée si j'avais été seule, mais le docteur Avaugour est survenu... M. du Bourgal l'avait envoyé chercher à Dinan, sous prétexte que j'étais malade... il est arrivé juste au moment où mon mari venait de tomber... c'est lui qui, le premier, a constaté la mort. Puis, le juge de paix, M. Miniac, a paru. A-t-il supposé qu'un homme était enfermé dans la tour? C'est possible, car il a fait immédiatement déclouer la plaque.

— En ta présence?

— Oui, j'étais là... plus morte que vive.

— Tu as dû être bien étonnée, quand tu as vu que la chambre était vide.

— J'ai été terrifiée... je me suis évanouie.

— Mais quand tu es revenue à toi, tu n'as pas dit, je suppose, pourquoi tu avais ressenti une si vive émotion!

— Non. Du reste, ils ne me l'ont pas demandé.

Ils ont pensé que j'étais à bout de forces, après tant de secousses.

— C'est fort heureux. Et toi, ma Flavie, qu'as-tu pensé de cette disparition miraculeuse?

— Je suis restée une heure sans connaissance, et lorsque j'ai repris mes sens, j'ai cru d'abord que je venais de faire un mauvais rêve. Plus tard, j'ai cru que tu avais péri en cherchant à te sauver.

— Alors tu as deviné que le cachot devait avoir une issue. Il en a une, en effet, et je la connais depuis que je suis né... Un chemin creusé dans l'épaisseur du mur. Ils ne l'ont pas trouvé, et ils ne le trouveront pas. Il ne s'agit pourtant que de déplacer une des pierres de la maçonnerie, mais il faut savoir laquelle.

— D'autres que toi le savent. Ce chemin est presque une oubliette qui aboutit au pied de la tour. Il y avait une ouverture qu'on a murée, il y a cinq ans. J'ai cru que tu t'étais engagé dans ce puits, et que...

— Je n'ai eu garde de me jeter dans cette impasse. Je n'en serais pas sorti. Au lieu de descendre, j'ai monté. Le mur est creux de la base au faîte, et le couloir perpendiculaire avait autrefois deux issues, une en bas qu'on a bouchée, et une en haut qui est

restée libre. En grimpant comme un ramoneur, j'ai atteint la toiture pointue qui cache l'ancienne plate-forme de la tour. Le reste n'était rien. Ce toit a une lucarne, et le lierre a poussé jusque-là, ce lierre secourable qui m'a si souvent servi d'échelle pour entrer chez toi par la fenêtre.

— Cette fois, il t'a servi à fuir. Et moi qui te croyais perdu !... Si j'avais su...

— Je ne me suis pas attardé en route, tu peux le croire. Vingt minutes après l'arrivée de ton mari, je prenais pied sur le sol du parc. J'ai filé le long du mur vers la brèche que tu connais, et, de là, droit sur La Hunaudaie. J'y suis arrivé à une heure et demie. Naturellement, Pillemer, mon fermier, était couché. Je ne l'ai pas réveillé. J'avais réfléchi en route, et mon parti était déjà pris. Je suis monté dans ma chambre, j'ai ouvert mon secrétaire, où j'ai toujours une centaine de louis pour les cas imprévus. J'ai rempli mes poches, et je me suis acheminé tranquillement vers Dinard, où je suis arrivé avant le jour ; tu sais que je suis bon marcheur. Là, j'ai pris le premier bateau qui m'a déposé à Saint-Malo. A dix heures, je m'embarquais sur un grand vapeur anglais qui part tous les mardis pour Southampton, et le lendemain soir j'étais à Londres.

J'ai bien fait d'y aller. Si j'étais resté en Bretagne, j'aurais pu me trouver dans une situation difficile, tandis que personne dans le pays ne s'est occupé de moi. Du reste, quand je suis parti, je ne prévoyais pas que ton mari serait tué le lendemain, et je voulais lui jouer un tour de ma façon... le laisser croire que j'étais mort de faim dans la tour et se réjouir de s'être débarrassé de moi, puis le confondre en me présentant un beau jour au château, pour lui faire une visite de politesse. Il y aurait eu de quoi le guérir à tout jamais de ses soupçons.

Les choses ont tourné autrement, et je n'en suis pas fâché, puisque les obstacles qui nous séparaient n'existent plus. Mais il faut que je sache à quoi m'en tenir sur ce meurtre. On accuse ce garde... on l'a arrêté. Est-ce lui qui a fait le coup?

— Je n'en doute pas.

— Bon!... mais pourquoi a-t-il assassiné le général?... Pas pour m'être agréable, assurément. Il me déteste.

— Il l'a tué parce qu'il est amoureux de moi, répondit, après avoir un peu hésité, madame du Bourgal.

— Amoureux de toi! s'écria M. de Trigavou. Lui!... un domestique! c'est un peu fort... mais,

au fait, je me souviens maintenant que tu m'as déjà dit cela, avant la catastrophe.

— Je te parlais de cet homme au moment où mon mari est arrivé, murmura Flavie.

— Oui, je me rappelle... Je venais de te raconter que le drôle me regardait de travers, et que je le soupçonnais de m'espionner.

— Tu ne te trompais pas. Il a fait mieux. Il a découvert que tu étais mon amant, et il sait ce qui s'est passé au château pendant la nuit de la Saint-Hubert... pas tout ce qui s'est passé, car il te croit mort. C'est lui qui m'a dit que tu avais dû tenter de fuir par le soupirail et périr étouffé.

— Tu l'as donc vu après le meurtre?

— Le jour des funérailles, je suis allée chez sa mère, qui est malade et qui habite près de Trigavou. Il était là. Il a osé me demander un entretien particulier. J'ai consenti à l'entendre...

— Et il t'a avoué qu'il avait tué le général?

— Non. Il m'a juré qu'il était innocent. Mais il m'a déclaré qu'il m'aimait, et qu'il se réjouissait d'être débarrassé de toi. Plût au ciel qu'il eût réussi à se sauver! Les gendarmes l'ont arrêté au moment où je venais de le quitter.

— Et il sait que j'étais dans la chambre, lorsque ton mari est arrivé?

— Oui. Je suis sûre qu'il t'a vu escalader la fenêtre.

— Alors, nous sommes à la merci de ce coquin. Il parlera... ne fût-ce que pour détourner les soupçons sur un autre.

— Non. Il se taira.

— Parce qu'il espère que tu le récompenseras de son silence. Mais il possède un secret qui peut nous perdre. S'il dit que j'étais ton amant, c'est moi qu'on accusera du meurtre.

— Tu n'auras pas de peine à prouver que tu étais en mer, à l'heure où le crime a été commis. Mais, moi, j'ai tout à craindre.

— Comment cela?

— Écoute!... il faut que tu saches tout. Tu me jugeras après m'avoir entendue, et tu me conseilleras. Voici ce que j'ai fait : après l'horrible nuit où nous avons été surpris, mon mari ne m'a pas quittée un seul instant. Il a fait, devant moi, condamner la porte de la cachette, et il m'a annoncé qu'il ne sortirait plus de ma chambre, qu'il y passerait huit jours, quinze jours s'il le fallait. C'était ton arrêt de mort qu'il me signifiait. Et il me forçait à rester là!... près de cette plaque derrière laquelle tu allais agoniser lentement dans les tortures de la faim! Je ne pouvais pas deviner que tu avais

trouvé un moyen de fuir. Vingt fois, j'ai été au moment de demander grâce à ton bourreau... de lui crier : Tuez-moi et épargnez mon amant... Si j'avais eu un couteau, je le lui aurais plongé dans le cœur... mais je n'avais pas d'armes, et j'errais comme une affolée, à travers cette chambre où il écrivait des lettres, après avoir déjeuné tranquillement... La fenêtre était ouverte... j'ai vu ce Calorguen qui passait et qui me regardait... ses yeux me disaient qu'il m'aimait... que m'importait de me perdre pour te sauver?... j'ai écrit au crayon sur une feuille de papier de mon carnet, et je la lui ai jetée... Il l'a ramassée... il l'a lue, et il s'est enfui...

— Et sur cette feuille, il y avait?...

— Deux mots seulement : « Tue-le!... » Je savais qu'il comprendrait.

— Ainsi, l'homme n'a qu'à montrer ce billet pour que la justice t'envoie t'asseoir à côté de lui sur le banc des accusés!... car il ne te l'a pas rendu, je suppose?

— Non... il l'a, je crois, confié à quelqu'un.

— C'est encore pis. Mais achève ta confession. A quel moment le général a-t-il été frappé?

— Au moment où la nuit tombait. J'avais jeté le billet vers trois heures.

— Calorguen n'a pas perdu de temps pour exécuter l'ordre que tu lui avais donné. Et tu espères qu'il ne se servira pas de l'arme qu'il a contre toi?

— Il me l'a juré, et je suis presque certaine qu'il tiendra son serment.

— Au fait!... s'il te dénonçait, ce serait comme s'il avouait qu'il est coupable. Il se taira peut-être, tant qu'il aura l'espoir d'être acquitté. Mais s'il est condamné, il parlera pour sauver sa tête. Je conclus que nous devons souhaiter qu'on l'acquitte. Si je pouvais l'aider à se tirer d'affaire, je travaillerais pour lui.

— Tu ignores sans doute que c'est ton fermier qui l'accuse.

— Je le sais. Olivier d'Erquy me l'a dit, hier, quand je l'ai rencontré... Et il m'a fait des contes à dormir debout. Il prétend que Pillemer est à Paris, que le docteur Avaugour le lui a montré dans la rue et lui a conseillé de le suivre, et qu'en effet, il l'a suivi... De quoi se mêle-t-il, ce marin? Il m'a annoncé qu'il allait se transporter à Trigavou, et y ouvrir une enquête, à seule fin de démontrer l'innocence de Calorguen. D'où lui vient ce beau zèle?

— C'est Vivette qui l'a endoctriné.

— Ta sœur!... elle s'intéresse donc aussi à Calorguen?

— Oui... et je vais t'apprendre une grosse nouvelle... Olivier est amoureux d'elle... amoureux fou.

— Vraiment?

— Hier, en ma présence, il l'a demandée en mariage, et elle n'a pas dit non.

Flavie, en parlant ainsi, regardait Alain dans le blanc des yeux.

— Ce sera un couple bien assorti, dit-il sans sourciller.

Le visage de madame du Bourgal s'éclaircit.

— Alors, reprit-elle, tu ne seras pas fâché que ce mariage se fasse?

— Pas du tout. Pourquoi cette question?

— Parce que, l'hiver dernier, tu faisais la cour à Vivette.

— Moi?

— C'est elle-même qui me l'a dit. Elle affirme qu'au bal de madame de Sartilly tu t'es déclaré.

— Les jeunes filles sont folles, ma parole d'honneur! Je lui ai adressé des phrases complimenteuses qui n'étaient que des politesses banales. Ce n'est pas ma faute si elle les a prises pour une dé-

claration. Je pensais qu'elle avait trop d'esprit pour s'y tromper.

— Elle s'y est trompée parce qu'elle t'aime!

— Allons donc!

— Elle t'aime en secret depuis longtemps.

— Et elle a accepté du premier coup les propositions matrimoniales de son cousin! s'écria Trigavou en éclatant de rire.

— Elle les a acceptées, parce qu'elle te croyait mort. Olivier le croyait aussi à ce moment-là.

— Et, depuis hier, tu n'a pas annoncé à ta sœur que j'étais vivant?

— Non. Je voulais te voir avant de le lui dire.

— Alors, tu m'as soupçonné de correspondre à la flamme de cette étourdie?

— Peut-être.

— Eh bien! rassure-toi. La place est prise, et mon cœur n'est pas assez vaste pour loger deux amours à la fois. D'ailleurs, si ta cadette a brûlé pour moi, ce dont je doute, ce feu de paille a dû s'éteindre, car je n'ai rien fait pour l'attiser. Et s'il s'est allumé, cela prouve qu'elle ne s'est jamais doutée de notre liaison.

—Non... fort heureusement... et pourtant le lendemain de cette nuit funeste, elle a pu comprendre qu'un drame se jouait chez moi. Elle y est

venue pendant que mon mari me gardait à vue. J'avais perdu la tête... on la perdrait à moins... et j'ai commis l'imprudence de la prier de m'aider à sauver quelqu'un.

— Quoi! devant ton mari!

— Il venait de sortir pour donner ses ordres aux ouvriers qui ont cloué la plaque. Il est rentré presque aussitôt, et Vivette n'a pas eu le temps de me demander des explications. Elle est assez intelligente pour avoir deviné qu'un homme était enfermé dans la tour, mais elle n'a rien dit... ni à moi, ni au docteur Avaugour, ni au juge de paix, ni au procureur de la République.

— Et, depuis le dénoûment du drame, elle ne t'a pas interrogée?

— Pas une seule fois. Mais son silence m'inquiète plus que ne me troubleraient ses questions, si elle m'en adressait. Vivette n'est plus avec moi comme elle était autrefois. L'idée d'une séparation ne l'effraye pas. Je suis même certaine qu'elle désire me quitter.

— Dame! si elle épouse Olivier...

— Je ne pourrai plus vivre avec elle, c'est évident. Mais avant qu'il fût question, entre elle et moi, de ce mariage, elle m'a annoncé son intention d'acheter une petite terre en Bretagne,

près de Trigavou, et de s'y établir à demeure.

— En effet, c'est bizarre. Que conclus-tu de ce projet et de la froideur qu'elle te marque?

— Qu'elle est convaincue que j'ai un amant. Peut-être même croit-elle que c'est cet amant qui a tué mon mari. Et peut-être est-ce aussi pour cela qu'elle prend si chaudement la défense de Calorguen. Mais elle ne sait pas que cet amant, c'est toi. Si elle le savait...

— Elle ne t'aurait pas confié qu'elle s'était prise d'une belle passion pour moi. C'est ce que je te disais tout à l'heure. Mais la situation va changer de face, quand elle apprendra que je suis vivant.

— Elle est engagée avec Olivier. A eux deux, ils vont essayer de sauver Calorguen. Nous ne pouvons pas les en empêcher. Mais il y a là un danger que je ne veux pas courir. Avant de t'avoir retrouvé, j'étais décidée à quitter la France. J'ai annoncé ma résolution à Vivette, qui n'en a pas paru surprise et qui l'a approuvée. Tu vis, tu es à moi. Nous partirons ensemble, et le plus tôt sera le mieux.

— Partir! tu n'y penses pas. Tu me l'as proposé avant la mort de ton mari, et j'ai refusé. Maintenant, ce serait bien pis. On nous accuserait de l'avoir assassiné. Il nous faut au contraire laisser

passer l'orage... c'est-à-dire le procès de ce garde... et je suis d'avis de faire cause commune avec ceux qui le défendent. Je voudrais qu'il pût s'évader, mais je ne l'espère pas... et il me suffira qu'il soit acquitté. Tu me dis que mon fermier l'accuse...

— Ton fermier l'a vu tirer le coup de fusil.

— Il croit l'avoir vu... et quand j'aurai causé avec lui, il sera moins affirmatif. Je trouverai un avocat de Paris qui plaidera pour Calorguen et qui enlèvera l'acquittement... Une fois libre, Calorguen n'aura plus d'intérêt à te compromettre... et l'on pourra s'entendre avec lui.

— J'en doute... Je lui ai déjà offert de l'argent pour le décider à passer à l'étranger. Il l'a refusé.

— Il sera plus traitable quand il n'aura plus rien à craindre... et si tu l'en pries, il consentira à disparaître. Alors tout ira bien. Ta sœur épousera son Olivier.

— Et moi? demanda Flavie en dévisageant son amant.

— Toi, tu te résigneras pour un temps à ne rien changer à nos relations présentes. Nous nous verrons ici en secret, et tu me recevras ouvertement chez toi, comme tu as le droit de recevoir un ami de ton cousin qui va bientôt devenir ton

beau-frère. Ce sera une année d'épreuves... une année qui se passera très-vite, et au bout de laquelle nul ne s'étonnera que je demande ta main et que tu me l'accordes.

— Alors... tu m'épouseras?

— Je t'épouserais demain, si je le pouvais. Mais la loi s'y oppose. Pourquoi doutes-tu de ma sincérité?

— Parce que tous les hommes sont des égoïstes et des ingrats. J'ai risqué pour toi ma réputation et ma vie. Tu trouves fort bien de rester comme nous sommes, jusqu'au jour où tu te lasseras de cette liaison qui m'a coûté si cher. Mais qui me prouve que le sacrifice que je t'ai fait ne se retournera pas contre moi?... Qui me prouve que, le jour où je te rappellerai ta promesse, tu ne te diras pas : « Si je l'épousais, elle me tromperait comme elle a trompé son premier mari. »

— Tu me connais bien mal... et en vérité, je ne te comprends pas. Il y a un mois, là-bas, dans cette chambre qui confine à la tour, tu me reprochais de ne pas t'aimer assez, parce que je refusais de fuir avec toi. Maintenant, tu ne veux pas me croire quand je te jure de t'épouser. Mais c'est le rêve de toute ma vie qui s'accomplira quand nous serons unis pour toujours! Et à présent que te

voilà libre, je ne le réaliserais pas!... Je pourrais hésiter, parce que te voilà riche par la mort du général, et que je suis resté pauvre; mais tu ne me feras pas, je l'espère, l'injure de penser que je t'épouserai pour ton argent.

— Non, dit lentement Flavie, et personne ne t'accusera de faire un mariage d'intérêt, car ma fortune est à peine égale à la tienne. M. du Bourgal m'avait tout donné par testament. Il l'a révoqué le jour de sa mort, ce testament. Je n'ai plus rien que la dot qu'il m'a reconnue par contrat en m'épousant.

C'est ma sœur qui est sa légataire universelle.

Et, comme Alain se taisait, la baronne du Bourgal reprit d'une voix altérée par une amère émotion:

— Elle t'a aimé... tu sauras bien te faire aimer encore... il ne tient qu'à toi d'être son mari.

Alain de Trigavou avait l'esprit prompt et la parole facile, et pourtant sa réponse ne vint pas vite. Évidemment, il ne s'attendait pas au désastre que madame du Bourgal lui apprenait sans préparation, au moment même où il venait de protester de son désintéressement. Il se trouvait dans situation d'un cavalier qui perd un instant l'équilibre, parce que son cheval a fait un faux pas, mais il se remit en selle et il dit en riant:

— Bon ! c'est une épreuve. Tu veux savoir si je t'aime pour toi-même. Je ne te croyais pas si défiante.

Si courte qu'elle eût été, son hésitation avait blessé Flavie, et cette réplique évasive n'était pas faite pour la rassurer.

— Je te répète que mon mari m'a déshéritée, reprit-elle sèchement. Si tu en doutes, tu n'as qu'à interroger ton ami Olivier. Il était chez moi, hier, quand le docteur Avaugour est venu m'annoncer cette agréable nouvelle.

— Encore ce docteur !... Il est donc écrit que je le trouverai toujours sur mon chemin !

Alain dit cela entre ses dents, et la baronne continua, sans s'arrêter à cette exclamation de son amant :

— Tu peux la tenir pour certaine et me répondre sans ambages. N'essaye pas de me présenter des objections. Ne viens pas me dire, comme tu me l'as déjà dit, le soir de la Saint-Hubert, que nous serons plus heureux en restant comme nous sommes. Je ne veux pas être marchandée. Avoue-moi plutôt que tu ne tiens pas à m'épouser parce que je ne suis pas plus riche que toi. Je saurai ce que tu vaux, et tout sera fini entre nous.

La botte était droite, et, pour la parer, les

feintes les plus habiles n'auraient servi à rien. Alain, mis au pied du mur, ne pouvait pas éviter de se prononcer, et, quoi qu'il pensât au fond, la courtoisie l'obligeait à protester énergiquement contre les imputations de sa maîtresse. En pareil cas, un refus est une injure qu'un gentleman ne fait jamais à une femme, même quand il ne l'aime plus, et l'ancien seigneur de Trigavou se piquait, à juste titre, d'être non-seulement bien né, mais bien élevé.

— Ma chère Flavie, dit-il d'un ton pénétré, tes suppositions m'affligent, et je ne mérite pas que tu me prêtes des sentiments bas. Crois-tu donc que si j'avais cherché un mariage d'argent, je ne l'aurais pas trouvé? Depuis des années, je ne vis que pour toi. J'ai rompu toutes mes relations du monde. Je me suis confiné en Bretagne.

— Vas-tu me le reprocher?

— Non, mais je prétends que tu n'as pas le droit de m'accuser d'être un coureur de dots. Quand je me suis attaché à toi, j'ignorais que ton mari t'avait laissé toute sa fortune, par son premier testament, et quand je l'ai su, parce que tu me l'as dit la veille de sa mort, je ne prévoyais pas qu'il allait être assassiné le lendemain. Aujourd'hui, en m'apprenant qu'il t'a déshéritée, tu me

poses aussitôt une question offensante, et, sans me laisser le temps d'y répondre, tu t'emportes...

— Eh bien! réponds maintenant. Es-tu toujours prêt à m'épouser?

— Plus que jamais. Tu es veuve depuis le 4 novembre. En septembre de l'année prochaine, les dix mois obligatoires seront révolus, et tu deviendras comtesse de Trigavou... à moins que d'ici là tu n'aies changé d'avis.

Ce fut dit d'un ton si ferme et si net que la baronne sauta au cou de son amant.

— Pardonne-moi de t'avoir soupçonné, murmurait-elle en le dévorant de baisers.

Ce n'était pas la première fois qu'elle passait avec Alain de la colère à la joie, des injures aux tendresses. Les liaisons comme la leur ne vont pas sans querelles et sans raccommodements. Mais les orages y sont vite oubliés, et Flavie se trouvait si heureuse qu'il s'en fallut de peu qu'elle n'informât Alain du généreux projet de Viviane qui voulait renoncer à la succession du général.

La réflexion arrêta ce premier élan. D'abord, Viviane pouvait revenir sur sa résolution. Et puis, l'épreuve n'était pas complète. En promettant d'épouser sa maîtresse, Alain avait peut-être cédé à un mouvement d'enthousiasme qu'il regretterait

plus tard. Mieux valait, pour s'assurer de la constance de ses sentiments, profiter du stage que la loi leur imposait, et au bout de dix mois, si sa tendresse ne s'était pas démentie, récompenser sa persévérance, en lui annonçant qu'elle héritait contre la volonté de son mari et par la grâce de sa sœur.

Madame du Bourgal ne songeait pas qu'il serait difficile de cacher si longtemps cette triomphante nouvelle. Elle ne songeait qu'au bonheur, encore lointain, de lier à tout jamais sa destinée à celle de son amant, et elle se félicitait d'avoir assisté la veille aux fiançailles de Vivette, qui n'oserait pas se dégager, alors même qu'en revoyant Alain de Trigavou elle regretterait de s'être engagée.

Et il faudrait bien qu'elle le revît, puisqu'il était convenu que M. de Trigavou viendrait souvent à l'hôtel de l'avenue de Friedland et y serait reçu à titre d'ami. Olivier, d'ailleurs, qui ne se doutait de rien, ne manquerait pas d'apprendre à sa future que M. de Trigavou était ressuscité.

Flavie pensa tout cela en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, et après avoir comblé Alain de caresses, elle lui dit tout à coup :

— Je te crois maintenant. Tu as juré. Si tu te parjurais, Dieu te punirait.

Le dernier des Trigavou ne s'attendait guère à entendre la veuve du général prendre Dieu à témoin d'un serment qui consacrait un amour adultère, mais il resta assez maître de lui pour ne pas sourire, et il protesta encore une fois contre les doutes persistants de sa soupçonneuse maîtresse.

— Rassurez-vous, femme de peu de foi, lui répondit-il gaiement. J'ai toujours été le modèle des amants. Je ne changerai pas. Ma fidélité résistera au temps et aux événements. Tu en as déjà fait l'essai, et il ne peut rien nous arriver de pire que la crise que nous venons de traverser.

Parlons maintenant de choses plus intéressantes. Il y a là-bas, au pays breton, une épée de Damoclès suspendue sur ta tête et qui ne tient qu'à un fil. Que comptes-tu faire pour te mettre à l'abri de ce danger?

— J'aurais voulu quitter la France, mais tu t'y opposes, et comme tu es, d'ores et déjà, mon seigneur et maître, je t'obéirai.

— Écoute-moi : deux hommes sont à craindre...

— Calorguen et?...

— Et le docteur Avaugour.

— Pourquoi le docteur?

— Parce qu'il doit savoir beaucoup de choses,

et parce que je le crois assez mal disposé pour moi.

Il y a aussi ta sœur, devant qui tu as laissé échapper des paroles imprudentes.

— Ma sœur ne parlera pas.

— Mais elle agira.

— Qu'y faire?

— Rien. Seulement je puis agir, moi aussi.

— Et comment?

— En tâchant de remettre la main sur le billet que tu as écrit. Calorguen ne l'a plus, c'est évident. Quand on écroue un homme, on le fouille, et l'on aurait trouvé sur lui ce bout de papier. Donc, avant d'être arrêté, il l'a caché quelque part.

— Ou confié à quelqu'un.

— Parfaitement. Et il s'agit de découvrir la cachette ou le dépositaire. C'est de quoi je veux me charger.

— Alors tu irais en Bretagne?... à La Hunaudaie?

— Pourquoi pas? Il est tout naturel qu'après un voyage d'un mois, j'aille passer quelques jours chez moi avant de rentrer définitivement à Paris. Ce sera un excellent moyen de faire taire les bavards qui ont commenté mon absence. Je connais mieux que pas un le château, ses alentours et les paysans du canton. Je mènerai mon enquête ron-

dement et sans qu'il y paraisse. Je me montrerai à Dinan, et si j'y rencontre le docteur Avaugour, je saurai ce qu'il a dans le ventre.

— Et si tu rencontres ma sœur, aux environs de Trigavou?

— Eh bien! je la saluerai, et tout sera dit. Tu ne te flattes pas de lui cacher que je vis, et j'espère que tu n'es plus jalouse. D'ailleurs, si elle va à Trigavou, elle n'ira pas seule; Olivier l'accompagnera. Entre nous, ce ne sera pas très-convenable; mais puisqu'ils vont se marier...

— Je souhaiterais que ce fût demain.

— Je désire autant que toi qu'ils en finissent promptement, s'empressa de dire Alain, qui voyait se rembrunir la figure de madame du Bourgal et qui tenait à la rassurer sur ses intentions à l'endroit de mademoiselle de Bourbriac. Je dîne ce soir avec d'Erquy; il va certainement m'annoncer son prochain mariage, et je l'engagerai beaucoup à le hâter. Et, par la même occasion, je lui dirai deux mots de l'excursion que je projette... et que tu ne désapprouves pas, je suppose.

— Je voudrais la faire avec toi.

— Ah! voilà, par exemple, ce qui pourrait s'appeler une fausse manœuvre! Si tu t'avisais de te réinstaller au château, tu attirerais l'attention

de tout le département. C'est bien heureux que le public ne se soit pas occupé de toi depuis la mort du général. Et si Calorguen apprenait que tu es revenue en même temps que moi, il serait capable de tout dire. Je prendrai mes précautions pour qu'il ignore que j'ai reparu. Mais le mieux serait qu'il s'évadât... et si ce bon Olivier voulait l'y aider, je lui en saurais gré.

— Quand comptes-tu partir? interrompit la baronne.

— Le plus tôt possible. Il faut d'abord que je sache ce que va faire d'Erquy. Je le saurai ce soir. Demain, vers quatre heures, tu recevras ma visite... une cérémonieuse visite de condoléance. Tant mieux si ta sœur y assiste! Je me tiendrai de telle sorte que la fantaisie de m'épouser lui passera. Après-demain, nous nous reverrons ici, et nous arrêterons ensemble notre plan de campagne. Je l'exécuterai seul. Tu resteras à Paris pendant que je courrai les champs. Mais je te tiendrai au courant de mes opérations, car maintenant nous pouvons sans danger nous écrire. Je ne suis pas en cause, ni toi non plus. Si le magistrat instructeur avait voulu t'y mettre, ce serait déjà fait. J'espère même qu'on t'épargnera le désagrément de déposer devant la cour d'assises. Inutile de te ré-

péter que le véritable but de mon voyage est de retrouver ton malencontreux autographe et de le détruire.

— Ce n'est pas dans la maison de Calorguen qu'il faudra le chercher. On y a fait une descente de justice, et elle a été fouillée de fond en comble.

— Mais on n'a pas, je suppose, fouillé les gens de l'entourage de Calorguen?

— Il vivait seul avec sa vieille mère, qui est paralysée, et un enfant à peu près idiot. Il n'avait pas d'amis parmi les paysans, et il ne frayait pas avec les domestiques du château. Je ne vois personne à qui il ait pu confier cet écrit. Pendant l'entrevue que j'ai eue avec lui, il m'a dit que ce n'était pas à sa mère, parce qu'elle aurait pu le lire.

— Eh! mais... voilà un indice. Il a dû choisir pour dépositaire un illettré... Il y en a beaucoup, d'illettrés, au pays de Trigavou, je le sais. Mais je chercherai, et je trouverai.

— Calorguen m'avait promis de me rendre ce billet, et il me l'aurait rendu, si les gendarmes n'étaient pas venus l'arrêter.

— Donc, je te le répète, il ne dira rien, tant qu'il ne sera pas condamné. Si par hasard il l'est, il aura beau te dénoncer, on ne le croira pas, car il ne pourra plus montrer ce maudit papier.

Maintenant, si tu m'en crois, tu ne différeras pas davantage d'annoncer à ta sœur que je suis vivant. Olivier ne tardera pas à le lui dire, et il ne faut pas qu'elle puisse supposer que tu as intérêt à lui cacher la vérité. Tu as tout intérêt à arriver bonne première dans cette course aux informations. Je ne vois même aucun inconvénient à ce qu'elle sache par toi que je vais me rendre en Bretagne et travailler pour son protégé. Dans la situation compliquée où nous sommes, nous devons jouer cartes sur table. C'est le seul moyen de gagner la partie.

— Tu as raison. Et d'ailleurs, j'ai hâte de voir comment Vivette va prendre la nouvelle de ta résurrection. Si elle allait me déclarer qu'elle t'aime encore et qu'elle n'aura jamais d'autre mari que toi!...

— Eh bien! tu la calmerais, en lui rappelant qu'elle a engagé sa foi à son cousin d'Erquy. Je t'autorise même à lui dire que je ne l'aime pas.

— Assez!... je te crois maintenant.

— C'est heureux!

— Que veux-tu! je suis défiante parce que je suis jalouse. Mais me voilà rassurée. Je vais suivre de point en point tes conseils, et à nous deux, nous viendrons à bout de tous les obstacles.

— L'union fait la force, conclut Alain, en étreignant sa terrible maîtresse.

La réconciliation était complète, et l'entrevue finit comme elle avait commencé. Flavie, rassasiée de bonheur et grisée d'espérance, s'arracha des bras de son amant et reprit le chemin de son hôtel où sa sœur l'attendait.

Madame du Bourgal avait pris un fiacre pour arriver plus vite, et, en rentrant à l'hôtel, elle alla droit au petit salon où Vivette passait toutes ses soirées. Elle l'y trouva, travaillant au coin du feu, comme de coutume, et pas plus gaie que la veille.

L'épouse coupable aurait pu faire un retour sur elle-même en revoyant ce calme tableau d'intérieur, après son scabreux voyage au pays du fruit défendu. Elle aurait pu envier cette jeune fille qui, refoulant dans son cœur un amour sans espoir, s'était décidée à épouser, par raison, un honnête homme qu'elle n'aimait encore que de bonne amitié. Mais la baronne ne songeait guère à admirer les sacrifices de ce genre. La résignation n'était pas son fait, et la sagesse de sa sœur ne lui inspirait que du mépris. Elle ne pensait qu'à tenter l'épreuve à laquelle Alain de Trigavou venait de lui conseiller de soumettre Vivette, et elle se mit à l'œuvre immédiatement.

— Olivier n'est pas venu pendant mon absence? interrogea-t-elle.

— Je ne crois pas, répondit Vivette, sans lever les yeux.

— S'il était venu, il aurait demandé à te voir.

— J'étais seule... je ne l'aurais pas reçu.

— Et pourquoi?... n'êtes-vous pas fiancés?

— Fiancés, c'est beaucoup dire, murmura mademoiselle de Bourbriac.

— Olivier le croit... et il est fondé à le croire, après la conversation que tu as eue hier avec lui. Aurais-tu déjà changé d'avis?

— Non. Je n'ai aucune répugnance à l'épouser... plus tard.

— Aucune répugnance, ni aucun plaisir, à ce qu'il me paraît.

— Je ne sais que te répondre... et je m'étonne que tu me presses de t'expliquer les sentiments que j'ai pour lui. Je suis très-embarrassée pour les définir. Mon cousin mérite d'être aimé...

— Mais tu ne l'aimes pas. Est-ce cela?

— Je trouve que l'heure n'est pas venue de nous marier. Je le lui ai dit devant toi, et il a accepté d'attendre.

— Il a même accepté l'étrange alliance que tu lui as proposée, et il est prêt à entrer en campagne

avec toi pour tirer des mains de la justice l'homme que tout le monde accuse d'avoir tué mon mari. Je n'y trouve pas à redire, quoique la camaraderie qu'entraînera cette association me semble passablement inconvenante. Mais, je t'en préviens, quand vous serez au bout de votre entreprise, tu seras forcée de l'épouser, si tu tiens à ta réputation. Le monde n'admet pas qu'une jeune fille coure les champs, pendant des mois, avec un homme... même quand cet homme est son cousin.

— Tu oublies que j'ai vingt-cinq ans.

— Bon! Mais lui n'en a que trente. Et un capitaine de vaisseau ne passera jamais pour un innocent.

Puisqu'il faudra tôt ou tard en venir au mariage, tu ferais mieux d'épouser Olivier tout de suite.

— Un mois après la mort de mon beau-frère!... Olivier lui-même ne me demande pas cela.

— Parce qu'il craint de te contrarier. Mais il n'en est pas moins vexé d'être obligé d'attendre. Et, entre nous, ce n'est pas très-bien de ta part de lui imposer un si long stage. Tu peux te raviser d'ici à un an, et, si tu te ravisais, ta conduite deviendrait très-blâmable. C'est pourquoi je te conseille d'en finir, dès à présent... à moins cependant que

tu n'aies une arrière-pensée que je ne connais pas.

— Quelle arrière-pensée?

— Voyons, petite sœur, ne fais pas semblant de ne pas me comprendre. Tu m'as avoué hier que tu as éperdument aimé M. de Trigavou. Je crains que tu ne l'aies pas oublié.

— Je ne l'oublierai jamais, quoi qu'il arrive; mais il est mort, et l'amour que j'ai eu pour lui ne peut plus être qu'un souvenir.

— Mort, on le dit... mais, après tout, on n'en a pas la preuve. Tu espères peut-être qu'il reviendra.

— Si j'avais gardé cette espérance, je n'aurais pas ajourné Olivier à un an. J'aurais refusé nettement de l'épouser.

Madame du Bourgal tressaillit à cette déclaration et comprit que les questions indirectes n'obtiendraient que des réponses incomplètes. C'était le moment ou jamais de risquer l'épreuve décisive.

— Alors, reprit-elle, si M. de Trigavou vivait...

— Je ne me marierais jamais, répliqua sans hésiter mademoiselle de Bourbriac.

— Mais si; tu te marierais avec lui.

— Non. Pas plus à lui qu'à un autre. Mais quel plaisir peux-tu prendre à me tourmenter ainsi? Tu sais bien qu'il est mort.

Flavie, très-pâle, regarda sa sœur en face et lui dit brusquement :

— Alain de Trigavou est vivant.

— Ce n'est pas vrai, s'écria la jeune fille. Tu me dis cela pour m'éprouver.

— Il vit, je te le répète... et je te l'affirme.

— Tu l'as vu?

— C'est Olivier qui l'a vu, hier... et qui m'a écrit pour m'annoncer cette heureuse nouvelle. Il est ravi, notre pauvre cousin, d'avoir retrouvé un ami... car, avant de partir pour la Chine, il était très-lié avec notre voisin de La Hunaudaie... et il ne s'est jamais douté que M. de Trigavou te plaisait beaucoup. Peut-être serait-il moins satisfait, s'il connaissait l'état de ton cœur. Et il le connaîtra tôt ou tard, à moins que tu ne te décides à l'épouser maintenant.

Vivette ne protesta point; elle doutait encore.

— Non, murmura-t-elle, je ne puis te croire. Si M. de Trigavou n'était pas mort, on aurait entendu parler de lui depuis un mois qu'il a disparu.

— Pourquoi? répondit froidement madame du Bourgal. Il était en Écosse. Il avait bien le droit d'y voyager incognito. Il n'a pas de parents proches. A qui donc était-il obligé d'écrire? Pas à toi, ni à moi, n'est-ce pas?

— Non, certes... mais...

— A son fermier de La Hunaudaie... ou à son portier de la rue de Miromesnil?... Encore moins, conviens-en. Il n'a pas de comptes à rendre de ses déplacements à des gens qui sont à son service. Je me demande comment j'ai été assez sotte pour prendre au sérieux les bavardages provinciaux du docteur Avaugour et les réponses d'un concierge à cet étourdi d'Olivier qui doit maintenant se mordre les doigts d'avoir affirmé si légèrement la mort d'un homme qu'il a rencontré en sortant d'ici.

— Dans la rue! répéta machinalement Vivette.

— Mon Dieu, oui. La vie à Paris est pleine de ces hasards. M. de Trigavou y était rentré le matin même. Il avait quitté La Hunaudaie l'avant-veille de la mort de mon mari, qu'il a apprise en Écosse par les journaux. Il a dit à notre cousin qu'il se proposait de venir ici demain...

— Demain!... et tu le recevras?

— Sans doute. Je n'ai aucun motif pour lui fermer ma porte.

— Je ne le verrai pas... je ne veux pas le voir.

— Tu es donc bien peu sûre de toi que tu crains tant de te trouver face à face avec lui?

Vivette ne répondit pas. Ce silence équivalait à un aveu. Madame du Bourgal le comprit ainsi et

se dit que sa sœur pouvait devenir une rivale dangereuse. Les serments d'Alain ne la rassuraient qu'à demi, et le désintéressement qu'il affichait ne tiendrait peut-être pas si Vivette, se ravisant, acceptait le magnifique héritage du général. Mieux valait, dans tous les cas, ne pas exposer Alain à la tentation, et le meilleur moyen de l'en préserver, c'était de décourager les secrètes espérances de Vivette, afin de la jeter dans les bras du cousin Olivier. Madame du Bourgal n'hésita pas.

— Au fait, reprit-elle, tu as raison de fuir M. de Trigavou, car tu n'es pas guérie, je le vois, de la folle passion qui t'a troublé la cervelle. Et tu n'as pas tort non plus de croire que M. de Trigavou ne songe pas à toi.

— Il te l'a dit? demanda vivement mademoiselle de Bourbriac.

— La question que tu me poses est absurde. A quel propos m'aurait-il déclaré qu'il ne t'aime pas et que tu lui es parfaitement indifférente? Je suis ta sœur, et alors même qu'il aurait deviné que tu l'aimes, ce n'est pas moi qu'il aurait choisie pour confidente de ses sentiments à ton endroit. Mais je n'admets pas que, tourné comme il l'est et admirablement posé dans le monde, M. de Trigavou ait gardé, jusqu'à trente-cinq ans, son cœur libre,

en attendant une occasion de le placer. Et je suis certaine que s'il est resté garçon, c'est qu'il a une liaison. Tu n'es plus une enfant, et je puis te dire cela.

— Une liaison... c'est-à-dire une maîtresse?

— Oui.

— Une femme mariée, alors?

— Probablement.

— Tu la connais? demanda Viviane, qui pâlissait à vue d'œil.

— Si je te répondais oui, tu me demanderais de te la nommer, et je n'ai garde. Les femmes ne doivent pas se dénoncer entre elles, et les secrets de M. de Trigavou ne me regardent pas. Il ne m'a pas confié celui-là, mais je m'étonne que tu ne l'aies pas deviné, toi qui vas, tous les hivers, dans les mêmes salons que lui. Lorsque tu y retourneras, pour peu que tu observes ou que tu t'informes, tu apprendras facilement ce que tu désires savoir.

— Je ne désire rien, et je ne rentrerai pas dans le monde, répondit d'un air sombre mademoiselle de Bourbriac. Ma vie est finie.

— Comment l'entends-tu?

— Je te l'ai déjà dit. Je vais me retirer en Bretagne, et je ne m'occuperai plus que de mes pauvres.

— Et Olivier ?

— Je ne puis pas l'empêcher de venir à Trigavou pour rassembler des témoignages favorables à Calorguen. Mais je ne me considère pas comme engagée avec lui. L'avenir n'est à personne. L'avenir est à Dieu. Olivier attendra.

Madame du Bourgal fronçait le sourcil. Elle pensait :

— Vivette ne me croit qu'à moitié quand je lui affirme qu'Alain a une maîtresse. Vivette ne désespère pas de le ramener à elle. Et qui sait si elle n'y réussira pas? Lui aussi, il veut aller en Bretagne... s'établir à La Hunaudaie, pas très-loin de la maisonnette où la vieille Calorguen achève de mourir. Il faut que j'avertisse ce nigaud d'Olivier. Ah! si je pouvais parler!... Si je pouvais dire à cette amoureuse : Alain est mon amant... je te défends de penser à lui... s'il osait t'épouser, je le tuerais de mes propres mains.

Et peu s'en fallut que la baronne ne lançât cette audacieuse et périlleuse déclaration. La jalousie lui remontait au cœur, et elle était résolue à se perdre, plutôt que de souffrir qu'Alain fût à une autre. Elle se contint pourtant, parce qu'elle se dit qu'il serait encore temps d'en venir à cette extrémité, si Alain s'avisait de faire la cour à Vivette.

— Et je suis décidée à partir immédiatement, reprit mademoiselle de Bourbriac.

— Rien ne t'en empêche. Tu pourras loger au château. Il est à toi, dit, non sans un peu d'aigreur, madame du Bourgal.

— Non, puisque je n'accepte pas l'héritage de ton mari. Mon premier soin, en arrivant, sera de faire dresser par le notaire de Dinan l'acte de renonciation.

— Oh ! tu réfléchiras avant de te dépouiller.

— Mes réflexions sont faites. Jusqu'à ce que j'aie trouvé à acheter une maison à ma convenance, j'habiterai avec la mère de Carloguen.

— Tu es libre de loger où tu voudras.

— Je regrette de me séparer de toi, mais, hier, tu m'as fait comprendre que c'était nécessaire. Et d'ailleurs, tu vas quitter la France, pour toujours, m'as-tu dit.

— Non; j'ai changé d'avis.

— Puis-je savoir pourquoi? demanda Vivette après un silence.

Ses yeux rencontrèrent ceux de Flavie, et les deux sœurs échangèrent un long regard. Vivette cherchait à lire dans la pensée de madame du Bourgal, qui s'efforçait de garder une physionomie impénétrable, et qui finit par répondre assez sèchement :

— Ne suis-je donc pas libre, moi aussi, de faire ce que je veux?-

— Parfaitement libre. Alors, tu restes à Paris?

— Pas dans cet hôtel. J'ai chargé quelqu'un de me chercher un appartement, mais tu n'es pas obligée d'attendre que je l'aie trouvé. Que tu renonces ou non à la succession de ton beau-frère, tu peux disposer de la somme qu'il t'a laissée par son premier testament.

— Je le sais... et je partirai demain.

— Sans voir Olivier?

— Sans voir personne, répondit Vivette en se levant.

Madame du Bourgal n'essaya pas de la retenir. Elle se demandait :

— A-t-elle deviné que j'aime Alain?... Peut-être! Eh bien! que m'importe, pourvu qu'il me reste! Et elle ne me le prendra pas, car je ne le laisserai pas aller en Bretagne.

V

A l'heure même où madame du Bourgal soumettait sa sœur à des épreuves cruelles, Olivier d'Erquy se promenait sur le boulevard des Italiens, au bras du docteur Avaugour, en attendant que le moment fût venu d'aller dîner au cercle avec Alain de Trigavou.

Il était ravi, ce brave Olivier, d'avoir, la veille, si bien employé sa journée. Un ami retrouvé, un ami qu'il croyait mort; une déclaration bien accueillie par Viviane de Bourbriac qu'il aimait depuis si longtemps : il y avait de quoi le rendre heureux, et il rayonnait de joie, quoiqu'il regrettât de n'avoir pas été reçu à l'hôtel de l'avenue de Friedland, où il venait de se présenter.

Le docteur, qu'il avait rencontré au coin de la rue du Helder, paraissait beaucoup moins gai, et cependant Olivier lui racontait comment il s'était

abouché dans le parc Monceau, avec Alain, retour d'Écosse. M. Avaugour, sans chercher à cacher l'étonnement que lui causait cette nouvelle, écoutait le récit avec beaucoup d'attention et l'interrompait quelquefois pour demander des explications complémentaires. Il lui arrivait même de hocher la tête, en signe de doute, et il ne semblait pas parfaitement convaincu que le solitaire de La Hunaudaie eût passé tout un mois dans le pays des *Highlanders*. Le doute s'accentua, lorsque le lieutenant de vaisseau vint à parler de l'homme qu'ils avaient suivi tous les deux jusqu'au coin de la rue de Téhéran, et quand Olivier affirma que cet homme n'était pas le fermier, Avaugour se récria.

— Je suis certain de ne pas m'être trompé, dit-il vivement. Je connais Pillemer comme je connais son maître... et même davantage, car je l'ai vu plus souvent. M. de Trigavou n'a jamais eu recours à moi, probablement parce qu'il n'a jamais été malade, tandis que Pillemer est venu me consulter à Dinan, dans mon cabinet, et cela non pas une fois, mais dix.

— Alors, objecta l'officier, comment se fait-il que cet homme n'ait pas reconnu Alain?

— Il est encore plus extraordinaire que M. de Trigavou ne l'ait pas appelé.

— M. de Trigavou ne l'a pas vu.

— Il a donc de bien mauvais yeux! Mais vous l'aviez vu, vous, et vous avez dû le signaler à votre ami.

— Parfaitement. Il m'a répété que son fermier n'était pas et ne pouvait pas être à Paris, et il prétend que vous avez pris pour Pillemer un rural quelconque.

— Ah! il sait que j'étais avec vous, quand vous avez rencontré cet homme dans le faubourg Saint-Honoré?

— Je n'avais aucun motif pour lui cacher cela. Je lui ai même dit que c'était vous qui m'aviez fait remarquer ce passant; trouvez-vous que j'ai eu tort?

— Non, cher monsieur. Il est toujours bon de dire la vérité, quoiqu'un proverbe affirme le contraire.

— Cependant, docteur, vous n'êtes pas content, je le vois bien.

— Je crains que M. de Trigavou ne m'accuse de m'occuper de ce qui ne me regarde pas.

— S'il me disait cela, je lui rappellerais qu'au moment où vous vous êtes mis avec moi à suivre Pillemer, si tant est que ce soit lui, nous ignorions encore que le maître de Pillemer était vivant.

— C'est juste, murmura M. Avaugour. Et après tout, d'ailleurs, il m'est indifférent que M. de Trigavou pense de moi du bien ou du mal.

— Il n'est donc pas de vos amis?

— Non. Je n'ai jamais eu avec lui que des rapports très-rares. C'est tout au plus si je le rencontrais deux ou trois fois l'été, pendant qu'il demeurait à La Hunaudaie.

— Et il ne vous plaît guère, à ce qu'il me semble?

— Je n'aime pas les gens qui cachent leur vie.

— Je ne savais pas qu'il cachât la sienne.

—. Il a toujours mené là-bas l'existence d'un hibou. On ne le voyait jamais le jour, et il est permis de supposer qu'il sortait la nuit.

— Il a donc bien changé. Autrefois, je ne connaissais pas d'homme plus répandu que lui.

— Il l'est encore, je crois, lorsqu'il habite Paris. Ses rages de solitude ne le prennent qu'en Bretagne. Mais il a bien le droit de vivre comme il lui plaît. Si je ne parle pas de lui avec toute la bienveillance qu'il mérite peut-être, c'est que, malgré moi, j'en veux à son fermier, qui s'est fait l'accusateur de ce malheureux garde-chasse. Je ne dis pas que Calorguen soit innocent, ni que Pillemer ait porté contre lui un faux témoignage, mais Pillemer

m'est antipathique au plus haut degré. Il est encore plus ténébreux que M. de Trigavou. Tous les paysans de là-bas le détestent.

— Et vous reportez sur le maître un peu de l'antipathie que le valet vous inspire. Eh bien, je vous assure que ce cher Alain n'est pas l'ennemi de Calorguen. Pendant la longue conversation que j'ai eue avec lui, hier, il ne m'a pas dit un seul mot contre ce garçon. Il m'a même promis d'interroger son fermier et de lui serrer le bouton pour savoir s'il ne ment pas en affirmant qu'il a vu le garde rôder le long du mur du parc, à l'heure du crime.

— Quoi! M. de Trigavou va reparaître à La Hunaudaie, avant que le procès soit jugé?

— Je n'en sais rien. Mais s'il retourne au pays, ce sera pour tâcher d'être utile à Calorguen. Du reste, moi, je vais aller là-bas, et si Alain y vient, à nous deux nous travaillerons à démontrer l'innocence de ce pauvre diable.

— Ne craignez-vous pas de lui nuire, en cherchant à le servir? Les magistrats sont défiants, et ils pourraient bien vous demander pourquoi vous mettez tant d'ardeur à défendre un homme qu'on accuse d'avoir assassiné M. du Bourgal.

— S'ils me posaient cette question imperti-

nente, je leur répondrais que ma cousine, qui sera bientôt ma femme, croit fermement que Calorguen n'est pas coupable. Il est tout naturel que je m'intéresse à lui.

— Sans doute. Mais je vous conseille de ne pas parler de mademoiselle de Bourbriac. Elle aurait grand tort de se mêler de cette triste affaire.

— Elle est cependant décidée à s'en mêler activement, et je ne la désapprouve pas. Qu'a-t-elle à redouter? Je ne suppose pas que personne s'avise de la soupçonner de complicité.

— Ce serait odieux et ce serait absurde. Il n'en est pas moins vrai que l'opinion publique lui sera défavorable. On la blâmera d'intervenir en faveur du meurtrier présumé de son beau-frère.

— Ma foi! docteur, vous avez peut-être raison, dit Olivier, frappé de l'insistance que mettait M. Avaugour à lui signaler un danger évident. Je connais la province, et je sais qu'il y faut compter avec la médisance. J'essayerai de calmer ma cousine, et je lui prêcherai la prudence.

Olivier ne savait pas encore qu'il n'était plus temps, et que, depuis la veille, Viviane s'était décidée à pousser les choses à l'extrême. En causant avec elle, il avait compris qu'elle pensait à

aller s'établir au château ou aux environs du château, et il s'était promis de l'y rejoindre. Mais il ignorait qu'à la suite d'une orageuse explication avec sa sœur, elle venait de prendre la résolution de partir dès le lendemain.

M. Avaugour allait le féliciter du louable projet qu'il annonçait, lorsqu'ils heurtèrent un monsieur qui sortait d'un bureau de tabac, tout près du passage de l'Opéra, et qui s'écria :

— Tiens ! le docteur ! en voilà, une chance !

— Bonjour, commandant ! je ne m'attendais guère à vous rencontrer à Paris.

— Le fait est que je n'y viens pas souvent, dit le monsieur en regardant du coin de l'œil Olivier, qui le regardait aussi.

— Permettez-moi, reprit le docteur, de vous présenter un compatriote et un marin... M. d'Erquy, lieutenant de vaisseau.

— Il me semblait bien reconnaître monsieur... et j'espère qu'il se souvient de moi.

— Le commandant Jugon, si je ne me trompe? dit Olivier.

— Lui-même, jeune homme; le vrai, le seul Jugon, qui commandait la frégate *la Terpsichore,* avant que vous fussiez sorti de l'École navale... très-flatté que vous le reconnaissiez, malgré ses

avaries. Mes favoris étaient poivre et sel, avant votre départ; maintenant, ils sont tout blancs... Excusez-moi de ne pas vous avoir remis, à première inspection. C'est que vous avez changé de figure. Vous avez laissé pousser votre barbe.

— C'est permis en Chine, mon commandant.

— Oui, je sais qu'on ne navigue plus sous la vieille ordonnance; ça n'empêche pas de faire son devoir et d'attraper le bout de ruban rouge que vous portez à votre boutonnière. Mes compliments, monsieur. Vous l'avez bien gagné. L'amiral Courbet vous a cité plusieurs fois dans ses rapports.

Vous étiez, je crois, embarqué sur le *Bayard?*

— Oui, mon commandant : j'ai été blessé à l'affaire du 30 août, et l'on m'a renvoyé en France. Je suis arrivé à Paris avant-hier, et j'ai un congé d'un an.

— Alors, j'espère que vous viendrez me faire une visite à Lanvollon. Aimez-vous la chasse?

— Je ne la crains pas, répondit modestement Olivier.

— Ça suffit. Je compte sur vous, cet hiver. Et en attendant le plaisir de vous recevoir en Bretagne, j'espère que nous nous verrons souvent à Paris. J'y suis pour un mois, et je n'y étais pas venu depuis

dix ans. Aussi je me paye toutes les curiosités nouvelles. Savez-vous où je vais de ce pas? Au Musée Grévin... Et vous allez y venir avec moi.

— Je vous remercie, mon commandant, mais...

— Accompagnez-moi au moins jusqu'à la porte. Ce cher Avaugour ne nous fera pas l'affront de nous lâcher. J'arrive du pays, et j'ai un tas de choses à vous raconter.

Cette annonce suffit pour décider Olivier et même pour entraîner le docteur, qui se rappelait très-bien que, le jour des obsèques de M. du Bourgal, dans le cimetière, et devant une nombreuse assistance, le commandant avait donné son avis sur les causes du meurtre et sur certains faits encore inexpliqués.

Ces messieurs flanquèrent à droite et à gauche le vieil officier, et ils continuèrent à marcher tous les trois dans la direction du boulevard Montmartre.

— Mon cher camarade, commença M. Jugon, je ne vous apprends pas, je suppose, la triste fin de mon regretté voisin et ami. Il était votre parent...

— Par alliance. Madame du Bourgal est ma cousine germaine.

— Charmante femme!... tout le monde la plaint. Je serais allé la voir en arrivant à Paris, si je

n'avais craint d'être indiscret; mais je compatis à son malheur, et je vous prie de le lui dire.

Olivier s'inclina. Cette chaleureuse expression de la sympathie du commandant lui était agréable. Olivier ne croyait pas qu'on pût soupçonner sa future belle-sœur, mais, en bon parent, il se félicitait d'apprendre que les amis du général s'intéressaient à sa veuve.

Et le langage que tenait M. Jugon parut plaire aussi au docteur Avaugour, plus sceptique en ces matières que le fiancé de Vivette.

— Vous savez sans doute, reprit le vieux marin, qu'on a arrêté et emprisonné un des gardes de ce pauvre du Bourgal... un ancien soldat du régiment qu'il commandait pendant la guerre de 1870.

— Je le sais, et je crois qu'on a eu tort.

— Je le crois comme vous. Mais ce que peut-être vous ne savez pas, c'est que du Bourgal était en déplacement de chasse chez moi, à Lanvollon, quand il est parti tout à coup pour aller se faire tuer bêtement, à une des fenêtres de son château.

— On me l'a dit, sans m'expliquer d'où lui est venue cette lubie de rentrer chez lui.

— Figurez-vous que, ce soir-là, nous fêtions joyeusement la Saint-Hubert. Nous étions une douzaine à table, et notre cher général était le

plus gai de la bande. Après le dîner et avant le café, il est monté dans sa chambre, pour y prendre, a-t-il dit, une boîte de cigares de la Havane qu'il voulait nous offrir et qu'il avait enfermée dans son nécessaire de voyage. Nous l'attendions, comme les moines attendent l'abbé au réfectoire, c'est-à-dire en buvant sec. Nous ne l'avons pas revu. Sans me prévenir de son départ, il est descendu au rez-de-chaussée, il a donné l'ordre d'atteler sa voiture, et un quart d'heure après il roulait sur la route de Trigavou. Notez qu'il était venu en *dog-cart*, et qu'il pleuvait à verse.

— Que s'était-il donc passé?

— Voilà ce que nous nous sommes demandé et ce que le juge d'instruction m'a demandé, à moi, lorsqu'il m'a interrogé. Je n'étais pas en mesure de le lui dire, et j'ai répondu que je n'en savais rien. Plus tard, l'idée m'est venue que du Bourgal à dû trouver dans sa chambre une lettre dont la lecture l'a décidé à rentrer immédiatement à Trigavou. Qui l'avait apportée, cette lettre? J'ai questionné mes domestiques. Ils m'ont dit que personne, à leur connaissance, n'était monté au second étage, où j'avais logé le général. Seulement, j'ai su qu'un individu, qui m'est suspect, était entré dans la cuisine. Ça lui arrivait souvent. Il demeure pas très-

loin de Lanvollon, et il connaît mes gens, qui avaient le tort de le recevoir et de bavarder avec lui. Je leur ai défendu de le laisser entrer à l'avenir, mais.....

— Comment l'appelez-vous? demanda vivement le docteur.

— Vous le connaissez bien. C'est le fermier de La Hunaudaie... un nommé Pillemer.

— Pillemer! s'écria d'Erquy. Vous le soupçonnez d'avoir écrit à M. du Bourgal?

— Ou du moins d'avoir apporté une lettre qui a décidé ce pauvre général à rentrer brusquement à Trigavou, dit le commandant Jugon. Quant à l'écrire lui-même, c'est une autre affaire. D'abord, je doute qu'il sache tourner proprement une épître. Et puis si, comme je le crois, le but de cette lettre était d'attirer du Bourgal dans un guet-apens, le rôle qu'a joué Pillemer a dû se borner à servir de messager.

— Messager de qui?

— Ah! voilà ce que je ne sais pas. Du reste, je suis enfoncé jusqu'au cou dans les hypothèses, car personne ne l'a vu, ce billet. Le général s'en sera probablement servi pour allumer sa pipe. Mais je suis certain que Pillemer est un mauvais gars. Le connaissez-vous?

— Je n'entends parler que de lui depuis deux jours, répondit évasivement Olivier. Et il me sera facile de me renseigner sur cet individu, car je dîne ce soir avec son maître.

— Alain de Trigavou ? Il a donc reparu ?

— Mais oui. Je l'ai rencontré hier.

— Ça ne m'étonne pas. Les gens de chez nous allaient disant qu'il était mort. Je n'ai pas cru cela. Trigavou est un homme qui n'a pas la moindre envie de trépasser. Eh bien ! puisque vous devez le voir aujourd'hui, demandez-lui donc pourquoi son fermier vient continuellement rôder à Lanvollon, et prévenez-le que j'ai donné l'ordre de flanquer ce drôle à la porte, si jamais il ose remettre les pieds dans ma maison.

— Alain ignore sans doute ce que fait ce Pillemer. Mais je me charge de votre commission, mon commandant, quoiqu'elle n'ait rien d'agréable... Est-ce que vous êtes en mauvais termes avec M. de Trigavou ?

— Ni mauvais ni bons. Je ne le vois jamais. C'est un beau ténébreux qui ne fraye pas avec les campagnards. Il n'aime pas la chasse ; il n'aime que Paris... Un Breton, ça ne s'est jamais vu !

— Il habite cependant notre pays une partie de l'année.

— Parce qu'il n'a pas le sou. Il n'y vient que pour faire des économies... et personne ne lui en sait gré.

Je ne me doutais pas que vous étiez lié avec lui.

— Nous ne sommes pas intimes, mais je l'ai beaucoup fréquenté autrefois, et j'ai été charmé de le retrouver à mon retour de Chine. Du reste, j'ai besoin de lui en ce moment, car c'est précisément ce Pillemer qui accuse Calorguen, le garde-chasse, et Trigavou m'a promis d'interroger son fermier pour savoir s'il dit la vérité.

— Hum!... j'ai peur que le maître et le fermier ne s'entendent comme larrons en foire.

— Vous êtes sévère, mon commandant, dit Olivier, un peu piqué d'entendre parler ainsi d'un homme qu'il appelait son ami. Décidément, vous avez des préventions contre votre voisin de La Hunaudaie.

— J'en conviens. Et il est possible que je me trompe sur son compte. Mais demandez au docteur ce qu'il pense de ce monsieur.

— C'est inutile, répondit Olivier en souriant. Le docteur s'est déjà expliqué sur ce point. Il ne m'a pas caché que M. de Trigavou lui est antipathique.

— Je vous ai dit pourquoi, répliqua M. Avaugour.

— Oui... pour les mêmes raisons que le commandant. Je n'entreprendrai point, messieurs, de plaider la cause de ce pauvre Alain, qui, je vous le jure, vaut mieux que sa réputation. Du reste, vous n'allez pas, j'espère, jusqu'à l'accuser d'avoir trempé dans les intrigues de Pillemer?

— Non, répondit nettement M. Jugon, et la prouve, c'est que je vous ai prié de lui porter plainte contre ce drôle.

— Je n'y manquerai pas.

Le docteur ne dit mot, et qui ne dit mot consent, affirme le proverbe. Olivier prit donc son silence pour un acquiescement à la réponse du commandant, lequel venait de déclarer qu'il n'entendait pas rendre Alain de Trigavou responsable des vilenies de son fermier.

— Ne parlons plus de tous ces gens-là, reprit le vieux marin; ils ne valent pas la peine que nous nous occupions d'eux. Voici l'entrée du Musée Grévin...

— Il ne nous reste donc plus qu'à prendre congé de vous, dirent en chœur les deux compatriotes de M. Jugon.

— Mais non! mais non! vous n'êtes pas venus jusqu'ici pour me quitter à la porte. Je vous tiens, je vous garde. Vous allez entrer avec moi. Nous

aurons tôt fait de visiter l'établissement, et en sortant, je vous rendrai votre liberté. Je dois dîner avec un ancien camarade qui m'a donné rendez-vous au Palais-Royal, à six heures.

Olivier consulta sa montre et vit qu'il avait tout le temps d'aller rejoindre à son cercle Alain de Trigavou. La conversation du commandant l'intéressait, et il ne désespérait pas d'en tirer de nouvelles informations. Il entraina M. Avaugour, qui avait aussi quelques éclaircissements à demander au châtelain de Lanvollon.

Le commandant était déjà au guichet en train de prendre les billets pour lui et ses deux invités.

Olivier s'étonnait un peu de la badauderie de ce navigateur qui avait couru toutes les mers du globe et qui se dérangeait pour aller voir des figures de cire. Il échangea un sourire avec le docteur, non moins étonné que lui. Mais Pillemer leur trottait par la cervelle, et, comme ils n'avaient rien de mieux à faire pour le moment, ils suivirent M. Jugon. Ils comptaient le faire parler encore sur l'énigmatique fermier de La Hunaudaie, mais ils comptaient sans leur hôte. En dépit de ses soixante-six ans sonnés, le ci-devant capitaine de vaisseau, ayant toujours vécu en province ou à

bord d'un navire, n'était pas blasé sur les curiosités parisiennes, et il avait l'admiration facile. A peine entré dans la première salle, il s'exclama de surprise en voyant les groupes où sont représentées les illustrations littéraires et théâtrales. Il ne les connaissait pas, et M. Avaugour n'était pas beaucoup mieux renseigné que lui.

Il fallut que M. d'Erquy les leur nommât. Il arrivait de Chine, mais il avait souvent habité Paris, et il était assez au courant pour faire le cicerone, très à contre-cœur, car il pensait à tout autre chose. Le commandant, ravi, se lança dans des commentaires à perte de vue sur les figures qu'Olivier lui expliquait, et finit par tomber en extase devant celle d'une comédienne fameuse dont les journaux qu'il recevait à Lanvollon racontaient fréquemment les excentricités. Dans son enthousiasme, il alla jusqu'à déclarer qu'elle était presque aussi jolie que madame du Bourgal, qui ne lui ressemblait guère.

M. Avaugour essaya de saisir ce joint pour ramener l'entretien sur les faits qui avaient précédé la mort du général. Il n'y réussit pas. Le vieux loup de mer ne l'écouta point et ne leur fit pas grâce d'un personnage.

Quand il eut visité la salle jusque dans ses

moindres recoins, les deux amis pensaient en être quittes, mais il s'écria :

— Maintenant nous avons la chambre des horreurs, comme chez madame Tussaud, à Londres.

— Qu'est-ce que c'est que ça, bon Dieu? demanda le docteur.

— Comment! vous ne savez pas? C'est le caveau où l'on a mis en scène les crimes célèbres....et c'est ce qu'il y a de plus curieux ici. Venez, mon cher.

Et il les poussa, malgré eux, vers l'escalier qui descend à un sous-sol aménagé de façon à impressionner les amateurs de spectacles lugubres. On y voit à peine clair, et, dans ce demi-jour, les tableaux en relief font un effet plus saisissant. On y a exhibé naguère le cadavre en cire du malheureux pharmacien repêché au Pecq, et le corps de l'empereur Alexandre II, couché sur un lit de parade. Il y en a pour tous les goûts.

— Ces Parisiens font argent de tout, dit le commandant, qui marchait le premier. Ils montreront peut-être un jour le crime de Trigavou.

— S'ils s'en avisaient, grommela Olivier, je...

— Vous casseriez leurs bonshommes à coups de canne, et vous feriez très-bien. Mais ils n'oseront pas. Il faudrait d'abord que le procès fût jugé, et que

Calorguen fût condamné. Encore madame du Bourgal aurait-elle le droit de s'opposer à ce qu'on la mît en scène. Or, elle était là quand son mari a été frappé à mort. Mais elle n'aura pas à intervenir pour empêcher une exhibition que la police interdirait certainement. Ce que j'en disais tout à l'heure n'était pas sérieux. C'est une idée qui m'a passé par la tête en descendant au fond de ce souterrain arrangé pour faire peur aux enfants. Nous y sommes. Il s'agit maintenant de passer en revue les scélérats qu'on y a logés.

Olivier et Avaugour n'y tenaient pas du tout. Mais ils s'étaient trop avancés pour reculer, et ils firent contre fortune bon cœur. Ils suivirent l'infatigable commandant, qui examinait une suite de compartiments où sont représentées au naturel les étapes d'un assassin : le crime, l'arrestation, la toilette du condamné, et finalement la marche vers la guillotine, qu'on aperçoit dans un lointain savamment éclairé. M. Jugon put les contempler tout à son aise, car il n'y avait pas foule. Devant le dernier seulement, celui où figure l'échafaud, stationnait un homme, accoudé sur la balustrade et complétement absorbé par l'intéressant spectacle qu'il avait sous les yeux. Il leur tournait le dos, et il ne bougea point en les entendant marcher.

— C'est ça la guillotine! s'écria le vieux marin. Je m'en faisais une autre idée. Ça ressemble à une machine à coudre qu'on aurait peinte en rouge.

Cette étrange comparaison, — qui ne manquait pas de justesse, — fit que l'homme leva la tête et montra son visage au commandant, lequel, à la grande stupéfaction de ces messieurs, l'empoigna au collet et le traina sous un bec de gaz placé à l'entrée du caveau.

— Qu'est-ce que tu fais ici, toi? cria-t-il en le secouant rudement.

En voyant la figure de l'individu, le docteur et le lieutenant de vaisseau le reconnurent aussitôt. Il les reconnut aussi, car il pâlit.

— Ce que je fais?... je regarde, balbutia-t-il.

— Tu regardes la mécanique sur laquelle tu finiras, gredin. Enfin, je te pince. Il y a assez longtemps que je te cherche.

— C'était pourtant pas difficile de me trouver... je demeure pas loin de chez vous.

— Je n'ai jamais voulu entrer dans ta cambuse de La Hunaudaie. Et tu as eu le bon sens de ne pas remettre les pieds à Lanvollon, depuis que mes domestiques ont l'ordre de ne pas te laisser passer la porte. Mais puisque je t'ai mis le grappin dessus, tu vas me rendre tes comptes.

— Mes comptes?... Quels comptes?... D'abord je ne suis pas à votre service.

— Non, Dieu merci! Et ce que tu fais chez ton maître ne me regarde pas. Mais je veux savoir ce que tu es venu faire chez moi le soir de la Saint-Hubert.

— Moi!... Rien... Vous savez bien que je connais tout le monde, à Lanvollon. Ce jour-là, j'étais seul à la ferme. Mon maître était parti la veille. Je suis venu dire bonsoir aux amis; j'ai mangé de la galette avec eux; j'ai bu un bon coup de cidre, et je suis rentré à La Hunaudaie.

— A quelle heure?

— Sur le coup de neuf heures. Je suis parti de chez vous à huit heures moins le quart, et je n'ai pas musé en route.

— Bon! Et chez moi, tu n'es pas sorti de la cuisine?

— Bien sûr que non. Demandez plutôt à vos gens.

— Ils t'ont vu partir, mais tu as pu rentrer sans qu'ils s'en aperçoivent.

— Et pourquoi donc *que* je serais rentré en cachette? Est-ce que vous me croyez capable de vous voler ?

— Je te crois capable de faire de vilains métiers.

— Moi!... si l'on peut dire!... moi qui suis depuis trente ans au service des messieurs de Trigavou... moi qui suis né sur la terre que le défunt comte a vendue à M. du Bourgal. Allez, mon commandant!... informez-vous... on me connaît dans le pays.

— C'est bon!... je ne suis pas commissaire de police, et je ne te demande pas tout ça. Mais je prétends que, le soir de la Saint-Hubert, ce n'est pas pour te rafraîchir que tu es entré à Lanvollon. Tu y es venu pour y apporter une lettre à M. du Bourgal.

— Au baron? Je ne savais seulement pas qu'il était chez vous.

— Tu sais du moins qu'il a été tué le lendemain.

— Pour ça, oui. Et je sais par qui... à preuve que je l'ai dénoncé, le gredin, et qu'il est en prison.

— Calorguen!... un homme qui vaut mieux que toi.

— Je l'ai vu qui s'en allait le long du mur du parc, cinq minutes après le coup de fusil. J'ai dit la vérité au juge.

Le dialogue aurait pu continuer longtemps sur ce pied-là sans aboutir à un résultat. Le comman-

dant affirmait, Pillemer niait. Et comme le commandant n'avait pas de preuves, l'enquête n'avançait pas.

Olivier dévisageait l'homme qu'il avait *filé* la veille, et lui trouvait la physionomie d'un coquin. Il s'étonnait que M. de Trigavou eût accordé sa confiance à un pareil drôle, mais il ne pouvait guère intervenir dans une discussion sur des faits qu'il ne connaissait pas.

Mieux informé, le docteur comprit que M. Jugon faisait fausse route, et entra en scène pour donner une nouvelle direction à l'interrogatoire.

— Voyons, Pillemer, dit-il d'un air bonasse, je ne t'accuse pas, mais je puis bien te demander ce que tu es venu faire à Paris. Ta ferme se garde donc toute seule ?

— Pardon, excuse, mon bon monsieur Avaugour!... J'ai laissé là-bas Jacquot, le valet de charrue, et Nanon, la vachère. Quant à la raison pourquoi vous me voyez dans la capitale, je vas vous la dire... si vous me promettez de ne pas jaser... parce que, voyez-vous, c'est une bêtise que j'ai faite. Qu'est-ce que vous voulez! Depuis vingt ans, ça me démangeait de voir Paris. J'étais quasiment le seul de chez nous qui n'y était jamais venu, et les gars se gaussaient de moi.

Pour lors, je me suis dit que personne n'en saurait rien. J'ai prévenu Jacquot que je m'en allais à des foires dans la Mayenne, et que je resterais une semaine dehors. Là-dessus, je suis parti avec ce que j'avais sur le dos. J'ai passé la Rance, au port Saint-Jean; j'ai été à pied jusqu'à Dol, où j'ai pris les troisièmes... et me v'là!

— Alors, ricana le commandant, tu es venu tout simplement pour te promener. Et tu te figures que je croirai ça?

— C'est pourtant la pure vérité. Ça me coûtera bien, au bas mot, cinquante écus, mais j'aurai contenté mon envie. Du reste, j'en ai déjà ma suffisance. C'est si grand, ce gueux de Paris, que je n'ai plus de jambes, à force d'avoir couru les rues... sans compter qu'il faut payer partout... on m'a pris quarante sous pour me laisser entrer dans cette boutique de bonshommes en cire, et à la foire de Dinan, j'en ai vu de pareils pour deux sous.

— Tu as l'aplomb de dire que tu es parti avec les hardes que tu portes à La Hunaudaie!... Allons donc!... Depuis que je te connais, je ne t'ai jamais vu habillé comme tu l'es.

— Ne m'en parlez pas! ça me vexe assez d'avoir été forcé de me déguiser en Parisien. Le jour que je suis débarqué du chemin de fer avec ma veste

de droguet et mon chapeau à grands bords, les gamins me suivaient comme une bête curieuse. Alors j'ai loué le pouillement que vous voyez là chez un fripier qui me le reprendra.

Le docteur Avaugour avait laissé parler Pillemer sans l'interrompre. Il espérait qu'il s'enferrerait, et il jugea que le moment était venu d'aborder la seule question qui l'intéressât : celle des rapports que ce paysan perverti entretenait avec Alain de Trigavou.

— Où loges-tu? lui demanda-t-il brusquement.

— Dans le premier garni venu, répondit le fermier sans se déconcerter. Ça dépend du quartier où je me trouve à la tombée de la nuit. Ainsi, hier, l'après-midi, je suis allé visiter les abattoirs. J'ai couché à la Villette.

— Et ton maître?... tu ne l'as pas vu?

— M. Alain? Ah! il n'y a pas de danger que j'irais chez lui, quand même il serait à Paris. J'ai quitté La Hunaudaie sans sa permission. Pensez s'il me secouerait! Et même si vous le revoyez, je vous demande en grâce de ne pas lui dire que j'ai tiré une bordée.

— S'il n'est pas à Paris, où est-il donc?

— Ah! si je le savais! soupira Pillemer. Il est

parti la veille de la Saint-Hubert... le jour des Morts, ça porte malheur... et je n'ai plus entendu parler de lui.

— Cependant, dit Olivier, vous avez traversé hier le parc Monceau... vous étiez en voiture...

— C'est vrai que j'ai pris un fiacre, murmura Pillemer. Ça ne m'est arrivé que cette fois-là. Vous m'avez donc vu?

— Oui, et vous auriez pu voir M. de Trigavou. Il était avec moi.

— Vrai?... bien vrai?... Ah! que je suis content! Je suis resté cinq semaines sans nouvelles de lui. Il y avait des moments où je me figurais qu'il était mort.

— C'est ce que tu as dit à tout le monde, là-bas, grommela M. Jugon.

— Je l'ai dit parce que je le croyais. Mais monsieur l'a rencontré... ça me rassure. Est-ce qu'il m'a vu?

Cette question s'adressait à Olivier, qui répondit :

— Non. Mais je lui ai dit que vous veniez de passer.

— Attendez donc! s'écria Pillemer. Je vous remets maintenant. C'est vous qui m'avez regardé sous le nez, pendant que j'étais arrêté au coin d'une rue et d'un grand boulevard.

— M. d'Erquy est le cousin de madame du Bourgal, dit le docteur.

— Ah! mon Dieu! Et moi qui l'ai pris pour un agent de police!

— Qu'oses-tu dire? cria le commandant.

— Dame, mettez-vous à ma place. On m'avait conté en Bretagne que Paris est plein de mouchards. J'ai vu un monsieur que je ne connaissais pas qui tournait autour de moi. J'ai eu peur, et j'ai sauté dans une voiture.

— Tu ne craindrais pas la police si tu avais la conscience nette.

— Je n'ai rien à me reprocher, mon commandant. Mais suffit que je n'aie pas de domicile fixe, depuis que je suis à Paris... J'ai décampé en fiacre... et je ne suis descendu qu'aux abattoirs de la Villette.

— Je ne te croyais pas si timide.

— En fin de tout ça, mon maître a appris que je suis à Paris. Je n'ai plus qu'à me présenter chez lui. Il ne me pardonnerait pas de me cacher.

— Chez lui, vous ne le trouveriez pas en ce moment. Mais je sais où il est, et je puis vous y conduire, dit Olivier.

— Je ne demande pas mieux, mon bon mon-

sieur... quoique... je m'attends à être mal reçu... vous me soutiendrez, n'est-ce pas?

Pillemer semblait maintenant très-pressé de se trouver en présence du comte de Trigavou. Il jetait du côté de l'escalier des regards inquiets. On eût dit qu'il craignait de voir apparaître dans le caveau quelqu'un dont l'arrivée l'aurait gêné.

Le docteur tira Olivier à part et lui dit tout bas :

— L'idée d'aboucher cet homme avec M. de Trigavou est excellente... à condition que vous assisterez à l'entrevue. C'est le seul moyen de vous assurer qu'ils ne mentent ni l'un ni l'autre en affirmant qu'ils ne se sont pas rencontrés à Paris.

— Quoi! murmura le lieutenant de vaisseau, vous soupçonneriez Alain de jouer la comédie?

M. Avaugour n'eut pas le temps de répondre, car Pillemer intervint presque aussitôt.

— Monsieur, dit-il à Olivier, si ça vous dérange de m'accompagner, dites-moi seulement où est mon maître. J'irai bien le trouver sans vous.

— Il est à son cercle. On ne vous y laisserait pas entrer, tandis que, moi, il m'attend. Je le ferai appeler, et il descendra. Venez.

— J'en suis, s'écria le commandant. J'ai deux mots à dire à M. de Trigavou. Où est-il, son cercle?

— Au coin de la place de l'Opéra.

— Très-bien. Je filerai de là sur le Palais-Royal.

Pillemer écoutait silencieusement, comme les paysans savent écouter. Il ne perdait pas un mot des propos qui s'entre-croisaient, et, sans doute, il en faisait son profit. Mais il ne cessait pas de regarder l'escalier. Évidemment, il lui tardait de partir.

— Je sors avec vous, dit M. Avaugour à l'oreille d'Olivier. Mais je vous quitterai en route. Je ne tiens pas à rencontrer M. de Trigavou.

Et il s'engagea le premier dans l'escalier tournant. Pillemer monta après lui. Olivier et le commandant suivirent, aussi intrigués l'un que l'autre, quoiqu'ils n'en fussent pas encore à incriminer Alain, qui n'était pas responsable des faits et gestes de son fermier. Ils traversèrent rapidement les salles d'en haut, et ils débouchèrent ensemble sur le boulevard Montmartre.

A quelques pas de la sortie du Musée Grévin, devant le passage Jouffroy, ils aperçurent le comte de Trigavou, venant en sens inverse, et marchant à grands pas, comme un homme qui craint d'arriver trop tard à un rendez-vous.

Le docteur et Olivier d'Erquy échangèrent un coup d'œil significatif. Ils avaient eu en même

temps la même pensée. Ils se disaient : Quand on rencontre le valet, on peut être sûr que le maître n'est pas loin.

Pillemer, très-troublé, avait déjà le chapeau à la main.

Alain, masqué un instant par un groupe de promeneurs, se trouva tout à coup face à face avec les quatre Bretons, et recula de surprise en voyant son fermier de La Hunaudaie escorté par trois messieurs qui avaient l'air de le garder à vue. Mais il se remit très-vite, et il les aborda collectivement par ces mots :

— Bonjour, messieurs!... Je suis très-heureux de vous rencontrer.

Puis il prit par un des boutons de sa redingote de louage Pillemer, qui faisait piteuse mine, et il l'apostropha rudement.

— C'est comme ça que tu gardes ma maison, failli gars! lui cria-t-il en le secouant de toutes ses forces. Qui t'a permis de venir à Paris? Hier, mon ami que voilà m'a dit qu'il t'avait vu rouler carrosse dans le parc Monceau, et je n'ai pas voulu le croire. Maintenant, j'en crois mes yeux. Il paraît que tu te donnes du bon temps, lorsque je n'y suis pas... Il m'est revenu aussi que tu as répandu le bruit que j'étais mort. Mais je suis vivant, et tu vas

payer cher tes sottises. Tu peux rentrer à La Hunaudaie, mais ce sera pour y faire tes paquets. Tu n'es plus mon fermier. Je te chasse.

Pillemer commença en pleurnichant à répéter le récit qu'il avait débité à ces messieurs. Il se confondit en excuses, jura qu'il était prêt à partir, et promit de ne plus jamais bouger sans l'autorisation de son seigneur et maître.

Le docteur, qui l'observait, crut remarquer que l'émotion qu'il affichait n'était pas très-sincère, et que la colère de M. de Trigavou ne l'effrayait pas beaucoup.

Olivier, au contraire, prit la scène au sérieux, et M. Jugon crut devoir profiter de l'occasion pour signaler au comte Alain d'autres agissements suspects de Pillemer.

— Monsieur, dit-il, je n'ai pas l'honneur d'être de vos amis, mais nous nous connaissons depuis longtemps, et je puis bien vous déclarer que tout le monde vous approuvera de vous défaire de ce drôle qui vous compromet. C'est lui qui est cause que le général a été tué.

— Comment cela, monsieur? demanda froidement Alain.

— Il s'est introduit chez moi, à Lanvollon, le soir de la Saint-Hubert, et il a, je n'en doute pas,

apporté à M. du Bourgal un avis qui l'a décidé à partir précipitamment.

— Tu as fait cela? demanda M. de Trigavou à son fermier, en le regardant dans le blanc des yeux.

Cette interpellation fut faite d'un tel ton que, cette fois, M. Avaugour ne soupçonna pas M. Alain de feindre une irritation qu'il n'éprouvait pas. Le maître de La Hunaudaie avait pâli. Il fronçait le sourcil et semblait chercher à lire dans la conscience de Pillemer, qui, de son côté, donnait des signes non équivoques d'embarras.

— Évidemment, pensait le docteur, ce n'est pas M. de Trigavou qui a envoyé son fermier à Lanvollon... mais on ne m'ôtera pas de l'esprit que M. de Trigavou savait que son fermier était à Paris. Je ne serais même pas surpris qu'il lui eût donné rendez-vous hier au parc Monceau, et aujourd'hui au Musée Grévin. Il doit y avoir un secret entre ces deux hommes.

Pillemer protestait avec beaucoup plus d'énergie qu'il n'en avait mis à s'excuser d'être venu à Paris sans permission, et l'accusation portée contre lui par M. Jugon le troublait certainement bien davantage que les reproches du comte Alain.

— Monsieur, reprit le commandant, je n'aime

point à me mêler de ce qui ne me regarde pas, et je n'ai que faire d'entendre les explications de votre tenancier. Vous voilà averti. Vous trouverez bon que je prenne congé de ces messieurs.

Et, sans attendre une réponse, M. Jugon distribua deux poignées de main à ses compatriotes, adressa au comte un salut fort court et s'en alla vers la rue Vivienne.

Le colloque s'était tenu sur le boulevard, à un endroit très-fréquenté, et il avait été plus d'une fois dérangé par les passants.

M. Avaugour ne tenait pas à y prendre part plus longtemps. Il s'excusa auprès d'Olivier, qui n'essaya pas de le retenir, salua M. de Trigavou, et tira de son côté, les laissant tous les deux avec Pillemer.

— Toi, dit Alain à son fermier, tu me rendras tes comptes demain matin, chez moi, rue de Miromesnil. Tâche de marcher droit d'ici là. Et maintenant, file. J'en ai assez, de ta compagnie.

Pillemer ne se fit pas répéter l'ordre de partir. Il tourna les talons et se glissa dans le passage Jouffroy, où il se perdit dans la foule.

M. de Trigavou prit le bras d'Olivier et l'entraîna vers la place de l'Opéra, en lui disant :

— Vos deux amis me semblent assez mal disposés pour moi, mais je me préoccupe peu de ce

qu'ils pensent. Il me suffit que nous marchions d'accord, et je vais me mettre à l'œuvre immédiatement pour venir en aide à ce pauvre Calorguen, qui me fait de plus en plus l'effet d'être innocent, tandis que je commence à soupçonner mon fermier d'être un coquin. Son voyage à Paris me paraît louche, et sa visite à Lanvollon, le soir de la Saint-Hubert, encore plus suspecte. Je le confesserai demain matin; s'il a commis une trahison, je ne le ménagerai pas, je vous le jure, et s'il a fait un faux témoignage contre le garde, je le forcerai à se rétracter devant le juge qui a reçu sa déposition. Mais j'ai une nouvelle à vous annoncer. Je viens d'être avisé officiellement que le sort m'a désigné pour siéger comme juré aux prochaines assises des Côtes-du-Nord. Si je suis appelé à juger Calorguen, je n'ai pas besoin de vous dire, mon cher Olivier, qu'il aura en ma personne un chaleureux défenseur.

— Ma cousine vous en sera bien reconnaissante, mon cher Alain, dit Olivier, qui cherchait à remettre de l'ordre dans ses idées un peu troublées par les incidents du Musée Grévin et par les propos du commandant.

— Maintenant, reprit M. de Trigavou, si vous m'en croyez, nous oublierons toutes ces vilaines his-

toires, et nous irons dîner joyeusement à mon cercle. Je vous y mène de ce pas. Vous allez y retrouver de gais compagnons que vous y avez connus autrefois, et qui se font une fête de vous revoir. Vous nous raconterez votre campagne dans les mers de Chine, et, après le dîner, si le cœur vous en dit, nous irons au théâtre. Nous passerons, dans tous les cas, une bonne soirée ensemble, et... à demain les affaires sérieuses !

VI

Viviane de Bourbriac ne manquait jamais à sa parole et ne revenait jamais sur une décision arrêtée dans son esprit. Le lendemain de l'entretien décisif où sa sœur s'était montrée à elle sous un nouvel aspect, Viviane avait pris le train de Bretagne, le train du soir.

Elle était partie, comme elle l'avait annoncé, sans voir Olivier d'Erquy et même sans dire adieu à madame du Bourgal. Elle était partie seule, sans emmener sa femme de chambre, qui l'aurait plutôt gênée que servie, pendant cette expédition hasardeuse ; partie avec peu de bagages et peu d'argent, quoiqu'il n'eût tenu qu'à elle d'en emporter beaucoup, car le banquier du général avait, aux termes du premier testament, cent cinquante mille francs à remettre à mademoiselle de Bourbriac.

Les *misses* anglaises voyagent souvent ainsi, et nul n'y trouve à redire ; il n'en va pas de même en France, où les demoiselles sont tenues en lisière, et Viviane, en s'aventurant de la sorte, risquait sa réputation, quoiqu'elle eût atteint l'âge où une femme devrait avoir le droit de se gouverner comme elle l'entend.

Mais, depuis le dernier entretien qu'elle avait eu avec son aînée, Viviane était décidée à vivre désormais dans une indépendance absolue, dût cette libre existence l'empêcher plus tard de se marier, ce à quoi elle ne songeait guère pour le moment.

Blessée par les propos perfides que lui avait tenus madame du Bourgal, elle avait résolu de quitter Paris pour mettre un terme à une situation douloureuse, et de ne plus s'occuper que de sauver Calorguen.

Quoiqu'elle eût dit le contraire à sa sœur, elle se croyait engagée avec Olivier, et elle n'aspirait maintenant qu'à l'aimer, comme elle entendait aimer le mari qu'elle épouserait; mais elle voulait d'abord se donner le temps de remettre un peu de calme dans son cœur troublé, et elle ne souhaitait pas que son cousin vînt la rejoindre trop tôt.

Quant à M. de Trigavou, qu'elle s'efforçait d'ou-

blier, elle n'avait pas encore deviné qu'il était l'amant de sa sœur, mais elle ne doutait pas qu'il n'eût une maîtresse dans le monde parisien, et elle ne pouvait pas supposer qu'elle le trouverait sur son chemin, pendant qu'elle séjournerait en Bretagne.

Vivette s'était donc mise en route, après avoir écrit à la mère du garde pour lui annoncer son arrivée, et au lieu de passer par Dinan, où bien des gens la connaissaient, elle était allée d'abord à Saint-Malo et de là à Trigavou, par le bateau de Dinard et par une voiture de louage. Elle avait eu soin d'éviter le château, où elle ne voulait pas loger pour beaucoup de raisons, et elle était descendue directement à la maison du garde, où sa chambre était prête : la chambre de Pierre Calorguen, la seule qui fût libre. Elle s'y était établie, et comme elle avait le génie des arrangements intérieurs, elle en avait fait en deux jours un logis presque confortable. La bonne Sœur du bourg lui avait procuré une servante à tout faire, qui tenait le ménage assez proprement; et mademoiselle de Bourbriac prenait ses repas dans la salle basse, à côté du lit de la paralytique.

Elle était seule à table, car elle n'avait jamais pu décider le petit Yvon à lui faire vis-à-vis. Il se

tenait accroupi sur un escabeau, sous le vaste manteau de la cheminée, et, les premiers jours, Vivette avait eu toutes les peines du monde à en tirer quelques paroles. Il commençait pourtant à s'apprivoiser; et elle ne désespérait pas d'en obtenir, plus tard, des renseignements utiles.

Du reste, depuis une semaine qu'elle vivait là comme une paysanne, elle n'avait pas perdu son temps.

Au bourg, où elle connaissait tout le monde, c'était à qui lui ferait fête, et, parmi ces braves campagnards, pas un ne croyait que Calorguen eût assassiné son maître, et beaucoup ne se gênaient pas pour dire que Pillemer, qui l'avait dénoncé, était un faux témoin.

Au château, le père Broladre, le vieux jardinier que madame du Bourgal y avait laissé, jurait ses grands dieux que le garde était victime d'une cabale, que la vérité se ferait jour, et qu'on ne trouverait pas dans tout le département des Côtes-du-Nord douze jurés pour condamner Pierre Calorguen.

Ces protestations unanimes consolaient la jeune fille, mais elles ne la rassuraient pas, car personne ne désignait le vrai coupable, et ce n'était pas en maudissant le procureur de la République, le juge

d'instruction et le terrible Grisaille, brigadier de gendarmerie, que les compatriotes du prisonnier parviendraient à le faire acquitter.

Vivette savait que le docteur Avaugour était rentré à Dinan, et elle s'étonnait un peu qu'il ne fût pas encore venu visiter sa malade. Elle aurait voulu le voir pour lui demander si Calorguen était toujours au secret, et elle n'osait pas lui écrire. Elle sentait bien cependant que ce qu'elle avait fait jusqu'à présent n'avançait pas les affaires de l'accusé, et qu'elle ne pouvait pas s'en tenir là si elle voulait le servir efficacement.

Depuis son départ de Paris, elle n'avait reçu aucune nouvelle de sa sœur, et elle ne s'étonnait pas de ce silence, après les explications orageuses qui l'avaient décidée à partir. Elle comprenait moins qu'Olivier ne lui eût pas écrit. Il ne pouvait pas ignorer qu'elle avait brusquement quitté l'hôtel de l'avenue Friedland, et madame du Bourgal avait dû lui apprendre où elle était allée. Il devait d'ailleurs s'en douter, puisqu'elle lui avait confié le projet qu'elle avait formé d'entreprendre le sauvetage de Calorguen. S'abstenait-il, par discrétion, d'entamer une correspondance avec elle? Ou bien se proposait-il d'arriver sans s'annoncer, pour ne pas laisser à sa fiancée le temps de lui défendre

dè venir? Quoi qu'il en fût, mademoiselle de Bourbriac ne regrettait pas l'absence de son cousin. En ce moment, il l'aurait gênée.

Elle avait recueilli beaucoup d'informations, qui ne lui avaient rien appris de nouveau. L'heure d'agir était venue, l'heure de payer de sa personne, en recommençant sur place l'enquête ouverte par les magistrats, six semaines auparavant. Elle connaissait les faits; elle ne s'expliquait pas les causes. Elle avait vu son beau-frère couché sur le parquet ensanglanté, elle avait couru au secours de madame du Bourgal évanouie; mais elle n'apercevait pas clairement le lien qui rattachait les uns aux autres les divers incidents de ce drame sinistre.

Flavie, quelques heures avant le crime, et même encore après, lui en avait dit assez pour la mettre sur la voie. Un homme était entré la nuit au château, et madame du Bourgal l'avait aidé à s'y cacher. Cet homme était-il l'assassin? Comment avait-il pu sortir, et qu'était-il devenu? Viviane se le demandait; mais elle ne pouvait pas le demander aux autres, sous peine de compromettre gravement sa sœur, que personne n'accusait, parce que personne ne savait ce qu'elle avait fait le soir de la Saint-Hubert. Viviane ne devait donc comp-

ter que sur elle-même, et, pour tâcher d'éclaircir toutes ces obscurités, elle se décida à visiter d'abord ce qu'on appelle, en style judiciaire, le théâtre du crime.

Le coup de fusil était parti du parc, et l'homme que madame du Bourgal avait reçu n'avait pu se cacher que dans l'intérieur de la grosse tour. Viviane résolut de commencer par le parc.

Elle n'était guère sortie de la maison du garde que pour aller à l'église et au cimetière, où le corps du général reposait encore, en attendant que sa veuve le fît exhumer pour le transporter à Paris. Les gens du bourg et le jardinier Broladre avaient rencontré mademoiselle de Bourbriac; quelques-uns étaient venus la voir, mais elle ne s'était pas encore approchée du château. Elle en avait peur.

Il faut dire que le temps était détestable, et les chemins en très-mauvais état. Viviane attendait une belle matinée, qui vint enfin le septième jour. Le pâle soleil de Bretagne se leva par hasard dans un ciel sans nuages, et la jeune fille, qui était toujours debout dès l'aurore, profita de cette embellie pour entreprendre sa tournée d'exploration.

Elle ne voulut pas se mettre en campagne toute seule, non qu'elle eût besoin d'un guide sur un

terrain qu'elle connaissait parfaitement, mais depuis le crime elle était moins hardie qu'autrefois, et elle trouvait plus prudent de se faire accompagner, en prévision de quelque fâcheuse rencontre.

Elle avait Yvon sous la main, et Yvon, qui l'aimait de tout son cœur, ne demanda pas mieux que de la suivre. Elle pensait d'ailleurs qu'il pourrait lui indiquer d'une façon précise l'endroit où l'accusation soutenait que Calorguen avait caché son fusil, qu'il était venu reprendre, prétendait-on, avant de s'introduire dans le parc. Elle emmena donc l'enfant, et ils partirent ensemble à travers bois.

Yvon paraissait un peu plus disposé à causer. Mademoiselle de Bourbriac ne manqua pas de l'interroger, chemin faisant.

— Tu étais à la maison au moment où Pierre est rentré le soir du jour où l'on a tué M. du Bourgal? lui demanda-t-elle.

— Non, demoiselle, répondit le jeune gars. Je suis arrivé une demi-heure après lui. Mère Calorguen m'avait envoyé ramasser des châtaignes du côté de Plumodan.

— Alors, tu n'as pas pu dire au juge que Pierre, en rentrant, n'avait pas l'air d'un homme qui vient de faire un mauvais coup.

— Le juge, c'est ce monsieur, tout habillé de noir, qui est venu de Dinan quand Pierre était déjà en prison?

— Oui. Il a dû t'interroger.

— Non, demoiselle. Il a interrogé mère Calorguen, mais il ne m'a rien demandé. Il a bien fait. Je ne lui aurais pas répondu.

— Pourquoi donc?

— Parce que je n'avais rien à lui dire, murmura l'enfant, après avoir un peu hésité.

Et puis, ajouta-t-il, Pierre m'a défendu de parler... Ce n'était pas la peine, je suis accoutumé à me taire.

Viviane, très-surprise, regarda fixement Yvon et reprit :

— Pierre a donc quelque chose à cacher?

— Non, demoiselle, Pierre n'a jamais rien fait de mal. Il m'avait dit ça trois jours avant que le brigadier l'arrêtât.

— Bon! mais à quoi s'appliquait cette recommandation? Il t'avait donc confié un secret?

— Bien sûr que non. Seulement il n'aime pas les bavards, et s'il s'est attaché à moi, c'est qu'il a vu que je n'ai pas ce défaut-là.

— Il faudra pourtant que tu parles, si l'on t'appelle pour déposer devant la cour d'assises.

— A Saint-Brieuc?... Eh bien! si l'on m'y appelle, j'irai. Et je serai bien content d'y aller, car j'y verrai Pierre, mais je ne dirai rien, parce que je ne sais rien.

— Tu sais du moins que Pierre est un brave homme.

— Oui, et ça, je le dirai sans qu'on me le demande. Et je dirai aussi que le brigadier Grisaille lui en veut... Grisaille, quand il est revenu de l'armée, espérait que M. du Bourgal le prendrait comme premier garde... il aimait mieux servir au château que d'entrer dans la gendarmerie.... et c'est Pierre qui a eu la place... Grisaille lui en a gardé rancune.

— Il est bon qu'on sache cela. Pierre a-t-il d'autres ennemis dans le pays?

— Oui, les gens de La Hunaudaie.

— Le fermier?

— Et le maître aussi.

— Quoi! M. de Trigavou?

— Pierre le déteste. Moi, je ne l'ai jamais vu, ce monsieur, mais je connais Pillemer... et je jure que Pillemer est un mauvais gars.

— Et celui-là en veut à Calorguen?

— Oui, parce que, autrefois... il y a bien longtemps... Calorguen l'a dénoncé à M. du Bourgal,

pour avoir coupé du bois sur la terre de Trigavou, quand elle n'appartenait déjà plus au vieux comte.

— Il faudra dire cela aux juges.

— Je n'y manquerai pas, demoiselle.

La causerie s'arrêta. Vivette réfléchissait à tout ce qu'elle venait d'entendre, et en concluait que Calorguen était injustement accusé par des voisins qu'il avait lésés dans leurs intérêts, et qui s'entendaient pour le perdre. Mais elle n'admettait pas que le comte Alain de Trigavou fût de ceux-là. Alain avait les sentiments d'un gentilhomme, et il ne se serait pas abaissé jusqu'à entrer dans une honteuse coalition contre un pauvre diable de garde-chasse que, probablement, il connaissait à peine. Elle se promettait seulement de tirer parti plus tard des renseignements que le jeune Yvon venait de lui donner.

En attendant, Vivette voulait voir de ses yeux la place où, affirmait l'accusation, Pierre s'était embusqué avant de tirer sur le général. La mère Calorguen n'avait pas assisté au premier interrogatoire, celui qui avait précédé immédiatement l'arrestation de son fils; mais M. Miniac, le juge de paix, était venu la voir le lendemain, et ne lui avait rien caché de ce qui s'était dit dans le courtil

entre lui et le garde, en présence du brigadier et du docteur Avaugour. La mère avait répété ce récit à mademoiselle de Bourbriac, qui se trouvait ainsi parfaitement au courant.

Au bout de dix minutes de marche, elle arriva à la lisière du bois, que limitait un chemin vicinal assez bien entretenu et bordé de l'autre côté par le mur du parc.

— Demoiselle, c'est ici, dit Yvon.

Mademoiselle de Bourbriac et Yvon s'étaient arrêtés sous un hêtre colossal, planté comme un jalon au sommet d'un talus couvert de ronces et de hautes fougères. De ce tertre, ils dominaient le chemin vicinal macadamisé avec ces cailloux de granit bleuâtre qui donnent aux routes de cette partie de la Bretagne un aspect tout particulier. Au delà du chemin se dressait le mur du parc, un mur en assez mauvais état, que l'ancien comte de Trigavou avait fait élever, et que le général du Bourgal n'avait jamais fait réparer.

Ce mur s'était écroulé récemment sur une longueur de trois à quatre mètres, et la brèche se trouvait juste en face do l'arbre auquel s'était adossée Viviane, qui la connaissait bien, et qui avait plus d'une fois prié son beau-frère d'y envoyer des maçons.

De cette brèche à la grille du parc, il pouvait y avoir une centaine de pas, et un piéton un peu leste aurait pu en moins de cinq minutes aller et revenir de l'une à l'autre.

La jeune fille chercha aussitôt à se rappeler exactement le récit de la mère Calorguen, répétant les imputations du brigadier et les justifications présentées par son fils.

— Ainsi, dit-elle après un silence, s'il fallait croire les gens qui accusent Pierre, ce serait de l'endroit où nous sommes qu'il serait parti pour aller se glisser dans le parc par la grille? Il ne tenait qu'à lui cependant d'y entrer par la brèche. Elle n'est pas si élevée qu'il ne pût la franchir. C'est sans doute sous ces broussailles qu'il aurait caché son fusil et qu'il serait venu le prendre pour tirer sur le général. Pourquoi donc se serait-il donné tant de peine? Il convient qu'il a posé ici ce fusil qui l'aurait gêné pour mesurer la brèche, mais il jure qu'il ne s'en est pas servi, et cependant on a reconnu qu'un des canons avait fait feu. C'est inexplicable. Calorguen ne ment pas. S'il était coupable, il aurait eu la précaution de nettoyer son arme en rentrant. Qui saura jamais ce qui s'est passé?

— Demoiselle, moi, je le sais, répondit Yvon en

baissant la voix, comme s'il craignait qu'on l'entendit.

— Tu le sais, et tu ne me l'as pas dit!

— Ni à vous, ni à personne, pas même à mère Calorguen; et je ne vous le dirai que si vous me promettez de ne pas répéter ce que je vous raconterai.

— Et pourquoi ne le répéterais-je pas, si ton récit peut servir à prouver que Calorguen est innocent?

— Parce que le moment n'est pas venu. Plus tard, oui; mais si je parlais trop tôt, je lui nuirais au lieu de lui être utile.

— Je te promets de garder pour moi ce que tu vas m'apprendre.

— Alors, demoiselle, je puis vous dire ce que j'ai vu. Le lendemain de la Saint-Hubert, en revenant du bois de Plumodan où j'étais allé aux châtaignes, j'arrivais par la route qui est à nos pieds, quand j'ai aperçu de loin un homme qui avait l'air de sortir de la grille et qui cachait quelque chose sous sa blouse. Il filait le long du bois en se baissant, et il venait de mon côté. Avant de passer devant la brèche, il a sauté sur le talus, et il s'est mis à fourgonner dans les broussailles. Ça n'a pas été long. Il est redescendu vivement sur la route,

et il s'est remis en marche, au pas accéléré. Il ne m'avait pas vu. Je me suis accroupi dans le taillis, tout au bord, et il a passé tout près de moi. La nuit venait, mais il faisait encore assez clair pour reconnaître quelqu'un. Je voulais savoir qui c'était, et j'ai très-bien vu sa figure, mais je n'ai pas pu mettre un nom dessus.

— Et... après? demanda Viviane, qui ne comprenait pas encore.

— Après, il a continué son chemin, et moi, j'ai pris à travers bois pour aller au bourg, où j'avais du pain à acheter pour mère Calorguen. Quand je suis arrivé à la maison, Pierre y était déjà. Nous n'avons pas échangé une parole. Je n'avais pas entendu le coup de fusil, parce qu'il ventait en tempête et parce que le vent ne portait pas du côté où j'étais. Du reste, Pierre non plus n'a pas entendu le coup... malheureusement, car il y aurait couru, et il aurait peut-être empoigné l'assassin... et s'il l'avait manqué, du moins on ne l'aurait pas accusé, lui, car il serait allé tout de suite avertir les gens du château.

— L'assassin!... tu crois que cet homme en blouse...?

— C'est lui qui a tué le général, et, à mon idée, voilà comment il s'y est pris. Il devait être caché

dans le bois quand Pierre a posé son fusil sur le talus. Il a vu Pierre tirer un mètre de sa poche et passer de l'autre côté de la brèche, où il est resté au moins vingt minutes à prendre des mesures. Le gueux a sauté sur le fusil et a couru à la grille, qui n'était pas fermée; il est entré dans le parc, il a tué M. du Bourgal à la fenêtre, et il est revenu, toujours courant, remettre le fusil à la place où il l'avait pris. Moi seul, je l'ai vu, et je ne me suis pas douté du coup qu'il venait de faire, Pierre encore moins. Pierre a repris son fusil, il l'a mis sur son épaule, et il est rentré tranquillement. Nous n'avons su que le lendemain la mort du général.

— Et, quand tu l'as apprise, tu n'as pas dit ce que tu avais vu?

— Non, demoiselle. Je n'avais point entendu tirer, et je n'avais rien compris aux manigances de l'homme en blouse. Je ne savais pas pourquoi il s'était baissé... j'avais cru qu'il cherchait quelque chose sous les ronces. C'est plus tard, après que Pierre a été arrêté, que j'ai deviné. Et Pierre ne se doute pas encore du mauvais tour que lui a joué ce gars-là en se servant de son fusil.

— Tu crois qu'il s'en est servi, mais tu n'en es pas sûr, murmura la jeune fille en hochant la tête. Et si tu racontais cette histoire aux juges, ils

penseraient que tu l'as inventée... ou que tu as rêvé.

— Ils diraient que je suis bon à mettre à l'hôpital des fous... et l'on m'y mettrait peut-être, car tout le monde à Trigavou sait que je suis un *point fin*. C'est pourquoi je ne la raconterai pas à d'autres qu'à vous. C'est pourtant la pure vérité.

— Et ce fermier... ce Pillemer qui prétend avoir vu Pierre faire tout ce que, d'après toi, l'homme en blouse a fait?

— Pillemer ment. Pillemer n'y était pas... à moins donc qu'il ne fût monté sur le haut d'un arbre... ça, c'est possible; mais il n'en mentirait pas moins, car il n'a pas pu confondre Pierre avec le failli chien qui a passé tout près de moi.

— Pillemer devait y être. S'il n'y était pas, il n'aurait pas pu deviner ce qui s'est passé sous tes yeux.

— Alors, c'est qu'il était grimpé sur le hêtre que voilà.

— Et si c'était lui qui avait fait le coup?

— Oh! pour ça non, demoiselle, quoiqu'il e soit bien capable. Je connais très-bien sa figur , et l'homme en blouse ne lui ressemble pas du tout.

Mademoiselle de Bourbriac cherchait à dégager la vérité des faits contradictoires que lui signalait

ce récit quelque peu incohérent, mais elle n'y parvenait pas. Qui était donc cet assassin mystérieux, ce scélérat rusé qui avait su combiner son crime de façon à faire accuser un innocent? Quel motif avait-il de haïr le général? Et si vraiment les choses s'étaient passées comme Yvon l'affirmait, comment cet homme avait-il pu prévoir que M. du Bourgal allait paraître à la fenêtre, un jour d'hiver, par un temps froid, juste au moment où il s'introduisait, lui, dans le parc?

Plus Viviane réfléchissait, et plus elle se persuadait que cet enfant avait moins de bon sens que d'imagination. Il était certainement plus intelligent qu'elle ne pensait, mais son intelligence n'était pas réglée par la raison. Elle se rappelait qu'on n'avait jamais rien pu lui apprendre à l'école, et qu'il croyait à toutes les superstitions bretonnes, aux fées, aux Korrigans. La mère Calorguen le grondait souvent, parce qu'il passait des nuits dehors à regarder les étoiles.

Et Viviane finit par se dire qu'elle aurait tort d'attacher trop d'importance à l'étrange narration qu'elle venait d'entendre.

— Diras-tu tout cela devant la cour d'assises qui jugera Pierre? lui demanda-t-elle.

— Oui, répondit l'enfant d'un air décidé, si

avant le jugement je retrouve l'homme en blouse.

— Tu le cherches donc?

— Je ne fais que ça. Quand je sors, mère Calorguen croit que je vais visiter les piéges que Pierre a tendus pour attraper les renards; mais je n'y pense guère. Je rôde de tous les côtés, par les chemins et dans les bois, parce que j'espère rencontrer le gueusard qui a tiré; mais, jusqu'à présent, je ne l'ai pas revu. Je commence à croire qu'il n'est pas du pays.

— Et s'il ne reparaît pas, tu te tairas?

— Si je parlais, on me prendrait pour un faux témoin... et, je vous l'ai déjà dit, je ferais à Pierre plus de mal que de bien.

— Et si je parlais, moi?

— Demoiselle, vous m'avez promis de ne rien dire.

— Mais si Pierre lui-même te commandait de parler?

— Il faudrait pour ça qu'il sache ce que j'ai vu. Et on ne me laissera pas entrer dans la prison où il est.

— D'autres obtiendront peut-être la permission.

— Vous, demoiselle?

— Moi, ou quelqu'un qui est de ses amis et des miens.

Mademoiselle de Bourbriac pensait à charger de cette mission Olivier d'Erquy, s'il tenait la promesse qu'il lui avait faite de venir la rejoindre en Bretagne.

— Alors, reprit Yvon, il faudrait que la personne convînt avec Pierre d'un signe qu'il me ferait pendant le jugement, s'il veut que je parle. Je ne croirai que ce que je verrai.

— Tu te défies de moi?

— Non, demoiselle; mais j'ai juré à Pierre que je serais muet comme un caillou.

— A quel propos lui as-tu juré cela? Tu viens de me dire que tu ne lui as pas parlé de l'homme en blouse.

Il t'a donc confié un secret?

L'enfant baissa les yeux et ne répondit pas. Ce silence significatif donna fort à réfléchir à Viviane. De quel secret ce petit pâtre pouvait-il être dépositaire? Elle comprit qu'elle le lui demanderait inutilement, et, agacée de n'en rien tirer de net, elle allait le renvoyer, lorsqu'il lui dit timidement :

— Je vous en prie, demoiselle, ne m'interrogez plus, et tâchez d'obtenir que, le jour du jugement, on me mette dans la salle à une place où Pierre pourra me voir. Si vous faites ça, je n'aurai pas besoin de lui parler pour qu'il me comprenne...

et je le comprendrai aussi sans qu'il me dise un seul mot!

Cette fois, c'était clair. Il y avait certainement un secret entre Calorguen et Yvon, un secret qui serait fidèlement gardé par Yvon tant que Calorguen ne le délierait pas d'un serment prêté. Mademoiselle de Bourbriac renonça à questionner davantage ce gars têtu comme un Breton qu'il était.

— Je ferai ce que je pourrai, lui dit-elle brusquement. Maintenant, laisse-moi. Je vais au château. Tu me gênerais. Retourne près de mère Calorguen, et dis-lui que je rentrerai dans une heure.

Yvon se le tint pour dit. Sans rien ajouter, il reprit le sentier par lequel ils étaient venus, et il disparut dans le bois.

Viviane, après l'avoir suivi des yeux un instant, descendit sur la route, et, au lieu de se diriger vers la grille, elle s'achemina lentement vers l'extrémité du parc pour en faire le tour. Elle n'était pas pressée de s'aboucher avec le jardinier, qui, sans doute, ne lui apprendrait rien de nouveau, et elle voulait se donner le temps de remettre un peu d'ordre dans ses idées, fort troublées par les confidences inattendues qu'elle venait de recevoir.

Viviane doutait moins que jamais de l'innocence de Calorguen, mais elle n'espérait pas encore faire

partager sa conviction aux jurés qui seraient appelés à décider du sort de l'accusé. Elle se demandait qui était cet inconnu signalé par Yvon, et elle en arriva à se demander aussi quel rôle avait joué sa sœur Flavie dans le drame intime qui s'était dénoué par la mort de M. du Bourgal. La pensée ne lui vint pas que Flavie eût trempé dans ce crime abominable, et si cette pensée lui était venue, elle l'aurait repoussée avec horreur. Mais elle était obligée de s'avouer à elle-même que, seule, elle ne parviendrait pas à découvrir le véritable meurtrier de son beau-frère, et elle se prit à regretter l'absence de son cousin, qui eût été pour elle un précieux auxiliaire.

Pourquoi s'attardait-il à Paris? Le zèle dont il brûlait d'abord s'était-il refroidi? Madame du Bourgal l'avait-elle empêché de venir à Trigavou, et même d'écrire, en lui déclarant que sa fiancée était partie sans dire où elle allait? Viviane finit par conclure que le meilleur moyen de savoir à quoi s'en tenir, c'était de mettre de côté tout amour-propre, et d'écrire la première à Olivier d'Erquy pour le prier tout franchement de venir à son aide.

Absorbée par ses réflexions, elle avait fait du chemin sans s'en apercevoir, et elle était arrivée à

l'angle du mur qui entourait le parc. Elle le dépassa, et en continuant à suivre extérieurement la clôture en pierres, elle se rapprocha d'un pavillon, placé en saillie, que le général avait négligé d'entretenir et qui menaçait ruine. Ce pavillon, qu'on aurait jadis appelé un vide-bouteille, avait deux fenêtres fermées par des volets de bois, une sur chaque face latérale, et, sur la face qui regardait la campagne, une porte vermoulue qu'un passant aurait enfoncée d'un coup de poing.

Mademoiselle de Bourbriac la connaissait de longue date, et il lui vint à l'esprit que l'assassin avait bien pu entrer et fuir par là. Cette supposition ne s'accordait pas du tout avec le récit d'Yvon ; mais Viviane ne croyait qu'à demi à ce récit extraordinaire, et elle voulut voir dans quel état se trouvait cette porte dont les magistrats instructeurs ne paraissaient pas s'être préoccupés.

Elle tourna le coin du pavillon, sans se douter de la surprise qui l'attendait un peu plus loin.

A peine eut-elle dépassé l'angle de cette bâtisse carrée, qu'elle vit à quatre pas d'elle un homme collé contre la porte, sur laquelle il pesait des deux mains, sans doute pour savoir si elle était solide.

Cet homme lui tournait presque le dos. Il ne

montrait pas sa figure; mais, à ses vêtements, elle put constater que ce n'était pas un paysan. Il portait un pardessus garni de fourrures, une élégante casquette de chasse et des guêtres du bon faiseur. En dépit des efforts qu'il semblait faire pour enfoncer la porte du pavillon, un monsieur habillé de la sorte ne pouvait pas être pris pour un voleur, et Viviane, stupéfaite, allait rebrousser chemin pour éviter de se trouver face à face avec lui; mais, en levant la tête, il se montra de profil, et elle reconnut Alain de Trigavou.

Peu s'en fallut qu'elle ne s'enfuît, ce qui eût été ridicule. Il ne lui laissa pas le temps de faire un pas en arrière, car il l'avait reconnue aussi, et il la saluait déjà avec l'aisance d'un homme du monde que rien ne déconcerte.

— Je vous ai fait peur, mademoiselle, dit-il en souriant, et je ne m'en étonne pas. Vous vous attendiez si peu à me rencontrer ici!... pardonnez-moi de vous avoir causé une émotion... C'est la première fois que m'échoit pareille fortune.

Cette allusion détournée au flirtage du dernier hiver mit mademoiselle de Bourbriac en défiance.

Elle se garda bien de la relever, et elle retrouva assez de sang-froid pour répondre :

— J'ignorais, monsieur, que vous étiez dans ce pays, et la surprise que j'ai eue en vous voyant s'explique d'elle-même.

— Assurément, mademoiselle, dit le comte de Trigavou. Et pour y mettre fin, permettez-moi de vous apprendre ce que je viens faire en Bretagne. Vous l'avez peut-être déjà deviné. J'ai quitté ma résidence de La Hunaudaie deux jours avant la catastrophe qui vous a mise en deuil, et dont la nouvelle m'est arrivée en Écosse. Rentré à Paris la semaine dernière, je me suis présenté chez madame du Bourgal, et je n'ai pas été reçu; mais j'ai eu la visite d'un de mes amis, Olivier d'Erquy... votre cousin, mademoiselle... et j'ai su par lui tous les détails de cette tragique histoire... Il m'a dit qu'on avait arrêté un garde-chasse que je tiens pour un très-brave garçon, et auquel vous vous intéressez. J'ai pensé que je pourrais lui être utile en recueillant parmi les gens du canton des témoignages favorables; je suis parti, et me voilà. Je suis arrivé ce matin, et, vous le voyez, j'ai déjà ouvert une enquête. Vous m'avez trouvé en train de vérifier si le misérable qui a tué le général a pu entrer dans le parc par cette porte... et je ne suis pas éloigné de le croire.

— Pardon, monsieur!... vous venez de pronon-

cer le nom de M. Olivier d'Erquy... Puis-je vous demander s'il est encore à Paris?

— Il y est, mademoiselle; mais lui aussi va venir en Bretagne... et cela dans le même but que moi. Nous serions partis ensemble, s'il eût été en état de supporter le voyage.

— Que voulez-vous dire? Lui serait-il arrivé un accident?

— Un accident... qu'il a cherché. Il s'est battu en duel, et il a été piqué au bras... mais il en sera quitte pour quelques jours de repos.

— Et la cause de ce duel? demanda Viviane, très-émue.

— Une discussion dans un cercle... à propos d'une femme de théâtre, je crois... je n'assistais pas à la querelle... et Olivier, à mon grand regret, ne m'a pas fait l'honneur de me choisir comme témoin. J'aurais arrangé cette sotte affaire, et il ne se serait pas fait blesser... mais, je vous le répète, mademoiselle, sa blessure n'est pas dangereuse... et je pense que vous le verrez bientôt...

— A propos d'une femme de théâtre, murmura la jeune fille.

— Mon Dieu, oui. C'est absurde. Mais Olivier est vif, et puis, quand on passe trois ans dans les mers de Chine, on y perd la juste notion des choses

parisiennes... et l'on prend fait et cause pour une cabotine qui ne mérite pas qu'un galant homme la défende l'épée à la main. Du reste, il vous expliquera lui-même son aventure.

— Je n'ai pas la moindre envie de la connaître, dit sèchement Viviane.

Le coup avait porté, et M. de Trigavou, qui s'en aperçut, profita de l'occasion pour amener l'entretien sur un sujet plus intéressant.

— J'admire votre courage, dit-il de sa voix la plus douce. Vous êtes venue, je le sais, pour défendre ce pauvre Calorguen. Quitter Paris pour s'enterrer en plein hiver au fond de notre Bretagne, c'est héroïque. Je m'en réjouirais si j'étais égoïste, puisque j'ai le bonheur de vous rencontrer ici, moi qui ne vous ai pas adressé la parole depuis le dernier bal de la dernière saison... au mois d'avril, chez madame de Sartilly... Je ne l'ai pas oublié, ce bal, où j'ai valsé trois fois avec vous... oui, trois fois... je les ai comptées.

En parlant ce langage où la passion se cachait sous des formules de politesse mondaine, le comte regardait avec ses grands yeux bleus mademoiselle de Bourbriac, qui baissait les siens pour éviter le jet de flamme qu'il y avait mis.

Elle avait résolu de fermer l'oreille aux discours

de cet homme qu'elle voulait oublier, mais elle n'était pas encore assez sûre d'elle-même pour prolonger sans péril un entretien en tête-à-tête avec Alain de Trigavou. Il ne faut qu'un souffle pour ranimer un incendie mal éteint, et tout contribuait à rendre la situation dangereuse. Un hasard malencontreux venait de mettre Viviane en présence du séduisant cavalier qu'elle avait aimé, et Olivier n'était pas là pour la protéger contre une surprise du cœur. Le ciel était bleu, l'air tiède, et la forêt, jaunie par les pluies d'automne, encadrait merveilleusement cette scène qui n'avait pourtant rien de champêtre, car le comte de Trigavou n'était pas un berger contant ses peines à une bergère. Un serpent se cachait sous les fleurs de ses belles paroles, et ce continuateur des roués de l'ancien régime venait de lancer contre le fiancé de Viviane une de ces insinuations qui tuent un rival dans l'esprit d'une femme moins bien équilibrée que ne l'était mademoiselle de Bourbriac.

— Vous ne me répondez pas, reprit-il d'un ton caressant. Vous pensez sans doute qu'il me sied mal de vous rappeler cette soirée dont vous n'aviez pas gardé le souvenir, et vous vous dites qu'il n'aurait tenu qu'à moi de vous revoir, puisque

j'ai passé l'été tout près du château que vous habitiez. Le reproche est injuste, mademoiselle, car, vous le savez bien, M. du Bourgal ne me recevait pas volontiers. Je ne lui étais pas sympathique. Il me tenait à distance, et j'en étais réduit à errer dans la campagne, où je vous apercevais quelquefois... de loin. Vous me rendrez cette justice que je n'ai jamais essayé de vous aborder.... Mais puisque ma bonne étoile m'a conduit à cette place où je viens de vous rencontrer, j'ose vous dire.....

— Ne me dites rien, interrompit Vivette : je ne vous croirais pas. Parlons, si vous voulez, du malheureux garde que votre fermier accuse et que vous prétendez défendre, mais ne me parlez plus du passé.

— Mon fermier! s'écria M. de Trigavou. En effet, j'ai appris qu'il a dénoncé Calorguen. Le drôle est venu à Paris sans ma permission; je l'y ai découvert, et je l'ai tancé comme il le méritait. Il en veut à Calorguen, et il l'a calomnié pour se venger de vieux griefs qu'il a contre lui; mais je lui ai fait comprendre à quoi il s'exposait en portant un faux témoignage. Il m'a demandé pardon, et il m'a promis de se rétracter... ou, du moins, d'atténuer sa première déposition. S'il ne tenait pas sa promesse, je le chasserais de ma ferme de

La Hunaudaie, et je l'enverrais se faire pendre ailleurs.

Nous n'avons donc rien à craindre de ce côté; mais la justice humaine est sujette à se tromper, et j'aimerais mieux que Calorguen ne comparût pas devant la cour d'assises. C'est pourquoi, je puis bien vous l'avouer, je voudrais qu'il s'évadât... et je me propose de l'y aider.

— Je doute qu'il y consente. Un innocent ne fuit pas; il se justifie... ou il meurt courageusement.

— C'est vrai... et pourtant je suis de l'avis de ce président qui disait : Si l'on m'accusait d'avoir volé les tours de Notre-Dame, je commencerais par me sauver. Je connais de longue date la prison de Dinan, et j'affirme qu'il n'est pas impossible de s'en échapper... avec le concours d'un ou deux amis dévoués. Mais, pour que je m'abstienne, il suffira, mademoiselle, que vous me défendiez de favoriser l'évasion de Calorguen.

— Je n'ai pas d'ordres à vous donner, dit vivement mademoiselle de Bourbriac, ni de désir à exprimer. Je suis convaincue que Calorguen n'est pas coupable, et pour faire partager ma conviction à ceux qui le jugeront, je n'espère qu'en Dieu.

Et maintenant, monsieur, trouvez bon que je vous quitte. On m'attend.

Ce fut dit d'un ton qui ne permettait pas la réplique. Mais Alain de Trigavou était trop fin pour ne pas deviner les sentiments que Viviane dissimulait sous cette apparence de froideur cassante, et trop habile pour essayer de la retenir. Il voyait bien qu'il avait fait sur elle une profonde impression. Il n'en demandait pas davantage pour une première entrevue, qui ne serait certes pas la dernière, car il comptait bien s'arranger pour rencontrer souvent la légataire universelle de M. du Bourgal.

— A Dieu ne plaise, mademoiselle, s'écria-t-il, que je vous impose ma compagnie plus longtemps. Je vous ai vue, je vous ai parlé, après huit mois d'une séparation cruelle. C'est assez de bonheur pour un jour. Je vais rentrer à La Hunaudaie. J'irai demain à Dinan... c'est là que je serai le mieux placé pour servir les intérêts du prisonnier qui vous intéresse... et je vous prie de disposer de moi en toute occasion.

Ayant dit, Alain de Trigavou s'empara de la main de Viviane, qui n'eut pas la présence d'esprit de la retirer, y mit un baiser respectueux, et s'en alla par un chemin qui n'était pas celui que la

jeune fille avait pris pour venir de la maison du garde.

Elle lui savait gré de n'avoir pas insisté pour l'accompagner, mais elle restait plus troublée que jamais. Elle avait eu beau se cuirasser d'indifférence, elle n'avait pas pu empêcher les souvenirs brûlants qui sommeillaient en elle de se réveiller tout à coup. Et, pour comble de disgrâce, elle venait d'apprendre que son cousin, qui prétendait l'aimer sérieusement, risquait sa vie pour une actrice. A qui pouvait-elle se fier désormais? Son fiancé la trahissait, sa sœur s'était séparée d'elle. Devait-elle croire à l'amour de cet Alain de Trigavou, que la veuve du général accusait d'avoir des maîtresses dans le monde parisien? Sa raison lui disait que ce n'était pas ainsi qu'elle devait se lier pour toute sa vie, et qu'il faut aux mariages heureux une autre préface que des rencontres romanesques et des déclarations improvisées en plein bal ou en plein vent.

La passion peut naître et grandir en un jour; mais le bonheur est un fruit qu'on ne récolte qu'après qu'il a mûri lentement. Elle n'espérait plus le goûter depuis qu'elle savait qu'Olivier d'Erquy oubliait si vite ses engagements, et elle doutait de la sincérité de l'intérêt que le maître de l'affreux

Pillemer prétendait porter à Calorguen. Était-elle donc condamnée à vivre toujours ainsi, sans appui, sans amis véritables, sans foi dans l'avenir? Elle était accoutumée à se sacrifier pour les autres, mais non pas résignée à n'aimer jamais que ses pauvres. Et elle s'en allait par la route qui longeait le mur du parc, la tête basse, l'œil morne, comme un voyageur égaré qui cherche son chemin dans les ténèbres et qui n'aperçoit pas de lumière à l'horizon.

Elle arriva, pensive et désolée, à la grille du parc, et elle se souvint qu'elle était sortie de la maison du garde pour visiter non-seulement la lisière du bois où le meurtrier s'était arrêté un instant, mais encore le château, où elle n'avait pas osé pénétrer depuis son retour en Bretagne.

La grille était ouverte; elle entra, et elle aperçut à l'autre bout de l'allée Broladre, qui, armé d'un râteau, poussait devant lui les feuilles mortes tombées des grands arbres. Il ne la voyait pas, le brave jardinier, et, avant d'aller à lui, elle s'arrêta pour regarder la façade du manoir abandonné.

Jadis, elle était gaie d'aspect, cette habitation restaurée par un maître heureux et riche. Maintenant, elle avait l'air sombre comme une prison. On eût dit qu'elle s'était mise à l'unisson de la

vieille tour noircie par le temps. La vie s'en était retirée, et elle portait le deuil du vaillant soldat qui y avait trouvé la mort, tant de fois bravée par lui sur le champ de bataille. Tous les volets étaient clos. Pas un bruit n'en sortait, pas une fumée. Des corbeaux qui volaient au-dessus du donjon troublaient seuls de leurs croassements ce silence sinistre.

Un tel spectacle n'était pas fait pour remonter le moral de Viviane, et son cœur se serra quand elle revit ce logis où elle avait mené une vie si tranquille et si douce.

Elle évoqua les souvenirs d'un passé disparu. Là, au rez-de-chaussée, il y avait le salon, qui ne s'ouvrait pas souvent; la salle à manger où l'on avait porté tant de toasts joyeux, alors que le châtelain y traitait les chasseurs du voisinage; le fumoir où elle n'entrait jamais, ni sa sœur non plus. Puis, en levant les yeux, elle reconnut là-haut, tout là-haut, la fenêtre de sa chambre de jeune fille; plus bas, au premier étage, à sa gauche, celle de la chambre du général, et, à sa droite, celle de la chambre de Flavie, qu'elle ne put pas regarder sans frissonner.

Absorbée dans cette triste contemplation, elle n'entendait pas venir le jardinier, qui lui dit en soupirant :

— C'est là qu'il a été frappé, mademoiselle, et le scélérat qui l'a tué a tiré sur lui de la place où vous êtes.

Viviane tressaillit et recula de trois pas, en entendant le jardinier affirmer qu'elle foulait le sable de l'allée à la place même où s'étaient posés les pieds de l'assassin.

Ce n'était pas tout à fait exact. Ce misérable avait dû tirer d'un peu plus loin, d'un massif d'arbustes planté sur la pelouse, derrière lequel, sans doute, il s'était caché, en attendant que le général parût à la fenêtre. Mais il avait passé là, et, s'il fallait en croire Yvon, il était entré par la grille, comme Viviane, et il avait suivi le chemin qu'elle venait de parcourir.

— Non, murmura-t-elle, non, ce n'est pas Calorguen qui a commis ce crime abominable.

— Lui! s'écria le jardinier, lui qui se serait jeté au feu pour notre maître! On dira ce qu'on voudra, jamais on ne me fera croire que Pierre a tué M. le baron. Il y a dans le pays des chenapans qui se sont entendus pour l'accuser, et il est en prison, mais je les défie de le faire condamner.

— C'est le fermier de La Hunaudaie qui l'accuse.

— Celui-là et d'autres... Grisaille, le brigadier

de gendarmerie... et peut-être bien le fils du défunt comte...

— M. Alain de Trigavou? Comment! Broladre, vous croyez qu'il est l'ennemi de Calorguen?

— Une idée que j'ai comme ça, mademoiselle.

— Dans tous les cas, ça n'est pas lui qui a dénoncé Pierre... il était loin d'ici quand on a arrêté ce pauvre garçon.

— Si ce n'est pas lui, c'est Pillemer, bien sûr, et Pillemer est son âme damnée.

Viviane aurait pu répondre que M. de Trigavou blâmait énergiquement la conduite de son fermier, mais elle s'en garda bien, car il lui aurait fallu dire qu'elle venait de rencontrer le seigneur de La Hunaudaie.

— Voyez-vous, mademoiselle, reprit Broladre, on accuse Pierre; on a accusé des braconniers, mais le scélérat qui a fait le coup se promène tranquillement dans le pays, et il doit bien rire de la bêtise des juges. Je ne le connais pas, mais je peux dire que depuis longtemps il se passait ici des choses extraordinaires... on entrait la nuit dans le parc, et même dans le château.

— Qu'en savez-vous? demanda Viviane, attentive.

— Je n'ai pas vu l'homme, mais je suis sûr qu'il a grimpé plus d'une fois jusqu'au premier étage et même jusqu'au deuxième. Regardez ce lierre, mademoiselle... regardez-le de près, et vous y verrez les entailles qu'on y a faites. C'est quasiment comme les marches d'un escalier.

Mademoiselle de Bourbriac s'approcha et reconnut qu'en effet le tronc et les branches du lierre étaient usés de place en place, comme si des pieds fortement chaussés s'y étaient fréquemment posés. Et elle remarqua, en y regardant de plus près, que ces empreintes se reproduisaient sur les rameaux détachés qui enguirlandaient la fenêtre de madame du Bourgal. Alors, tous les souvenirs qu'elle avait gardés de la fatale nuit de la Saint-Hubert lui revinrent à la fois. L'homme que sa sœur l'avait suppliée de cacher avait dû s'introduire par là. Flavie, après le crime, n'avait pas renouvelé la prière qu'elle adressait à Vivette avant la mort de son mari. Donc, l'homme avait trouvé un moyen de fuir. Vivette se rappela aussi l'histoire de la plaque, clouée par ordre du général pour condamner la porte qui communiquait avec l'intérieur de la tour, et déclouée quelques heures plus tard, par ordre du juge de paix.

— Je voudrais revoir ma chambre et celle de

ma sœur, dit-elle au jardinier. Vous avez les clefs du château?

— Oui, mademoiselle, et je vais vous conduire, si vous le permettez, répondit avec empressement Broladre.

Le trousseau était pendu à sa ceinture, depuis que l'absence des maîtres et des domestiques l'avait fait régisseur. Il monta les marches du perron, ouvrit la grande porte et s'effaça pour laisser passer la jeune fille qui le suivait de près.

Ils se trouvèrent dans un large vestibule qui traversait la maison de part en part et au milieu duquel prenait pied l'escalier d'honneur.

— On n'a touché à rien depuis le départ de madame la baronne, dit le bonhomme. Je n'aurais pas déplacé un clou sans votre permission, mademoiselle. Tout vous appartient maintenant, la maison et ce qu'il y a dedans.

— Qui vous a dit cela? demanda vivement mademoiselle de Bourbriac.

— Tout le monde, mademoiselle. Le bruit court à Dinan que, par le testament qu'il a écrit, le jour de sa mort, M. le baron vous a tout laissé, le château, les terres...

— On se trompe, et je vous autorise à le dire, interrompit sèchement Viviane.

Le père Broladre la regarda, vit dans ses yeux qu'elle ne plaisantait pas, et murmura un : Tant pis ! qui exprimait clairement la prédilection qu'il avait pour la jeune fille.

— Montons, reprit-elle en s'engageant dans l'escalier.

Au premier étage, deux portes, une grande et une petite, se présentaient à droite sur le palier, celle de la chambre de madame du Bourgal, et celle du cabinet de toilette.

A gauche, commençait un long corridor qui aboutissait à l'appartement de monsieur, où rien ne s'était passé le soir du crime.

Les scellés avaient été levés depuis que madame était partie pour Paris, et les portes étaient restées ouvertes.

Viviane pénétra d'abord dans le cabinet de toilette, où elle avait entrevu sa sœur qui s'était levée pour lui barrer le passage, au moment où elle accourait aux cris des domestiques assemblés autour du cadavre de leur maître. Elle ne s'y arrêta point, et, dominant son émotion, elle passa dans la chambre, où rien n'était changé, si ce n'est qu'on avait enlevé le tapis que le sang de M. du Bourgal avait taché. Le lit sur lequel Flavie s'était étendue gardait encore l'empreinte de son corps. Le vo-

lume de Balzac était resté sur le guéridon où le général l'avait laissé, après l'avoir parcouru, pendant que sa femme faisait semblant de dormir.

Broladre, en entrant, avait commencé par ouvrir les volets; le temps était clair, et mademoiselle de Bourbriac put embrasser d'un seul coup d'œil ce tableau qui l'émut profondément.

Son premier regard tomba sur la plaque de tôle qui était restée là, après le travail des ouvriers appelés par le juge de paix pour la déclouer.

— Mon pauvre maître aurait mieux fait d'employer les plombiers à barricader la fenêtre, murmura le jardinier. Ce n'était pas du côté de la tour qu'était le danger.

Viviane commençait à penser le contraire.

— Mon ami, lui dit-elle, je vais prier pour le mort que nous pleurons. Je désire être seule. Attendez-moi là-haut, dans ma chambre. J'y monterai tout à l'heure.

Broladre sortit discrètement. Dès qu'il eut disparu, Viviane marcha droit à la tapisserie, la souleva et vit qu'on n'avait pas refermé la porte de communication. Elle entra dans ce lieu, voûté comme un caveau, et faiblement éclairé par une de ces ouvertures oblongues qu'en style d'architecture du moyen âge on appelle des meurtrières.

Celle-là n'était placée qu'à six pieds au-dessus du sol, mais elle était beaucoup trop étroite pour qu'un homme pût y passer, et si quelqu'un s'était réfugié dans la tour, assurément il n'avait pas pris ce chemin pour en sortir.

La lumière s'était faite dans l'esprit de mademoiselle de Bourbriac, et maintenant elle ne doutait presque plus que madame du Bourgal, surprise par son mari, eût caché là un amant qui était entré chez elle par la fenêtre, en se servant du lierre comme d'un marchepied. Comment avait-il fait pour s'échapper? Il fallait que sa prison, dont la porte était clouée et surveillée, eût une issue invisible, et cette issue, la jeune fille se mit à la chercher.

Elle se souvenait d'avoir lu des histoires d'évasions célèbres où des prisonniers s'étaient sauvés par un passage dissimulé dans l'épaisseur des murailles de leur cachot. Elle examina donc les uns après les autres les larges blocs de granit qui formaient la maçonnerie de la tour, et elle finit par en trouver un dont les joints n'étaient pas bouchés avec du ciment. A tout hasard, elle essaya de le pousser en appuyant dessus, et il céda à la première pression, laissant à découvert un large espace vide.

L'ouverture se trouvait à hauteur d'appui; Viviane aurait pu s'y glisser, mais, au lieu de tenter un voyage si périlleux, elle se contenta d'avancer la tête et de regarder dans ce creux. Elle reconnut alors que le vide existait au-dessus de sa tête et au-dessous. En bas, c'était un puits noir, dont ses yeux n'apercevaient pas le fond; en haut, cela ressemblait à un tuyau de cheminée, et ce chemin devait aboutir à la plate-forme qui couronnait le donjon, car, de ce côté, on voyait le jour.

Viviane eut le courage d'explorer avec ses mains l'intérieur de ce couloir perpendiculaire, et ses mains rencontrèrent des pierres plates faisant saillie sur les parois, des pierres évidemment destinées à faciliter l'ascension ou la descente.

Et elle n'était pas encore au bout de ses découvertes.

En tâtant ces assises rugueuses, ses doigts rencontrèrent sur la pierre la plus rapprochée un objet rond et dur qu'elle saisit et qu'elle retira pour l'examiner.

C'était un bouton en or, un bouton de manchette que le fuyard avait sans doute perdu en s'accrochant aux aspérités du mur, et qui, par un singulier hasard, au lieu de tomber au fond de l'excavation, s'était arrêté sur un des échelons de granit.

C'était bien la preuve qu'un homme était passé par là, et cet homme ne pouvait être que l'amant de madame du Bourgal. Viviane en était déjà à se demander si cet amant était aussi l'assassin du mari, lorsqu'elle s'aperçut qu'il y avait des armoiries gravées sur le bouton de manchette. Elle savait assez de blason pour les déchiffrer, et elle se mit à l'œuvre en s'approchant de la meurtrière afin d'y voir plus clair.

Hélas! elle les reconnut, ces armes, pour les avoir vues sculptées sur le fronton du château. Les Trigavou portaient *de sable, aux trois aigles éployées, d'argent, posées deux et une.*

— Lui! murmura-t-elle en frissonnant d'horreur. C'est lui que Flavie recevait, la nuit!... et tout à l'heure encore, si je ne l'avais pas arrêté, il allait me dire qu'il m'aimait!... et à Paris, elle me poussait à l'épouser! C'était donc pour m'éprouver!... elle est jalouse de moi... c'est pour cela qu'elle ne veut plus me voir... eh bien! elle sera satisfaite, car je fuirai si loin qu'elle n'entendra plus jamais parler de moi... Oui, je partirai... mais avant de partir, je sauverai Calorguen... Olivier viendra à mon aide... que m'importe qu'il se soit battu pour une actrice!... il n'a pas trempé dans les infamies de cet homme... il est digne de défen-

dre avec moi ce malheureux Pierre, menacé de payer de sa tête un crime qu'il n'a pas commis. Au secours, Olivier!... à moi, Olivier!... je veux le voir, et, s'il ne vient pas, j'irai le chercher.

Après ce monologue, plutôt pensé que parlé, Viviane sortit précipitamment, sans se préoccuper de la pierre qu'elle avait déplacée, traversa en courant la chambre de sa sœur, appela Broladre qui l'attendait à l'étage supérieur, et qui se hâta de descendre, lui dit qu'elle renonçait à visiter le reste du château, lui commanda de fermer l'appartement de madame du Bourgal et de lui remettre la clef qu'elle emporta, sortit par le parc et reprit en courant le chemin de la maisonnette de Calorguen.

Viviane avait perdu la tête. La nuit s'était faite dans son oerveau, où se pressaient des idées confuses et contradictoires. Une seule se dégageait nettement de ce chaos : l'idée de se mettre sous la protection d'Olivier. Comment l'appeler pour qu'il accourût? La poste lui paraissait trop lente, et il n'y avait de télégraphe qu'à Dinan. Elle résolut d'y aller, dût-elle y rencontrer M. de Trigavou.

En arrivant à la maison du garde, elle y trouva Yvon assis à sa place accoutumée, gardant silencieusement la mère Calorguen qui dormait.

Viviane appela d'un signe le petit gars, qui sortit

avec elle dans le courtil, et elle lui dit d'un ton bref :

— Tu connais un loueur de voitures, au bourg?

— Oui, demoiselle. J'en connais même deux, mais le meilleur n'a que des carrioles, et si c'est pour vous...

— Peu m'importe! Tu vas me conduire chez lui.

— Vous partez, demoiselle?

— Je vais à Dinan... je serai bientôt de retour... tu diras de ma part à la bonne Sœur qu'elle vienne s'établir chez vous jusqu'à ce que je revienne. Je ne veux pas que tu réveilles la mère. Monte dans ma chambre et apporte-moi une valise fermée et un petit sac de cuir que tu trouveras sur la commode.

— Et si la mère demande après vous, demoiselle?

— Tu lui diras que je pars pour défendre son fils.

— Oh! elle vous bénira!... Mais si vous voyez Pierre, mademoiselle, vous lui parlerez de moi, pas vrai?

— Oui, certes!

— Eh bien! dites-lui que je n'oublie pas ce que je lui ai promis... mais ne lui dites pas ce que je

vous ai raconté... je cherche l'homme, et si je le trouve...

— Tu viendras m'avertir à Dinan... chez le docteur Avaugour... Va me chercher le sac et reviens vite.

Une heure après, mademoiselle de Bourbriac roulait dans un char fort mal suspendu vers la petite ville où Calorguen attendait, en prison, que son sort se décidât.

FIN DU TOME PREMIER.

PARIS. TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

00102251

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 05 October, 2018